

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES, SOCIALES ET
ÉDUCATIVES

UNITÉ DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES



THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

POST GRADUATE SCHOOL FOR
THE SOCIAL AND EDUCATIONAL
SCIENCES DOCTORAL

DOCTORAL RESEARCH UNIT FOR
SOCIAL SCIENCES

**LA QUESTION DU RELATIVISME
ÉPISTÉMOLOGIQUE CHEZ PAUL KARL
FEYERABEND : UNE LECTURE D'ADIEU LA RAISON**

Mémoire rédigé en vue de l'obtention du diplôme de Master en Philosophie.

Option : Épistémologie et Logique

Par

Ingrid Prisca ZOBO ZOBO

Titulaire d'une Licence en Philosophie

Sous la direction du
Dr. Philippe NGUEMETA
Chargé de Cours (CC)



Juillet 2023

SOMMAIRE

DÉDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : DES SOURCES DE LA PENSÉE RELATIVISTE DE PAUL FEYERABEND : L'EMPRISE DU FONDATIONALISME MÉTHODOLOGIQUE ...	11
CHAPITRE I : LE RATIONALISME CLASSIQUE ET LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE D'AUGUSTE COMTE	14
CHAPITRE II : L'EMPIRISME CLASSIQUE DE JOHN LOCKE, DAVID HUME ET LE LOGICISME RADICAL DE LUDWIG WITTGENSTEIN	33
CHAPITRE III : LE VERIFICATIONNISME ET L'EMPIRISME LOGIQUE DU CERCLE DE VIENNE.....	46
DEUXIÈME PARTIE : L'ÉPISTÉMOLOGIE DE PAUL FEYERABEND : UNE OUVERTURE AU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE.....	58
CHAPITRE IV : DE LA CRITIQUE FEYERABENDIENNE DES ÉPISTÉMOLOGIES FONDATIONNALISTES.....	61
CHAPITRE V : PAUL KARL FEYERABEND : RÉALISTE OU RELATIVISTE ?	72
CHAPITRE VI : LE RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE : LA SOLUTION FEYERABENDIENNE	85
TROISIÈME PARTIE : LIMITES ET ENJEUX DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND.....	117
CHAPITRE VII : LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND	119
CHAPITRE VIII : DES ENJEUX DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND	138
CHAPITRE IX : LE RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND ET NOUS	152
CONCLUSION GÉNÉRALE	164
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	172
TABLE DES MATIÈRES	180

À
Mes parents

REMERCIEMENTS

Une reconnaissance particulière est due à notre directeur de recherche, Monsieur Philippe NGUEMETA qui, a bien voulu diriger ce mémoire. Il a été d'une sollicitude remarquable.

Toute notre reconnaissance à tous nos enseignants du Département de Philosophie de l'Université de Yaoundé I, qui ont déployés beaucoup d'effort pour notre formation scientifique, morale et humaine.

Nous témoignons notre profonde gratitude à notre ami et camarade Hervé Marius Benoit AMENGUELE NYIMI, dont le soutien à la fois matériel, intellectuel et moral a été incommensurable. Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance et de nos sincères remerciements.

Nous tenons également à remercier chaleureusement les parents, sœurs, ami(e)s camarades qui, par leurs conseils, soutiens et encouragements, nous ont accompagné dans ce parcours, en particulier les parents Grégoire et Balbine ZOBO; les sœurs, Ingrid Fleur NGASSA ZOBO, Marie Gisèle NTSA ZOBO et Georges Grâce NTSA ZOBO et les amis Cyrille Junior TSAFACK, Abraham NDIOMA, Simplicite Leo NGOUNOU, Pierre NANGA ESSELE, Emmanuel Yves ZRA, Vanessa DONGHO, Murielle Ornella MOUKAM TCHANKOUE, Justin DJONRO DIYAO et tous les autres camarades avec qui nous avons cheminé depuis le niveau I.

Toute notre gratitude est portée à l'endroit de nos oncles Manfred NGASSA et Martial MANI, pour leur soutien, conseils et encouragements, sans oublier tous les membres de la famille et les amis qui n'ont pas été nommés.

RÉSUMÉ

Ce travail de recherche porte sur « *La question du relativisme épistémologique chez Paul Karl Feyerabend : une lecture d'Adieu la raison* ». Il s'inscrit dans le vaste mouvement de l'épistémologie post-critique. C'est un travail de 171 pages, reparté en trois parties, dont chacune comportant trois chapitres. Plus précisément, il est question d'apporter des éclaircis sur le problème de la pertinence du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend dans la cité scientifique en général et pour l'Afrique en particulier. Ainsi, pour mener à bien cette réflexion, nous avons axé notre analyse autour d'un certain nombre de questions fondamentales : Quelles sont les sources de la pensée feyerabendienne ? Cependant, en rupture de quoi se situe son approche ? Par ailleurs, le relativisme, que propose Feyerabend contre le méthodologisme classique est-il sans danger ? De quelle originalité peut-être la pensée relativiste pour la cité scientifique en général et l'Afrique en particulier ? Pour venir à bout de cette préoccupation, nous recourons à la démarche analytico-critique, pour rendre compte des sources de la pensée de Paul Feyerabend, de son ouverture au relativisme épistémologique et des limites et enjeux de l'épistémologie déconstructiviste de l'auteur d'*Adieu la raison*. Au total, ce travail soutient que le relativisme est bénéfique pour la cité scientifique ; et permet de sortir du dogmatisme en cette ère où certains scientifiques exhibent des vérités absolues oubliant ainsi que le véritable philosophe s'illustre par la modestie et réfléchit sur tout. En effet, en libéralisant la science, Paul Feyerabend libère le chercheur et lui donne l'opportunité de développer ses capacités ludiques, artistiques et créatrices pour bien aborder et appréhender le réel. Cependant, loin de soutenir un relativisme négatif, qui au final, aboutit à l'apologie de l'irrationnel et de l'anarchisme, il faudrait mettre sur pied une méthode objective minimale qui structure et régule aussi bien la cité scientifique, que l'existence humaine.

Mots clés : anarchisme, épistémologie post-critique, méthode, non-science, relativisme épistémologique, science.

ABSTRACT

This research work focuses on "The question of epistemological relativism in Paul Karl Feyerabend: a reading of 'Farewell to Reason'". It is part of the vast movement of post-critical epistemology. It is a work of 171 pages, divided into three parts, each of which has three chapters. More specifically, it is in bringing clarity to the problem of the relevance of Paul Feyerabend's epistemological relativism in the scientific city in general and for Africa in particular. Thus, to carry out our reflection, we have centered our analysis around a certain number of fundamental questions: What are the sources of Feyerabend's thought? However, what breaks with his approach? Moreover, is relativism, which Feyerabend proposes against classical methodologism, without danger? How original can Feyerabend's relativistic thought be for the scientific city and Africa in particular? To overcome this concern, we use the analytical-critical approach to account for the sources of Paul Feyerabend's thought, his openness to epistemological relativism and the limits and challenges of the deconstructivist epistemology of the author of 'Farewell to reason. All in all, this work defend the idea that according to which relativism is beneficial for the scientific city; it makes it possible to get out of dogmatism in this era where certain scientists exhibit absolute truths, thus forgetting that the true philosopher is illustrated by modesty and reflects on everything. Indeed, by liberalizing science, Feyerabend liberates the researcher and gives him the opportunity to develop his playful, artistic and creative abilities to properly approach and apprehend reality. However, far from supporting a negative relativism, which, in the end, leads to the apology of the irrational and anarchism, it would be necessary to set up a minimal objective method which structures and regulates both the scientific city and the human existence.

Keywords: anarchism, post-critical epistemology, epistemological relativism, science, method, non-science.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le relativisme (« ou scepticisme, si l'on préfère ce terme ») est « la doctrine selon laquelle tout choix entre les théories rivales est arbitraire : soit parce que la vérité objective n'existe pas ; soit parce que, même si l'on admet qu'elle existe, il n'y a en tous cas pas de théorie qui soit vraie, ou (sans être vraie) plus proche de la vérité qu'une autre ; soit parce que, dans les cas où il y a deux théories ou plus, il n'existe aucun moyen de décider si l'une est supérieure à l'autre.

K. POPPER cité par P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, trad. fr. Baudouin Jurdant, Paris, Seuil, Octobre 1989, p. 97.

La question du relativisme épistémologique, qui « hante l'époque contemporaine »¹, constitue l'une des problématiques les plus marquantes de l'histoire de la philosophie, depuis l'Antiquité grecque. On peut la situer dès les investigations d'un Protagoras d'Abdère (481-411 Av.J.C), pour qui « l'homme est la mesure de toute chose ». Ce philosophe de l'Antiquité grecque, faisait déjà, à travers cette affirmation, la profession de foi relativiste. De même, le relativisme était déjà aussi perceptible avec des philosophes sceptiques de la Grèce antique à l'instar de Pyrrhon d'Elée (365-275 Av.J.C). Par la suite, Friedrich Nietzsche (1844-1900), prend le relais et peut, de ce fait, être considéré comme l'une des figures de proue de cette doctrine philosophique. Pour mieux cerner la raison d'un tel statut, écoutons ces propos de Philippe Nguemeta :

Friedrich Nietzsche peut être considéré de nos jours comme le prototype de philosophe relativiste. On lui donne les deux formules suivantes : celui qui a besoin d'être démontré ne vaut pas grand-chose. Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations. L'éternel retour chez Nietzsche est une interprétation qui assume l'absence de sens et évidemment de toute téléologie, car c'est en anéantissant radicalement tout espoir de sens dans ce qui est que le sujet recrée. Dans cette logique interprétative s'encre une transvaluation non pas « des » valeurs, mais de « toutes les valeurs », fondée sur l'affirmation selon laquelle toute vérité est relative, qu'il n'y a pas de discours ou de vérités absolues...²

Par définition, le relativisme épistémologique est perçu comme une conception scientifique contemporaine d'après laquelle il n'existe pas de vérité, encore moins une méthode ou un critère qui soit posé comme absolu en science. En d'autres termes, la science contemporaine refuse le dogmatisme et l'absolutisme. Car, l'idée de relativisme implique le fait que l'on ne saurait concevoir une méthode, un savoir, encore moins un critère absolu pour définir la science. La connaissance scientifique est donc tributaire du cadre socio-culturel dans lequel on se trouve. En fait, non seulement elle intègre dans son déploiement les facteurs sociaux, mais aussi, diffère selon le contexte ou les circonstances. Par conséquent, l'on ne saurait donc parler d'une méthode universelle, encore moins d'une vérité objective en science, si l'on s'inscrit dans une perspective relativiste.

¹ P. NGUEMETA, « Le combat anti-relativiste d'Etienne Bebbé-Njoh. La révolte d'un mathématicien contre « la maladie philosophique de notre temps » in *Logique, Pédagogie et Epistémologie cognitives : une critique du piagétisme. Mélange offert à Etienne Bebbé-Njoh*, volume 1, Roger Mondoué (dir), Yaoundé, Presses de l'Institut Panafricain pour le Développement, Mars 2019, p.152.

² *Idem*.

Selon André Lalande, le terme relativisme renvoie à « *une doctrine qui admet que toute connaissance est relative* »³. En d'autres termes, « *il s'agit d'une doctrine selon laquelle l'idée du bien et du mal varie selon les temps et les sociétés* »⁴. Il est également perçu chez André Comte-Sponville comme : « *toute doctrine qui affirme l'impossibilité d'une doctrine absolue* ».⁵ C'est dire qu'en science, aucune doctrine ne doit être posée et établie comme achevée, arrêtée. C'est d'ailleurs cette posture relativiste qu'adopte Paul Feyerabend, lorsqu'il souligne que :

*L'idée que la science peut, et doit être organisée selon des règles fixes et universelles est à la fois utopique et pernicieuse. Elle est utopique, car elle implique une conception trop simple des aptitudes de l'homme et des circonstances qui encouragent ou causent, leur développement. Et elle est pernicieuse en ce que la tentative d'imposer de telles règles ne peut manquer de n'augmenter nos qualifications professionnelles qu'aux dépens de notre humanité.*⁶

C'est dans cette même logique que Jacqueline Russ s'inscrit, lorsqu'elle définit le relativisme épistémologique comme étant une « *doctrine selon laquelle la vérité scientifique serait construite par approximation successive* ».⁷ Avec la thèse du relativisme, nous assistons à une conception philosophique et scientifique qui admet l'idée d'après laquelle toute connaissance est tributaire du cadre ou du contexte socio-culturel dans lequel on se trouve. Une telle idée était déjà perceptible dans la seconde philosophie de Ludwig Wittgenstein, dans les *Investigations philosophiques*, où le logicien et architecte autrichien défend une philosophie des « *jeux de langage* » et une épistémologie de la contextualité.

Si le but de la science, c'est de comprendre qu'on n'a pas compris, et si la philosophie, est conçue comme le refus du dogmatisme, alors l'urgence d'une réflexion philosophique s'impose avec rigueur, dans l'optique de prendre philosophiquement en charge, la question du relativisme épistémologique qui en découle. Raison pour laquelle dans le souci d'y parvenir, nous avons choisi d'aborder la « *maladie philosophique de notre temps* »⁸, par le biais de l'un de ses principaux instigateurs, à savoir Paul Feyerabend (1924-1994), dans son ouvrage intitulé *Adieu la raison*. Pour l'épistémologue autrichien, la thèse du relativisme

³ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F, 1926, p. 914.

⁴ *Idem*.

⁵ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, Paris, P.U.F, 2001, p. 785.

⁶ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, trad.fr, Baudoin Jurdant, Paris, Seuil, 1975, p. 332.

⁷ J. RUSS, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Bordas, 1992, p. 246

⁸ P. NGUEMETA, « *Le combat anti-relativiste d'Etienne Bebbé-Njoh. La révolte d'un mathématicien contre « la maladie philosophique de notre temps* », p. 151.

épistémologique se justifie par le fait que non seulement toutes les méthodologies se valent en science, mais aussi, on ne saurait concevoir une méthode, encore moins un critère ultime pour fonder la science. Plus fondamentalement, le relativisme scientifique est une doctrine philosophique développée par Paul Feyerabend, selon laquelle il n'existe pas de vérité qui soit posée comme absolue et universelle. Autrement dit, il n'existe pas de vérités figées, arrêtées et limitées autour d'une forme canonique précise. Pour lui, « *Toutes les méthodologies ont leurs limites, et la seule « règle » qui survit, c'est : « tout est bon »*⁹. Une telle approche est beaucoup plus perceptible à travers certains titres de ses ouvrages tels que *Contre la méthode, Une connaissance sans fondements, Adieu la raison*, pour ne citer que ceux-ci.

Le relativisme scientifique, tel que développé par Paul Feyerabend, s'oppose aux épistémologies fondationnalistes et autoritaristes. D'après celles-ci, il existe un critère ultime pour fonder la science. C'est ainsi que d'après le rationalisme classique, la raison est considérée comme le fondement ultime de la connaissance. Selon le *Dictionnaire de Philosophie* de Jacqueline Russ, le rationalisme se définit comme étant une « *conception ou doctrine selon laquelle la raison humaine pourrait nous faire accéder à la vérité* »¹⁰. Mieux encore, il s'agit d'une « *Doctrine selon laquelle l'esprit humain posséderait des principes ou connaissances a priori, indépendants de l'expérience, qui commanderaient la connaissance* »¹¹. Et pour André Lalande, le rationalisme est une « *doctrine d'après laquelle toute connaissance certaine vient de principes irrécusables, a priori, évidents, dont elle est la conséquence nécessaire, et, d'eux seuls, les sens ne pouvant fournir qu'une vue confuse et provisoire de la vérité* »¹².

D'après René Descartes, figure de proue du rationalisme, l'homme n'est qu'une « *Substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser et qui, pour être n'a besoin d'aucun lieu, ni d'aucune chose matérielle* »¹³. Par conséquent : « *Je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit, un entendement, ou une raison* »¹⁴. Pour les empiristes : « *En un mot, de l'expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de là qu'elles tirent leur première origine* »¹⁵. A partir de là,

⁹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 233.

¹⁰ J. RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, p. 240.

¹¹ *Idem*

¹² A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 889.

¹³ R. DESCARTES, *Discours de la méthode* (1637), Paris, Librairie Larousse, 1952, p. 33.

¹⁴ R. DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, Paris, Larousse, 1973, p. 49.

¹⁵ J. LOCKE, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad.fr. M. Coste, 5^{ème} édition, édité par Emilienne Naert, Paris, J. Vrin, 1989, p. 61.

l'expérience est conçue comme le fondement ultime de la connaissance. De ce fait, John Locke (1632-1704) dénonce par-là, le fait que les métaphysiciens se plaisent à étendre leur spéculation au-delà de l'expérience. Il s'agit pour lui, d'un simple abus de langage qui ne peut garantir l'accord des esprits. Il mobilise son idéisme contre l'innéisme cartésien.

Chez John Locke, le langage doit pouvoir se vérifier dans la nature. Concernant la philosophie de John Locke, Yves Michaud (1944-2020) affirme que « *celui qui se sert des mots sans leur donner un sens clair et déterminé ne fait autre chose que se tromper lui-même et induire les autres en erreur et quiconque use de propos délibérés de la science doit être considéré comme un ennemi de la vérité et de la connaissance* »¹⁶. Dans la même lancée, David Hume (1711-1776) formulera quelques critiques vis-à-vis de la métaphysique, de l'idée de substance, et de causalité. A la suite de John Locke, il soutient également la démarche scientifique ou empirique. Son objectif est de prévenir la folle imagination et de protéger de tout ce qui peut enliser la raison dans les illusions superstitieuses.

S'inspirant d'Isaac Newton (1643-1727), David Hume veut « *mettre fin aux arguties sans fin* ». Le philosophe écossais réhabilite ainsi l'observationnel et son phénoménisme, la thèse de la réalité absolue de la matière. Pour cet auteur, il existe une corrélation entre les faits et l'idée. C'est cette thèse de l'isomorphisme du langage avec la réalité qui permettra à Ludwig Wittgenstein (1889-1951) et aux membres du Cercle de Vienne de développer le principe vérificationniste. Le profil de l'homme sage dressé dans *l'Enquête sur l'entendement humain* est celui de l'homme qui procède par vérification. C'est sans doute ce qui justifie ce commentaire de Lucien Ayissi : « *c'est pour cela que à l'instar de Thomas de la bible, il (Hume) ne croit pas au miracle car examiné à la fois sous l'angle de la preuve et de la probabilité, les miracles ne seront pas des faits* »¹⁷. L'empirisme de John Locke et de David Hume est radical : l'expérience sensible est la source ultime de la connaissance.

Contrairement à René Descartes qui fondait sa philosophie sur les idées innées, John Locke soutient plutôt que l'esprit est une « *feuille vierge sur laquelle rien n'est inscrit à la naissance* »¹⁸. Mieux encore, la raison est *tabula rasa*, c'est-à-dire, vide en elle-même et les idées ou les notions n'y sont que les traces des faits qui y gravent les impressions des sens. Il

¹⁶ Y. MICHAUD, *Locke*, Paris, Bordas, 1986, p. 81.

¹⁷ L. AYISSI, *Le phénoménisme humien comme prolégomènes à la philosophie transcendantale de Kant*, Yaoundé, PUY, Coll. Repères, Septembre 2013, p. 7.

¹⁸ R. MONDOUE et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, Paris, Harmattan, 2014, p. 39.

apparaît donc, pour Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, que rien ne préexiste dans notre esprit sans la médiation de l'expérience.

En ce qui concerne les membres du Cercle de Vienne, ce qui n'est point observable et vérifiable ne saurait faire l'objet d'une connaissance scientifique. Ainsi, Moritz Schlick (1882-1936), chef de file du Cercle, qui s'était converti à une conception de la science qui était pour l'essentiel, celle de Ernst Mach (1838-1916), en arrive à penser, toujours en accord avec ce dernier, que « *Les énoncés de base sont des énoncés sur les données de sens (...). Tout énoncé ou théorie a-t-il insisté, doivent pouvoir être vérifiés, dans ce sens qu'ils doivent avoir des conséquences susceptibles de correspondre aux faits observables* ». ¹⁹ Cette vision des choses sera le critère fondamental des Viennois. En effet, soulignent Jan Sebestik et Antonia Soulez, ceux-ci ont insisté sur

L'exclusion de la métaphysique qui représente toute tentative d'aller au-delà de ce que Hume, (dont l'œuvre a préfiguré la quasi-totalité du Positivisme viennois) » appelait « matters of fact », soit sur les questions de fait. Les viennois y sont parvenus en utilisant leur fameux principe de vérifiabilité, un slogan exprimé par Schlick et par Waismann sous la forme : " la signification d'une proposition consiste dans la méthode de vérification" ²⁰

A travers les propos qui précèdent, nous pouvons comprendre que le dessein épistémologique du Cercle de Vienne était de montrer que toutes les propositions de la métaphysique sont, soit dénuées de signification, soit de véritables absurdités. En effet, l'analyse logique des énoncés de la métaphysique, qui doit se solder par l'élimination de cette dernière, repose exclusivement sur le critère de signification fourni par la maxime, qui fait basculer la quasi-totalité de la métaphysique dans le domaine du non-sens ²¹. Cette prise de position amène les viennois à opérer une démarcation trop tranchée entre science et non-science ou pseudo-science, inspirée par le principe du vérificationnisme développé par le Wittgenstein tractatuséen.

A ce titre, le positivisme du Cercle de Vienne a pour base l'observationnel, pour méthode l'induction, et pour dessein épistémologique l'élimination de la métaphysique. ²²

¹⁹ J. LEROUX, *Une histoire comparée de la philosophie des sciences. Aux sources du Cercle de Vienne ;* Volume I, Paris, P.U.F, coll. Logique de la science, 2010, p. 114. p. 67.

²⁰ *Ibid.*, p. 67.

²¹ *Ibid.*, p. 48.

²² Cours du Docteur Philippe Nguemeta UEPHI 311, Le réalisme dans la science moderne, Licence III Philosophie, Université de Yaoundé I, Semestre I, 2020-2021, Inédit.

Leur positivisme d'origine logico-mathématique va donc se dresser contre toute tradition métaphysique. D'après la conception scientifique du Monde du Cercle de Vienne, à en croire Dominique Lecourt (1944-2002), « *les énoncés de la métaphysique apparaissent au contraire comme des pseudo-propositions portant sur des pseudo-objets et donnant lieu à de pseudo-problèmes* »²³. La conception scientifique du Monde du Cercle de Vienne était d'éradiquer la métaphysique et toutes ses composantes dont la vacuité ontologique fait obstacle à la pleine communication et au progrès des savoirs. Le principe d'isomorphisme ou parallélisme logico-physique déjà élucidé chez John Locke, David Hume et Ludwig Wittgenstein a une visée thérapeutique : soigner la philosophie et la science malades de la métaphysique.

Les néopositivistes recourent donc à la méthode inductive développée au préalable par David Hume et au principe de vérification systématisé par Ludwig Wittgenstein pour protéger la philosophie et la science des énoncés absurdes ou dépourvus de signification. Un énoncé n'a un sens cognitif que s'il est vérifiable : c'est le principe d'isomorphisme. Il admet qu'il doit avoir une corrélation entre le dire et le fait. Dans ce sens, toute proposition vraie tient sa vérité de ce qu'elle dépeint un état de choses correspondant à la réalité²⁴. C'est d'ailleurs ce qui transparait dans la théorie de l'image, où Ludwig Wittgenstein estime que « *Nous nous faisons des tableaux des faits* »²⁵. Dans cette perspective : « *Les limites de mon langage signifient les limites du monde* »²⁶. Ces affirmations démontrent déjà un détournement radical, mieux, un rejet systématique des abstractions théologiques et métaphysiques. Ce point de vue de Ludwig Wittgenstein concernant le langage, laisse transparaitre l'idée selon laquelle toute proposition doit désigner le fait.

En dehors de ce postulat wittgensteinien, nous nous retrouvons dans la trajectoire des pseudo-propositions, et par conséquent des pseudo-sciences. Car si pour notre auteur : « *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen* »²⁷, c'est-à-dire « *Ce dont on ne peut parler il faut le taire* », alors la science n'est véritablement science que si les propositions y afférentes relèvent des faits empiriques. En d'autres termes, tout objet devrait

²³ D. LECOURT, *La philosophie des sciences*, Coll. Que sais-je ? Paris, P.U.F, Vème édition, 13^{ème} Mille, 2001, p. 21.

²⁴ R. MONDOUE et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, p.61.

²⁵ L. WITTGENSTEIN, *Tractatus Logico-philosophicus* (1921), trad.fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p. 52.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ L. WITTGENSTEIN cité par J. SEBESTIK et A. SOULEZ, in *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 72.

trouver sa validité dans son empiricité. C'est dans ce sens que Ludwig Wittgenstein affirmera que « *pour qu'un certain énoncé affirme un certain fait, il faut, de quelque façon que puisse être construit le langage, qu'il y ait quelque chose de commun à la structure de l'énoncé et à la structure du fait* »²⁸. Telle est la pierre angulaire de la doctrine du Cercle héritée par le premier Ludwig Wittgenstein. D'ailleurs, Friedrich Waismann (1896-1959), proche collaborateur de Moritz Schlick, tire cette sentence en 1930 qui constitue en même temps le slogan du Cercle : le sens d'une proposition, c'est sa méthode de vérification. Nous retenons donc que pour les membres du Cercle de Vienne, ce qui n'est point observable et vérifiable ne saurait faire l'objet d'une science. Étant donné que la vérification prescrite ici n'est exigible que face à ce qui peut changer ou varier (l'observable), cette dernière plonge d'ores et déjà dans le relativisme qui retient notre attention.

À cet effet, nous nous proposons, dans le cadre de cette recherche, d'analyser et de comprendre la problématique du relativisme épistémologique. Raison pour laquelle notre thématique s'intitule de la manière suivante : « *la question du relativisme épistémologique chez Paul Karl Feyerabend : une lecture d'Adieu la raison* ». La difficulté fondamentale qui s'y dégage est celle de la pertinence du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend pour la cité scientifique en général et l'Afrique en particulier. Nous partons du fait que ce relativisme s'oppose au fondationnalisme pour la raison suivante : « *La vision du monde qui en découle diffère encore des divers cadres de références mythologiques, intuitifs, mystiques et ataraxiques grâce auxquels l'homme a essayé de vivre et de trouver un sens à l'existence* »²⁹. Il ajoute : « *La procédure, comme n'importe quelle procédure, comporte des exceptions* »³⁰. Pour notre auteur, « *les apôtres du progrès et de la civilisation ont détruit ce qu'ils n'avaient pas construit, et ridiculisé ce qu'ils ne comprenaient pas* »³¹. D'après lui, le savoir scientifique est essentiellement relatif. Par conséquent, son « *tout est bon* » dans *Contre la méthode*, trouve sa place. Pour l'auteur d'*Adieu la raison* : « *Le parti pris anti-métaphysique constitue en effet, une sorte de préjugé philosophique (voir métaphysique) qui empêche les constructeurs de systèmes de s'acquitter convenablement de leur tâche* »³².

²⁸ L. WITTEGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, trad.fr. Gilles-Gaston Granger, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p. 14.

²⁹ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, trad.fr. Baudoin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris, Seuil, 1989, p.35.

³⁰ *Ibid.*, p. 37.

³¹ *Ibid.*, p. 36.

³² K.R. POPPER, cité par P. NGUEMETA, *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. Une lecture de *Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Études

Ainsi, dans l'optique de mieux examiner la thématique qui constitue le sommier analytique de notre réflexion, trois interrogations nécessitent d'être formulées :

- Premièrement, en vertu de quoi ou de quoi l'auteur de *Contre la méthode* s'insurge-t-il ? Autrement dit, quel est le socle épistémologique sur lequel Paul Feyerabend élabore-il son épistémologie relativiste ?

- Deuxièmement, que propose-t-il réellement pour sortir du gouffre de l'absolutisme et du fondationnalisme méthodologique ?

- Troisièmement, quels sont les problèmes de pertinence et les enjeux qui découlent du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend ?

A cet effet, la méthode étant la voie sans laquelle il vaudrait mieux ne point songer à chercher la vérité et à s'investir dans le champ de la recherche scientifique, nous avons, dans le cadre de cette recherche, opté pour celle analytico-critique ou anacritique, qui obéit à un plan à triple dimension :

Dans la première partie de notre travail qui s'intitule *Des sources de la pensée relativiste de Feyerabend : l'émergence du fondationnalisme méthodologique*, nous voulons, en vue d'une explication minutieuse et rigoureuse, comprendre, appréhender et analyser le contexte intellectuel d'élaboration de la pensée de Paul Feyerabend. En d'autres termes, nous nous proposons d'examiner les thèses scientifiques et philosophiques qui ont influencé la pensée de notre auteur. Nous notons déjà que ce contexte intellectuel est gouverné par la montée en puissance du fondationnalisme épistémologique.

Dans la seconde partie de notre travail qui s'intitule « *L'épistémologie feyerabendienne : Une ouverture au relativisme scientifique* », nous voulons dans un premier temps relever les points qui ont concouru à la rupture d'avec les épistémologies fondationnalistes. Dans un second moment de notre analyse, il sera question pour nous de trancher le débat sur la véritable identité de Paul Feyerabend. Enfin, il sera question pour nous, d'exposer la thèse feyerabendienne du relativisme épistémologique comme la solution proposée face au méthodologisme classique. Autrement dit, il s'agit de montrer dans quelle mesure l'anarchisme méthodologique de Paul Feyerabend, débouche finalement sur le relativisme épistémologique. En effet, son fameux « *tout est bon* », base de son épistémologie

anarchiste et de son « améthode », démontre déjà l'idée d'une relativisation du savoir et des théories scientifiques. Ainsi, dans cette seconde partie de notre travail, nous dégagerons les fondements philosophiques du relativisme épistémologique chez l'auteur d'*Une connaissance sans fondements*.

Enfin, dans la troisième partie de notre travail qui s'intitule « *Limites et enjeux du relativisme épistémologique de Paul Karl Feyerabend* », nous voulons montrer non seulement les limites, mais aussi les enjeux du relativisme scientifique de ce penseur pour la cité scientifique et pour l'Afrique en particulier. Dans cette perspective, notre troisième objectif dans cette étude est de montrer que le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend peut être bénéfique dans divers domaines en dépit de son caractère problématique. En effet, si l'on considère l'idée selon laquelle le pluralisme méthodologique est une conséquence de cet aphorisme à résonance anarchiste « *tout est bon* », il n'en demeure pas moins vrai qu'elle cherche à véhiculer la thèse de la complexité de l'univers associée à l'imprévisibilité des actes et choix humains.

PREMIÈRE PARTIE
DES SOURCES DE LA PENSÉE RELATIVISTE
DE PAUL FEYERABEND : L'EMPRISE DU
FONDATIONALISME MÉTHODOLOGIQUE

« La tradition classique a développé l'autoritarisme épistémologique en célébrant l'idée d'une méthode en science. Le positivisme logique et le rationalisme dogmatique ont ainsi abusivement situé le critère par excellence de l'activité scientifique dans la bonne adéquation de la théorie aux faits ou dans les principes de la raison. L'enjeu dans cette perspective est d'expliquer unilatéralement le réel ».

P. NGUEMETA, « Karl Popper et le « pluralisme méthodologique », Nazari, Revue africaine de Philosophie et de Sciences Sociales, n° 011, volume 1, Décembre 2020, p. 21.

Un meilleur accès à l'intelligibilité de la pensée d'un auteur est tributaire d'une herméneutique du contexte intellectuel de ce dernier. Ainsi, tout comme la plupart des philosophes, penseurs et épistémologues de son temps, Paul Feyerabend a été influencé par un certain nombre de thèses et de doctrines scientifiques. Autrement dit, le relativisme épistémologique que soutient et développe l'auteur de *Contre la méthode* ne naît point ex nihilo. Il n'est que le résultat d'un contact avec certains modes de pensée et des conceptions philosophiques auxquelles il a fait face. C'est ainsi que la présente partie de notre investigation se propose d'examiner le contexte intellectuel de l'élaboration de la pensée de notre auteur. En d'autres termes, il s'agit pour nous de répondre à la question suivante : quel est le contexte d'émergence de la pensée relativiste de l'auteur d'*Adieu la raison* ? Pour y répondre, nous disons que le contexte intellectuel de Paul Feyerabend se caractérise essentiellement par l'émergence et la montée fulgurante du fondationnalisme méthodologique. Autrement dit, la pensée relativiste de l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* naît des cendres de la conception scientifique d'après laquelle il existe une méthode ou un critère absolu pour fonder la science. C'est dans l'optique de sortir des carcans du méthodologisme issu des épistémologies fondationnalistes, absolutistes et autoritaristes, que Paul Feyerabend propose la thèse du relativisme épistémologique.

Face à cet état des choses, nous nous proposons, dans le cadre de cette première partie, d'examiner et de présenter le contexte d'émergence de la pensée relativiste de Paul Feyerabend, laquelle s'articule autour des épistémologies fondationnalistes telles que le rationalisme classique, le positivisme scientifique d'Auguste Comte, l'empirisme de John Locke et David Hume, le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein et le positivisme logique du Cercle de Vienne. Pour le rationalisme classique, la raison est posée comme le fondement ultime de toute connaissance. Autrement dit, l'homme ne peut connaître que par la seule raison. Celle-ci est donc autosuffisante, si tant est qu'elle peut tout expliquer et tout comprendre. Quant au positivisme scientifique d'Auguste Comte, la présentation de la loi des trois états nous montre que la véritable connaissance se situe à l'état positif ou scientifique, dans lequel l'on va opérer une rupture d'avec les abstractions métaphysiques, synonyme de leur élimination. La science n'est donc essentiellement réduite qu'à la facticité. D'après l'empirisme de John Locke et David Hume, l'expérience est la seule source de toute connaissance. Le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein quant à lui présuppose le principe de vérification comme critère de scientificité d'une connaissance. Enfin, la conception scientifique du Cercle de Vienne, fortement influencée par le *Tractatus logico-philosophicus*

de Ludwig Wittgenstein, pose l'observation et la vérification comme les critères absolus pour fonder la science. Ainsi, dans un souci de rigueur et de cohérence argumentative, nous nous proposons dans cette première partie de notre investigation de présenter en profondeur tour à tour, chacune de ces épistémologies fondationnalistes. Un tel procédé méthodologique nous permettra ainsi d'avoir un meilleur accès à l'épistémologie relativiste que propose Paul Feyerabend, pour rompre avec le fondationnalisme méthodologique.

CHAPITRE I : LE RATIONALISME CLASSIQUE ET LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE D'AUGUSTE COMTE

En parlant de la question de l'absolutisme méthodologique, le rationalisme classique et le positivisme scientifique d'Auguste Comte ont fondé le savoir de type scientifique sur une méthode et un critère ultime. Un tel état des choses est dû au fait que la première doctrine, c'est-à-dire le rationalisme classique, dont René Descartes, philosophe français, est la figure emblématique, pose la raison, comme le fondement ultime du savoir. D'après l'auteur du *Discours de la méthode*, la raison est autosuffisante, elle peut tout expliquer et tout comprendre. Dans cette logique, le sujet n'a pas nécessairement besoin de s'extérioriser pour connaître car, cette *lumière naturelle* qu'il possède en lui, lui donne la possibilité de connaître la réalité ultime des choses. S'agissant du positivisme scientifique d'Auguste Comte, le véritable savoir se situe à l'état positif ou scientifique, étant assorti de l'élimination des abstractions métaphysiques et supra-empiriques. La connaissance scientifique se limite donc essentiellement à l'expérience sensible. Le présent chapitre a donc pour objectif majeur de procéder à un examen systématique de ces deux épistémologies fondationnalistes. Autrement dit, il s'agit de cerner les fondements et les contours du rationalisme classique et du positivisme scientifique de l'auteur de *Cours de philosophie positive*. Cela étant, commençons par le fondationnalisme du rationalisme classique.

I- LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DU RATIONALISME CLASSIQUE

A l'image de Platon, René Descartes insiste sur l'évidence intellectuelle qu'il considère comme « principe premier » du savoir. Pour bien cerner cette épistémologie fondationnaliste, il faudrait au préalable insister impérativement sur le triadisme doute, cogito, Dieu. Autrement dit, nous voulons montrer, partant du doute, comment le cogito et Dieu s'associent pour fonder solidement la science. Le rationalisme classique est une doctrine philosophique d'après laquelle la raison est considérée comme la voie par excellence pour parvenir à la connaissance. Comme telle, il s'agit d'une doctrine fondationnaliste forgée par René Descartes, dont l'objectif est de montrer que le sujet ne peut connaître que par la seule

raison. Celle-ci est alors auto-suffisante, elle peut tout expliquer et tout comprendre. C'est ainsi que la présente partie a pour dessein épistémologique, de faire ressortir les traits fondamentaux qui caractérisent le rationalisme, et qui font de cette doctrine une épistémologie fondationnaliste. Cela dit, en quoi consiste le rationalisme classique ?

I-1- Le rationalisme classique : approche définitionnelle et caractéristiques

Selon le *Dictionnaire de Philosophie* de Jacqueline Russ, le rationalisme se définit comme étant une

« Conception ou doctrine selon laquelle la raison humaine pourrait nous faire accéder à la vérité »³³. Mieux encore, il s'agit d'une « doctrine selon laquelle l'esprit humain posséderait des principes ou des connaissances a priori, indépendants de l'expérience, qui commanderaient la connaissance »³⁴.

André Comte-Sponville, en donnant un aperçu sur ce qu'est le rationalisme, souligne ce qui suit :

*Mais qu'est-ce que le rationalisme ? Le mot se prend principalement en deux sens. Au sens large et courant, qui est celui que je viens d'évoquer, le rationalisme exprime d'abord une certaine confiance en la raison : c'est penser qu'elle peut et doit tout comprendre, au moins en droit, puisque le réel est rationnel, en effet, et que l'irrationnel n'existe pas. Le rationalisme s'oppose alors à l'irrationalisme, à l'obscurantisme, à la superstition. C'est l'esprit des Lumières, et la lumière de l'esprit. Au sens étroit et technique, le mot relève de la théorie de la connaissance : on appelle rationalisme toute doctrine pour laquelle la raison en nous est indépendante de l'expérience (parce qu'elle serait innée ou a priori) et la rend possible ; c'est le contraire de l'empirisme.*³⁵

Autrement dit, il s'agit d'une doctrine philosophique qui considère qu'on ne peut connaître que par la seule raison. Celle-ci est donc considérée comme la voie par excellence de la compréhension du monde. Elle peut tout expliquer et tout comprendre. Pour René Descartes, la raison constitue le fondement ultime de la connaissance. Dans son ouvrage intitulé *Discours de la méthode*, il entreprend de reconstruire une nouvelle science basée sur les principes nouveaux et en rupture d'avec la science classique, c'est-à-dire, celle aristotélicienne, qui était essentiellement observationnelle, représentationnelle et contemplative. Ce changement de paradigme va aboutir à l'avènement d'une nouvelle conception de la science. Celle-ci se base

³³ J. RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, p. 240.

³⁴ *Idem*.

³⁵ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, p. 771.

désormais sur une méthode dans l'optique de « *bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* »³⁶. C'est fort de cela que cette méthode proposée par l'auteur des *Méditations métaphysiques*, obéit à quatre règles. La première règle, c'est celle de l'évidence. René Descartes précise à cet effet ce qui suit :

*Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute*³⁷.

En d'autres termes, cette première règle de la méthode met en exergue le doute dans la démarche philosophique. En d'autres termes, la critique est au cœur de la réflexion philosophique. René Descartes, à travers cette première règle démontre la spécificité du philosophe, qui est animé d'un esprit critique et de remise en cause. Ce qui est clair est évident et les mots pour le décrire arrivent aisément. Pour René Descartes, est clair « *la connaissance qui est présente et manifeste à un esprit attentif ; de même que nous disons voir clairement les objets lorsque étant présent ils agissent assez fort, et que nos yeux sont disposés à les regarder* »³⁸. Ce qui est dit doit donc être en accord avec ce qui est. Il doit avoir un parallèle entre le vu et le transcrit. Si j'ai l'idée d'une plante, d'après Leibniz, il faudrait que je parvienne à la distinguer de n'importe quelle plante dans son empiricité. C'est dire qu'en philosophie, l'on ne saurait délivrer dogmatiquement le savoir. Plus fondamentalement, la philosophie est le refus du « *magister dixit* ». Marcien Towa, dans la même lancée fait remarquer que :

*La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. Pour le philosophe aucune donnée, aucune idée si vénérable soit-elle, n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique. En fait la philosophie est essentiellement sacrilège en ceci qu'elle se veut l'instance normative suprême ayant seule droit de fixer ce qui doit ou non être tenu pour sacré, et de ce fait abolit le sacré pour autant qu'il veuille s'imposer à l'homme du dehors. C'est pourquoi tous les grands philosophes commencent par invalider ce qui était considéré jusqu'à eux comme absolu.*³⁹

Ce qui caractérise donc le philosophe, c'est l'esprit critique et la remise en cause. Quant à la seconde règle, elle consiste pour l'essentiel à « *diviser chacune des difficultés que*

³⁶ Il s'agit du sous-titre du *Discours de la méthode* de R. DESCARTES.

³⁷ R. DESCARTES, *Discours de la méthode* (1637), Librairie Larousse, Paris, 1952, p. 20.

³⁸ J. RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, p. 45.

³⁹ M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, CLE, 1971, p. 34.

j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre »⁴⁰. C'est la règle de l'analyse, qui consiste à disséquer chacune difficultés, afin de pouvoir mieux les résoudre. La troisième règle quant à elle consiste à « *conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres* »⁴¹. C'est la règle de la synthèse qui voudrait que face à une difficulté, le chercheur procède des éléments les plus simples à résoudre à ceux qui sont plus complexes. Enfin, la dernière règle, celle du dénombrement établit qu'il faut « *faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre* »⁴².

À partir de cette nouvelle vision des choses, René Descartes va fonder une science dont l'objectif est de rendre l'homme comme « *maître et possesseur de la nature* » pour reprendre l'heureuse formule de René Descartes, dans son *Discours de la méthode*. Comme le souligne d'ailleurs Thomas Minkoulou, « *Il ne s'agit donc plus de connaître et savoir pour connaître et savoir. L'ambition est désormais claire : domestiquer la nature* »⁴³. A travers cette méthode scientifique qui obéit à quatre règles, nous assistons à une science qui promet la certitude, l'exactitude et l'idée de la prévisibilité. Car pour René Descartes, cette science devrait désormais me permettre de maîtriser/dominer la nature et d'avoir une connaissance certaine sur cette dernière. Il s'agit donc d'une science de la clarté, de l'évidence, de l'assurance.

Philosophe français du XVII^{ème} siècle, René Descartes (1596-1650) est l'auteur qui a le plus développé le courant rationaliste. Issu d'une famille de petite noblesse tourangelle, il passa huit ans au Collège la Flèche où on enseignait la grammaire, le latin, la logique, les mathématiques, la métaphysique et la morale. Ces enseignements scolastiques avaient un aspect doctrinal, dogmatique, et ne laissait pas de place à la réflexion personnelle. En les revisitant à l'âge adulte et mature conférant l'autonomie, il a particulièrement considéré et validé les mathématiques d'une part, à cause de leur évidence et la certitude de leur méthode ou principe, d'autre part parce que les idées mathématiques sont des idées absolument vraies, claires et distinctes, innées, c'est-à-dire engrammées dans la raison par un Dieu parfait et permettant à cette dernière de fonder toute connaissance et toute démonstration. Une telle

⁴⁰ *Idem.*

⁴¹ *Idem.*

⁴² *Idem.*

⁴³ T. MINKOULOU, « Descartes et la science moderne. Comprendre l'épistémologie moderne, ses révolutions et ses problèmes », in *Modernité politique, modernité scientifique. Interrogations épistémologiques et axiologiques*, Oumarou Mazadou (dir), Yaoundé, Afrédit, 2017, p. 5.

attitude lui vaudra d'être considéré comme l'initiateur du rationalisme et de la modernité dans ce sens qu'il est reconnu comme le premier à accorder une place centrale à l'individualité humaine, dont la reconnaissance va de pair avec la disparition de la féodalité et la montée de la bourgeoisie en Europe⁴⁴.

I-2- Le fondationnalisme du rationalisme classique

La philosophie cartésienne est essentiellement axée sur le problème du fondement de la connaissance : comment puis-je distinguer le vrai d'avec le faux, porter des jugements solides et vrais sur tous les objets qui se présentent ? La logique d'Aristote ne peut servir à ce but. Car, subsumant dans l'interprétation classique, les concepts généraux, elle n'apprend rien qu'on sache déjà comme dans la scolastique. La fécondité des mathématiques, en revanche, s'accompagne d'une certitude absolue ; d'où l'idée d'une mathématique universelle (*mathesis universalis*), science permettant de résoudre indifféremment tous les problèmes. Mais la certitude ne dépend pas de l'objet. Car, la méthode cartésienne est la démarche d'un esprit déployant l'ordre universel de ses raisons et non l'enchaînement des matières. Cela n'est possible que si l'esprit possède en lui-même certains germes de la vérité (les idées innées) et s'il suit les préceptes de la méthode : ne rien recevoir pour vrai qui ne soit évident (la règle de l'évidence), diviser les difficultés jusqu'à pouvoir les résoudre (la règle de l'analyse), conduire ses pensées par ordre en commençant par le simple et le facile (la règle de la synthèse), supposant de l'ordre même là où il n'y en a pas, et ne rien omettre (la règle du dénombrement).

Suite à ce qui précède, René Descartes, posera la raison comme source ultime de la connaissance et de la compréhension du monde. Cette vision des choses est beaucoup plus développée dans son *Discours de la méthode* et dans ses *Méditations métaphysiques*. En effet, le philosophe français part d'un postulat bien déterminé : la nature du sujet humain. Ayant fait de brillantes études au Collège La Flèche, institution catholique dirigée par les prêtres jésuites, et bien qu'étant été admis au rang de doctes, René Descartes va, au terme de ses études, remettre en question toutes les connaissances jadis acquises. L'auteur du *Discours de la méthode* va employer toute son industrie à douter de tout, y compris son propre corps. Son dessein épistémologique étant ainsi de tout recommencer, jusqu'aux « premières fondations »,

⁴⁴ S. AUROUX et WEIL, *Dictionnaire des auteurs et thèmes de la philosophie*, Paris, Hachette Éducation, 1996, p. 91.

comme le précise-t-il dans sa première méditation et dans le premier chapitre du *Discours de la méthode*. Il écrit donc en ces termes :

Il y a déjà quelque temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences⁴⁵.

Cette entreprise de refondation systématique dont fait preuve René Descartes, va tout d'abord s'articuler autour d'une remise en cause des connaissances relevant de l'expérience sensible. D'après l'auteur des *Principes de la philosophie*, les sens sont trompeurs. Autrement dit, le sujet pour connaître, ne devrait pas se fier aux sens. C'est d'ailleurs ce que traduit sa première méditation qui s'intitule « *Des choses que l'on peut révoquer en doute* ». Ainsi, nous comprenons pourquoi il souligne à juste titre que « *Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés* »⁴⁶. Face à cet état des choses, René Descartes va, par la suite, entreprendre un doute hyperbolique qui va le conduire à douter même de son propre corps et des fantasmes de l'imagination. Écoutons-le :

Toutefois j'ai ici à considérer que je suis homme, et par conséquent que j'ai coutume de dormir et de me représenter en mes songes les mêmes choses, ou quelquefois de moins vraisemblables, que ces insensés, lorsqu'ils veillent. Combien de fois m'est-il arrivé de songer, la nuit, que j'étais en ce lieu, que j'étais habillé, que j'étais auprès du feu, quoique je fusse tout nu dedans mon lit ? Il me semble bien à présent que ce n'est point avec des yeux endormis que je regarde ce papier ; que cette tête que je remue n'est point assoupie ; que c'est avec dessein et de propos délibérés que j'étends cette main, et que je la sens : ce qui arrive dans le sommeil ne semble point si clair ni si distinct que tout ceci⁴⁷.

Il ajoute à cet effet :

Mais, en y pensant soigneusement, je me ressouviens d'avoir été souvent trompé, lorsque je dormais, par de semblables illusions. Et m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices concluants, ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer

⁴⁵ R. DESCARTES, *Méditations métaphysiques* (1641), Paris, Larousse, 1973, pp. 25-26.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 18.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 19.

*nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel, qu'il est presque capable de me persuader que je dors.*⁴⁸

Nous constatons en réalité que le doute dont fait preuve René Descartes ici, n'est qu'une réactualisation de la philosophie platonicienne, qui s'articulait autour d'une chosification et une banalisation exacerbée du corps au profit de l'esprit ou de l'âme. En effet, René Descartes, à travers les propos qui précèdent, doute de tout ce qui existe hors de lui et de son esprit, c'est-à-dire la matière, y compris son propre corps, ses sens aux informations trompeuses. Le corps n'est d'aucune crédibilité dans l'ordre de la connaissance, si tant est qu'il fait partie intégrante de la galaxie des choses matérielles qui peuplent l'univers. Face à cette attitude, l'on peut se demander ce qui pourrait être, au final, vrai dans la philosophie cartésienne.

En effet, après avoir douté de tout, René Descartes se rendit compte qu'il n'était point une chose matérielle. Il l'exprime d'ailleurs en ces termes :

*Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses ; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente ; je pense n'avoir aucun sens ; je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain.*⁴⁹

Il écrit encore :

*Mais que sais-je s'il n'y a point autre chose différente de celles que je viens de juger incertaines, de laquelle on ne puisse avoir le moindre doute ? N'y a-t-il point quelque Dieu, ou quelque autre puissance, qui me met en l'esprit ces pensées ? Cela n'est pas nécessaire ; car peut-être que je suis capable de les produire de moi-même. Moi donc à tout le moins ne suis-je pas quelque chose ? Mais j'ai déjà nié que j'eusse aucun sens ni aucun corps. J'hésite néanmoins, car que s'ensuit-il de-là ? Suis-je tellement dépendant du corps et des sens, que je ne puisse être sans eux ? Mais je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps ; ne me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point ? Non certes, j'étais sans doute, si je me suis persuadé, ou seulement si j'ai pensé quelque chose.*⁵⁰

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 25-26.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 26.

En d'autres termes, René Descartes est à la recherche d'une certitude. Il s'interroge sur quelque chose qui soit nécessairement certaine et dont l'on ne saurait douter. Il a déjà conscience du fait qu'il existe, et ce, autant de fois qu'il conçoit cela dans son esprit. Mais alors, René Descartes, bien au-delà du fait qu'il existe, ne sait pas encore clairement ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire sa nature, son essence. À partir de là, cette entreprise heuristique, qui, finalement devient un doute méthodique, va amener le philosophe français à constituer une première certitude : le cogito, c'est-à-dire la pensée. Écoutons-le à ce propos :

Mais moi, qui suis-je, maintenant que je suppose qu'il y a quelqu'un qui est extrêmement puissant et, si je l'ose dire, malicieux et rusé, qui emploie toutes ses forces et toute son industrie à me tromper ? Puis-je m'assurer d'avoir la moindre de toutes les choses que j'ai attribuées ci-dessus à la nature corporelle ? Je m'arrête à y penser avec attention, je passe et repasse toutes ces choses en mon esprit, et je n'en rencontre aucune que je puisse dire être en moi. Il n'est pas besoin que je m'arrête à les dénombrer. Passons donc aux attributs de l'âme, et voyons s'il y en a quelques-uns qui soient en moi.⁵¹

Il renchérit par la suite en ces termes :

Les premiers sont de me nourrir et de marcher ; mais s'il est vrai que je n'aie point de corps, il est vrai aussi que je ne puis marcher ni me nourrir. Un autre est de sentir ; mais on ne peut aussi sentir sans le corps : outre que j'ai pensé sentir autrefois plusieurs choses pendant le sommeil, que j'ai reconnu à mon réveil n'avoir point en effet senties. Un autre est de penser ; et je trouve ici que la pensée est un attribut qui m'appartient : elle seule ne peut être détachée de moi. Je suis, j'existe : cela est certain ; mais combien de temps ? À savoir, autant de temps que je pense ; car peut-être se pourrait-il faire, si je cessais de penser, je cesserais en même temps d'être ou d'exister.⁵²

Je n'existe donc pas comme un corps, mais comme une pensée, car dans le rationalisme cartésien, la pensée n'est pas seulement constitutive du sujet pensant et de toutes les connaissances, elle est même ontologisée par Descartes, car elle est constitutive de l'essence du sujet. Autrement dit, c'est la pensée qui constitue l'essence du sujet. Mieux encore, l'homme se définit essentiellement par la pensée ou le pouvoir de penser. René Descartes estime qu'il est une « *Substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser et qui, pour être n'a besoin d'aucun lieu, ni d'aucune chose matérielle* ». ⁵³ Il écrit

⁵¹ *Ibid.*, pp. 28-29.

⁵² *Ibid.*, p. 29.

⁵³ *Ibid.*, p. 33.

encore : « *Je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit, un entendement, ou une raison* ». ⁵⁴

Ces affirmations de René Descartes laissent déjà transparaître l'idée d'un rejet systématique vis-à-vis de l'expérience sensible. Connaître philosophiquement, c'est se détourner du réel. Ce qui revient donc à dire que le sujet possède déjà les connaissances de façon apriorique (idées innées), qui lui permettent ainsi de connaître le monde extérieur, d'où la thèse de la pertinence des idées innées dans la métaphysique cartésienne. Cette thèse sera vivement critiquée par David Hume, dans son anti substantialisme. Pour René Descartes, à en croire Mouchili Njimom Issoufou Soulé⁵⁵, le sujet est certes une chose qui appartient à la démographie des choses qui peuplent l'univers. Mais, sa nature n'a pas une dimension empirique. Je peux feindre que je n'ai pas de corps, mais je ne peux pas douter que je pense : je ne peux douter du fait que je doute pendant que je suis en train de douter. La chose qui constitue l'homme est une réalité spécifique, car à la différence des autres choses qui sont étendues ou qui sont douées de qualités géométriques, l'homme a le privilège de penser : « *La pensée est un attribut qui m'appartient, elle seule ne peut être détachée de moi* »⁵⁶. Je suis donc une chose qui pense c'est-à-dire, la *res cogitans*, puisque c'est la raison ou le cogito qui rend compte de ma puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux. René Descartes établit cette vérité au terme d'une opération de réduction qui l'amène à la certitude que la chose qui pense ou le cogito est à la fois la raison qui constitue la nature humaine et le fondement absolu de la connaissance. Nous sommes donc ainsi au cœur d'une épistémologie fondationnaliste, car René Descartes pose la raison comme ultime source de la connaissance : du sentir, du reconnaître, du connaître, du penser et du réfléchir. Il ne faut donc pas se fier aux sens, ceux-ci sont susceptibles de nous tromper. C'est donc sous l'égide de tous ces préalables méthodologiques, que René Descartes fonde la doctrine du rationalisme. Le rationalisme cartésien étant ainsi présenté, que dire du Positivisme scientifique d'Auguste Comte ?

⁵⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁵ I. S. MOUCHILI NJIMOM, *Descartes et Hume sur la question de la connaissance : Une analyse philosophique des Méditations métaphysiques et de l'Enquête sur l'entendement humain*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ayissi Lucien, Chargé de cours, Année académique 2002-2003, p. 10.

II- LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE D'AUGUSTE COMTE : LA LOI DES TROIS ÉTATS

Apparu pour la première fois sous la plume de Saint-Simon, maître d'Auguste Comte, le concept de positivisme désigne cette

doctrine qui se rattache à celle d'Auguste Comte ou qui lui ressemble quelques fois même, d'une manière assez lointaine, et qui ont pour thèses communes que seule la connaissance des faits est féconde ; que le type de la certitude est fourni par les sciences expérimentales ; que l'esprit humain ,dans la philosophie comme dans la science, n'évite le verbalisme et l'erreur qu'à la condition de se tenir sans cesse au contact de l'expérience et de renoncer à tout a priori ; enfin que le domaine des « choses en soi » est inaccessible, et que la pensée ne peut atteindre que des relations et des lois d'Auguste Comte, telles qu'elles sont exposées essentiellement dans le Cours de philosophie positive (1830-1842), le discours sur l'esprit positif (1844), le Discours sur l'esprit positif(1844) ...etc.⁵⁷

Autrement dit, il s'agit d'une doctrine philosophique systématisée par Auguste Comte, qui démontre la marche progressive de l'esprit humain jusqu'à l'état positif, lequel est assorti d'une rupture d'avec toute forme d'abstractions et de spéculations théologico-métaphysiques. Pour Lucien Ayissi, le positivisme d'Auguste Comte se caractérise essentiellement par « l'observation des faits et la recherche de leurs lois »⁵⁸. La connaissance est donc rattachée à l'expérience, c'est-à-dire, aux faits palpables. André Comte-Sponville, en définissant le positivisme souligne à juste titre que :

C'est d'abord le système d'Auguste Comte, qui ne voulait s'appuyer que sur les faits et les sciences : il renonce pour cela à chercher l'absolu et même les causes (le pourquoi), pour ne s'en tenir qu'au relatif et aux lois (le comment). Il en a fait une puissante synthèse, qui est le positivisme même. Système impressionnant, aussi bien dans sa masse que dans son détail, aujourd'hui injustement méprisé. Il faut dire qu'il est desservi par la personnalité de son auteur, dont la santé mentale laissait à désirer, et par son style, étonnamment indigeste.⁵⁹

Le concept de positivisme s'est systématisé avec Auguste Comte. Il désigne toute pensée qui prétend s'en tenir aux faits ou aux sciences, à l'exclusion de toute interprétation métaphysique ou religieuse, voire de toute spéculation proprement philosophique. C'est ainsi qu'on parle de positivisme juridique (une conception du droit qui ne reconnaît ou n'étudie que le droit positif exprimé les écrits et actes juridiques) ou le positivisme logique (la doctrine de

⁵⁷ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, pp. 792-793.

⁵⁸ L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, Paris, Harmattan, 2017, p. 8.

⁵⁹ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, p. 714.

Carnap et son école), nom que leurs partisans se réclament en rien d'Auguste Comte, qu'ils n'ont guère lu, mais parce qu'ils s'opposent eux aussi à la métaphysique et voudraient ne s'en tenir qu'à ce qui peut être positivement établi (par exemple dans les textes de lois ou des énoncés scientifiques). En dehors de ces acceptions historiques précises, le mot « positivisme » est habituellement pris, du moins aujourd'hui, en un sens péjoratif. Ce serait une pensée courte, et comme une négation de la philosophie. Cet usage relève surtout de la polémique. Encore faut-il utiliser le mot à bon escient. On évitera notamment de confondre le positivisme, qui renonce à la métaphysique, avec le scientisme, qui voudrait que la science en soit une. A cet effet, l'orthodoxie comtienne, telle qu'élaborée dans ses *Cours de philosophie positive*, est donc ce procédé expérimental qui veut que tout puisse trouver son sens dans le contexte empirique.

II-1- Le positivisme d'Auguste Comte : logique et structuration

Dans son ouvrage intitulé *Le positivisme de David Hume*, Lucien Ayissi écrit :

Si la genèse du positivisme comtien s'explique surtout par rapport à la crise des paradigmes épistémologiques de l'ancien âge mental dominé par des explications théologico-métaphysiques, il y a déjà, depuis le Moyen Age jusqu'au XVIIème siècle, un travail d'élaboration conceptuelle consistant à préparer le passage de l'esprit humain de la « fétichité » irrationnelle, à la positivité rationnelle, de manière à liquider lentement mais sûrement l'esprit théologico-métaphysique.⁶⁰

L'auteur de *Rationalité prédatrice et crise de l'Etat de droit* faisait par-là ressortir les fondements du positivisme d'Auguste Comte, lesquels s'articulent autour de l'éradication et de l'évacuation de toutes formes d'abstractions et spéculations théologico-métaphysiques. En réalité, pour le philosophe camerounais, l'esprit du positivisme était déjà décelable dans les philosophies et doctrines précomtiennes du XVe et du XVIIe siècle, il se manifeste davantage au XVIIIe siècle avec la critique de la superstition et le triomphe de rationalité des Lumières.⁶¹

Né à Montpellier en 1798 et mort en 1857, Auguste Comte est le philosophe qui a le plus développé le courant Positiviste. Le père de la sociologie va ainsi développer une « nouvelle méthode de philosopher »⁶², dans l'optique de mettre en lumière une nouvelle démarche pour connaître. Raison pour laquelle sa première thèse majeure, comme le souligne

⁶⁰ L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, p. 18.

⁶¹ *Ibid.*, p. 20.

⁶² A. COMTE, *Cours de philosophie positive*, Paris, Hermann, 1998, p. 22.

si bien Dominique Lecourt⁶³, concerne la marche progressive de l'esprit humain. Ce qui revient donc à dire que chaque branche de nos connaissances passerait successivement par trois états théoriques différents à savoir : l'état théologique ou fictif, où les phénomènes de la nature sont expliqués sous le prisme de l'action divine. Pour Auguste Comte précisément :

*Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes, comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers.*⁶⁴

Il ajoute :

*Constatant l'inanité radicale des explications vagues et arbitraires propres à la philosophie initiale, soit théologique, soit métaphysique, l'esprit humain renonce désormais aux recherches absolues qui ne convenaient qu'à son enfance, et circonscrit ses efforts dans le domaine, dès lors rapidement progressif, de la véritable observation, seule base possible des connaissances vraiment accessibles, sagement adaptées à nos besoins réels. La logique [...] reconnaît désormais, comme règle fondamentale, que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible. [...] En un mot, la révolution fondamentale qui caractérise la virilité de notre intelligence consiste essentiellement à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des lois, c'est à dire des relations constantes entre les phénomènes observés »*⁶⁵.

Mieux encore, l'esprit de l'homme cherche à imputer les phénomènes naturels qu'il observe à l'action d'agents surnaturels qu'il imagine en plus ou moins grand nombre. D'après Auguste Comte, « *Le premier état doit désormais être conçu comme purement provisoire et préparatoire* »⁶⁶. Ensuite, nous avons l'état métaphysique où l'on explique les phénomènes par des forces abstraites ou absolues (superstitions). Le sujet fait appel à la spéculation et au rêve (la sorcellerie et même la magie) : C'est l'esprit métaphysique. Pour notre auteur, il est radicalement incompatible avec le point de vue social. A cet effet, il se prononcera en ces termes :

⁶³ D. LECOURT, *La philosophie des sciences*, Coll. Que sais-je ? Paris, P.U.F, Vème édition, 13^{ème} Mille, p. 21.

⁶⁴ A. COMTE, *Cours de philosophie positive*, p. 21.

⁶⁵ A. COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, Introduction et notes par A. PETIT, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1995, p. 12.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 42.

J'ai assez démontré dans mon ouvrage fondamental, que cet esprit transitoire fut toujours impropre à rien construire réellement et que sa domination exceptionnelle comportant seulement une destination révolutionnaire, pour seconder l'évolution préliminaire de l'humanité en décomposant peu à peu le régime théologique, qui, après avoir seul dirigé l'essor initial, avait du devenir, à tous égards, irrévocablement rétrograde⁶⁷.

Auguste Comte souligne par-là que :

Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçus comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante.⁶⁸

Le second état ici, qui constitue donc réellement « *une modification dissolvante, ne comporte jamais qu'une simple destination transitoire, afin de conduire graduellement au troisième* »⁶⁹.

Enfin, vient l'état positif ou scientifique, qui est l'état de la maturité. Ici, l'esprit humain réussit à expliquer les phénomènes de l'univers par des discours rationnels, en découvrant les lois qui régissent ces phénomènes. D'après Auguste Comte, « *le véritable esprit positif consiste surtout à substituer toujours l'étude des lois invariables des phénomènes à celle de leurs causes proprement dites, premières ou finales, en un mot la détermination du comment à celle du pourquoi* »⁷⁰. Pour nous résumer, l'esprit scientifique est le fruit d'un effort intellectuel, et ce n'est qu'à l'état positif que l'esprit humain parvient à démontrer, à expliquer, et à analyser les phénomènes. Cette schématisation définit les conditions à l'intérieur desquelles la raison humaine peut espérer produire une méthode scientifiquement soutenable et source de progrès. Ce conditionnement du progrès scientifique, dans le Positivisme de Comte, est assorti de principes comme celui de la subordination de l'imagination à l'observation, en vue de démarquer le discours scientifique des spéculations théologiques et des abstractions métaphysiques.

⁶⁷ A. COMTE, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, Présentation, notes et chronologie par A. PETIT, G. Flammarion, Paris, 1998, p. 50

⁶⁸A. COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, p. 42.

⁶⁹ *Idem*.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 86.

II-2- Le positivisme comtien : une philosophie de la facticité.

Lucien Ayissi, en présentant les fondements théoriques qui régissent le positivisme comtien, fait remarquer que cette doctrine est régie par sept principes fondamentaux parmi lesquels : le principe de signification, de conformité des propositions aux faits, de légalité, d'économie ou de parcimonie, de relativité positiviste, de l'extension du bon sens à toutes les spéculations accessibles et de solidarité des concepts et des phénomènes.

S'agissant du principe de signification ou de réduction des propositions à la simple énonciation des faits particuliers ou généraux, Auguste Comte écrit à ce propos qu'il « reconnaît (...) comme règle fondamentale, que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible »⁷¹. A partir de là, on comprend qu'Auguste Comte a forgé une philosophie de la facticité. Car, d'après ce principe de l'auteur de *Cours de philosophie positive*, une proposition n'a de sens que si, elle correspond aux faits. C'est d'ailleurs de cette thèse du correspondantisme langagier qu'hériteront les empiristes tels que John Locke avec le principe d'isomorphisme ou parallélisme logico-physique, Ludwig Wittgenstein et les membres du Cercle de Vienne avec la doctrine du vérificationnisme. Lucien Ayissi écrit à ce propos :

*Ce principe méthodologique est généralement connu sous le nom de principe de vérification, celui qui domine le vérificationnisme du positivisme logique. (...) La réduction par Auguste Comte des propositions à l'énonciation des faits est une opération de vérification assortie de la nécessité de ratification logique des propositions par les faits observables. C'est par cette ratification qu'on s'assure qu'une proposition est sensée ; elle ne peut l'être que si elle a un référent dans la population des faits généraux. Si les propositions théologiques et métaphysiques sont dépourvues d'aucun sens, c'est parce qu'elles n'énoncent aucun fait.*⁷²

S'agissant du principe de conformité des propositions aux faits, Lucien Ayissi fait remarquer que l'exigence de conformité des propositions aux faits a une fonction pédagogique analogue à celle du principe de signification. Cette fonction consiste à soumettre les propositions à une vérification empirique, afin d'empêcher l'imagination d'exercer sur l'esprit sa suprématie habituelle.⁷³ Ce second principe du positivisme comtien, laisse sous-tendre l'idée d'après laquelle toute proposition se doit d'être en conformité aux faits.

⁷¹ A. COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, p. 74.

⁷² L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, pp. 23-24.

⁷³ *Ibid.*, p. 24.

Autrement dit, le langage doit être en adéquation avec le factuel. Ce principe constitue en réalité une reformulation du principe de signification. Une proposition n'a de sens que si elle est conforme aux faits. C'est d'ailleurs ce type de proposition que Rudolf Carnap appelait les « *énoncés protocolaires* ». Lucien Ayissi note avec insistance qu'il « *s'agisse du principe de signification ou du principe de conformité, il est surtout question de discipliner l'esprit humain et de réprimer sa tendance au fétichisme de ses propres inventions* »⁷⁴. A partir des principes de signification et de conformité des propositions aux faits, Auguste Comte affirme que « *La pure imagination perd alors irrévocablement son antique suprématie mentale, et se subordonne nécessairement à l'observation, de manière à constituer un état logique pleinement normal* »⁷⁵.

Quant au principe de légalité, il est un prolongement des principes de signification et de conformité des propositions aux faits. D'après Lucien Ayissi, l'exigence méthodologique qui régit ce principe « *consiste à substituer à la vaine recherche des causes, celle des lois qui régissent les phénomènes* »⁷⁶. D'après l'auteur de *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, le principe de légalité joue un rôle tout aussi pédagogique que les deux précédents, puisqu'il impose à l'imagination une discipline logique, susceptible de : « *prévenir ou d'empêcher les fougues et les caprices de cette faculté. Ce principe dont nous affirmons l'existence dans le positivisme comtien, doit être rattaché à « la révolution fondamentale » que l'esprit positif a suscitée en philosophie* »⁷⁷. Face à un tel postulat, nous constatons que le dessein épistémologique du positivisme comtien s'inscrit dans une logique d'institution d'une véritable révolution intellectuelle, laquelle s'articule autour de l'élimination et l'évacuation du fétichisme, du miraculisme, de l'exorcisme, du totémisme, de la sorcellerie, du substantialisme, etc. Autrement dit, Auguste Comte, tout comme David Hume, a pour ambition d'instaurer une réforme de l'entement humain, qui sera assortie de l'élimination de la philosophie abstruse, dépourvue de toute référence empirique. À travers cela, Auguste Comte a, en réalité, posé les bases du positivisme logique et du vérificationnisme du Cercle de Vienne, voire même de toute la philosophie analytique.

D'après Lucien Ayissi, la révolution mentale résultant de la pédagogie qu'institue le positivisme au moyen du principe de légalité est symptomatique de la maturité de

⁷⁴ *Idem.*

⁷⁵ A. COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, pp. 74-75.

⁷⁶ L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, p. 24.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 25.

l'intelligence humaine. Parvenu à l'état positif, l'intelligence humaine s'affranchit des présupposés créationnistes et providentialistes de la philosophie théologique aussi bien que du causalisme, du substantialisme et du finalisme de la philosophie métaphysique⁷⁸.

Le quatrième principe du positivisme comtien renvoie au principe d'économie ou de parcimonie. D'après ce dernier, l'on devrait éviter des questions n'ayant aucun sens ou référant dans le vécu factuel, telles que celles relatives à la causalité, à la substantialité et à la finalité des phénomènes. Ce principe, faut-il le souligner, joue également le même rôle que ceux précédemment explicités. Lucien Ayissi note d'ailleurs que ce principe « *relève de la volonté affirmée par Auguste Comte d'élaborer un nouvel esprit philosophique dont les exigences sont tout à fait en rupture avec l'esprit théologico-métaphysique principalement fondé sur le fétichisme, le causalisme, le substantialisme et le finalisme* »⁷⁹. Plus précisément, il s'agit pour Auguste Comte de soigner la science et la philosophie malade des « *questions nécessairement insolubles* » épuisant les esprits sans résultat concret.⁸⁰ Ainsi, le principe d'économie ou de parcimonie dont parle Auguste Comte ici, suppose l'idée de limitation de l'activité philosophique aux questions concrètes, c'est-à-dire en rapport avec la réalité.

Le cinquième principe par lequel Auguste Comte fonde son positivisme, est celui de la relativité positiviste. Il considère que nos recherches positivistes doivent toujours rester relatives à notre organisation et à notre situation. Il s'agit en réalité de l'aspect sociologique de la philosophie d'Auguste Comte. Ce principe met en exergue la sortie de la philosophie de toute sorte d'absolutisme. L'auteur de *Cours de philosophie positive* critique ici, les prétentions métaphysiques à formuler des connaissances absolues. Il n'existe pas d'absolu en science, car toutes nos connaissances sont le fruit d'une plage socio-culturelle bien précise. C'est dire donc qu'avec Auguste Comte, nous partons, à travers ce principe, de l'absolutisme métaphysique, au relatif. Lucien Ayissi souligne à ce propos : « *Le principe de relativité positiviste comporte l'exigence de substituer à l'absolu le relatif. Il est plus précisément question de substituer à la folle prétention d'accéder à la connaissance absolue des choses, la sage ambition de connaître relativement les phénomènes* »⁸¹. D'après Auguste Comte, « nos

⁷⁸ L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, p. 25.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 26.

⁸⁰ A. COMTE, *Discours sur l'esprit positif*, p. 129.

⁸¹ *Ibid.*, pp.

recherches positives doivent toujours rester relatives à notre organisation et à notre situation »⁸².

L'avant dernier principe méthodologique du positivisme comtien est celui de l'extension du bon sens à toutes les spéculations accessibles. A travers ce principe, il faut comprendre qu'Auguste Comte adopte un visage rationaliste. D'après lui, le bon sens se doit de s'étendre jusqu'aux spéculations théologico-métaphysiques qui gangrènent le monde philosophique. Autrement dit, la rationalité se présente comme la voie idéale pour expliquer les phénomènes. L'enjeu ici est donc, de rationaliser le réel et d'évacuer toutes les formes d'abstractions, spéculations, supercheres, fétichisme qui ne sont rien d'autre que l'ailleurs de la raison, c'est-à-dire, l'irrationnel. C'est ce que traduit Auguste Comte, lorsqu'il fait remarquer que :

Le véritable esprit philosophique consiste dans l'extension systématique du simple bon sens à toutes les spéculations vraiment accessibles. Leur domaine est radicalement identique, puisque les plus grandes questions de la scène philosophique se rapportent partout aux phénomènes les plus vulgaires, envers lesquels les cas artificiels ne constituent qu'une préparation plus ou moins indispensable. Ce sont, de part et d'autres, le même point de départ expérimental, le même but de lier et de prévoir, la même préoccupation continue de la réalité, la même intention finale d'utilité. Toute leur différence essentielle consiste dans la généralité systématique de l'un, tenant à son abstraction nécessaire, opposée à l'incohérente spécialité de l'autre, toujours occupé du concret.⁸³

À partir de là, nous pouvons comprendre de ce principe, qu'au même titre que ceux précités, qu'il met en exergue l'exigence de démontrabilité rationnelle et empirique du savoir. Ce n'est qu'à travers cela qu'une connaissance est saine. Autrement dit, ce principe démontre que la connaissance scientifique chez Auguste Comte accorde la primauté à l'exigence de la vérification. Un tel postulat fait du positivisme comtien, une philosophie basée sur le factuel. Le dernier principe méthodologique du positivisme comtien est celui de la solidarité des concepts et des phénomènes. D'après Auguste Comte, ce principe met en exergue le rapport de « *solidarité* » que les concepts entretiennent avec les phénomènes. Un tel principe n'est rien d'autre qu'un prolongement des principes précités, dans la mesure où « *la validité d'un concept philosophique dépend de sa référence ou de sa base observationnelle* »⁸⁴. À ce niveau, l'un des malaises de la scène philosophique est la non-adéquation des concepts aux

⁸² *Ibid.*, p. 129.

⁸³ *Ibid.*, p. 133.

⁸⁴ L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, p. 27.

phénomènes. Il s'agit de la crise du principe de référence des concepts aux phénomènes. Ceci amène Auguste Comte à distinguer considérablement le positivisme de la théologie et de la métaphysique. Car, d'après le père de la sociologie, dans le positivisme scientifique, il y a une solidarité forte entre les concepts et les phénomènes. Or, en régime théologico-métaphysique, la caractéristique fondamentale s'inscrit sur le fait que les concepts n'ont aucune référence aux faits. Lucien Ayissi souligne à ce propos :

*La crise de la solidarité qui sévit entre les concepts théologico-métaphysiques et les phénomènes expliquent la prédisposition des philosophes théologiques et métaphysiques au fétichisme et au mysticisme. Pour éviter cette double dérive, Comte recommande de fonder la connaissance sur ce qu'il est convenable d'appeler le principe de solidarité des concepts et des phénomènes.*⁸⁵

Les sept principes méthodologiques qui fondent le positivisme scientifique d'Auguste Comte démontrent à suffisance que le philosophe français a fondé définitivement la connaissance sur l'expérience sensible. De même, le XIX^{ème} siècle qui désigne pour Auguste Comte le siècle de la « nouvelle méthode de philosopher », consacre donc une refondation axiologique de la démarche philosophico-scientifique sous le prisme de l'expérimentation. Pour constituer une connaissance scientifique, il faut selon Auguste Comte, opérer une sorte de rupture épistémologique pour parler comme Gaston Bachelard, vis-à-vis des deux états précédents et recourir à l'état positif. Roger Mondoué souligne d'ailleurs ce qui suit : « *On le voit bien, l'âge positif se caractérise par une « coupure épistémologique », pour parler comme Bachelard, coupure qui consacre la répudiation de la scientia scientiarum (la métaphysique) et débouche sur le catéchisme de l'empirisme* »⁸⁶.

Face à cet état des choses, Roger Mondoué poursuit son analyse en soutenant l'idée selon laquelle le positivisme comtien aboutit à l'éloge de l'empirisme qui sera perpétrée par John Locke et David Hume. Pour lui, ce positivisme débouche naturellement sur l'exaltation de l'empirisme, soutenant pour admissible que le fondement de la connaissance scientifique est l'observation, laquelle permet de découvrir les lois générales. L'observation, poursuit-il, requiert la mutation de l'esprit fictif, abstrait en esprit positif. Le positif ici, désigne le réel (le fait observable), le certain, le précis, le constructif et le relatif, contrairement aux prétentions métaphysiques. En somme, achève-t-il ses propos, la « loi des trois états » montre que le

⁸⁵ *Idem.*

⁸⁶ R. MONDOUE, « *Les fondements de la logique symbolique dans le Tractatus Logico-philosophicus de Ludwig Wittgenstein* », Dissertation doctorale, sous la direction du Pr. Hubert Mono Ndjana, UYI, 1998-1999, p. 8.

savoir véritable n'est pas de l'ordre de la fiction théologique, encore moins du côté des abstractions métaphysiques. La connaissance est adhésion au réel par le truchement de l'expérience et recherche des lois qui président aux différents rapports entre les choses⁸⁷. Nous sommes donc au cœur d'une épistémologie fondationnaliste, car la connaissance scientifique ici repose sur un fondement ultime qu'est l'expérience sensible. Le Positivisme comtien étant ainsi présenté, que dire du prolongement du courant empiriste chez John Locke, David Hume et du logicisme de Ludwig Wittgenstein ?

⁸⁷ *Ibid.*

CHAPITRE II : L'EMPIRISME CLASSIQUE DE JOHN LOCKE, DAVID HUME ET LE LOGICISME RADICAL DE LUDWIG WITTGENSTEIN

Les investigations précédentes nous ont permis de comprendre que le rationalisme classique de René Descartes et le positivisme scientifique d'Auguste Comte constituent des épistémologies fondationnalistes, par le fait qu'elles ont fondé la connaissance scientifique autour d'un critère ultime, respectivement, la raison et l'expérience sensible. A présent, il convient pour nous d'examiner l'empirisme de John Locke et David Hume, et le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein, qui, faut-il le mentionner, constituent également l'une des doctrines fondationnalistes. Cela dit, commençons par l'empirisme sceptique de John Locke et David Hume.

I- L'EMPIRISME CLASSIQUE DE JOHN LOCKE ET DAVID HUME

L'empirisme est conçu comme une doctrine d'après laquelle l'expérience est la source de toute connaissance. En effet, à la question de savoir qu'est-ce que l'empirisme ? André-Comte-Sponville, répond :

Toute théorie de la connaissance qui accorde la première place à l'expérience. C'est refuser les idées innées d'un Descartes, autant que les formes a priori d'un Kant. La raison, pour l'empiriste, n'est pas une donnée première ou absolue : elle est elle-même issue de l'expérience aussi bien extérieure (sensations) qu'intérieure (réflexion), et en dépend autant qu'elle la met en forme (spécialement par l'usage des signes)⁸⁸.

Selon André Lalande, l'empirisme s'appréhende comme :

Le nom générique de toutes les doctrines philosophiques qui nient l'existence d'axiomes en tant que principes de connaissance logiquement distinct de l'expérience. Au point de vue psychologique, l'empirisme s'oppose au rationalisme innéiste, qui admet l'existence, chez l'individu, de principes de connaissances évidentes. Au point de vue gnoséologique, l'empirisme est la doctrine qui, reconnaissant ou non l'existence des

⁸⁸ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, p. 313.

*principes innés chez l'individu, n'admet pas que l'esprit ait des lois propres, différentes de celles des choses connues, et par la suite ne fait reposer la connaissance du vrai que sur l'expérience seule, en dehors de laquelle elle n'admet que des définitions ou des hypothèses arbitraires*⁸⁹.

D'après Lucien Ayissi, « *l'empirisme est généralement défini comme ce modèle sensualiste et génétique qui reconsidère le fondement de la connaissance, en soutenant la thèse selon laquelle c'est plutôt l'expérience que la raison qui en est la source* »⁹⁰. Au regard de ces multiples définitions nous constatons que nous avons affaire à une doctrine essentiellement fermée et fondationnaliste. A cet effet, la présente partie a pour vocation de présenter les traits caractéristiques de la doctrine empiriste, telle que développée par John Locke et David Hume. Ainsi, en quoi consiste réellement l'empirisme de ces derniers ?

I-1- L'empirisme de John Locke

Philosophe moderne, John Locke (1632-1704) a su redorer le blason de l'argument fondationnaliste. Toute sa vie, il a milité en faveur d'un savoir vrai élevé sur une base rocheuse. Lorsque Voltaire souligne que *l'Essai philosophique concernant l'entendement humain* est « *le seul livre qui ne contienne que des vérités et pas une seule erreur* »⁹¹, il entend le génie ou le talent de ce penseur. En effet, John Locke est un philosophe empiriste anglais, pour qui la connaissance véritable repose sur l'expérience. D'emblée, il est un anti-idéaliste. Il pose la question du « connaître » en l'éloignant des abîmes de la spéculation abstraite ou du dogmatisme de l'ontologie creuse. A partir de là, il conçoit, contrairement aux cartésiens et aux platoniciens, l'âme à l'origine comme une « *tabula rasa* », c'est-à-dire une table vierge ou une feuille blanche sur laquelle rien n'est inscrit au départ. Il l'exprime d'ailleurs en ces termes : « *Au commencement l'âme est une tabula rasa, vide de tous caractères c'est-à-dire, quelle qu'elle soit* »⁹². Dans la même perspective, Paul Hazard la considère comme « *une branche obscure qui attend l'arrivée des rayons de soleil* ».⁹³ Toutes ces tournures métaphoriques laissent apparaître en filigrane la critique lockéenne de l'innéisme, de la réminiscence, de la virtualité.

Dans ses investigations philosophiques, il s'insurge contre toute idée de substance et de causalité. Pour lui, l'idée de substance n'est qu'un produit dont se sert l'imagination pour

⁸⁹ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 281.

⁹⁰ L. AYISSI, *Le positivisme de David Hume*, pp. 11-12.

⁹¹ *Idem*.

⁹² J. LOCKE, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, p. 64.

⁹³ P. HAZARD, *La crise de la conscience européenne*, Paris, Fayard, 1961, p. 228.

rendre compte de la permanence des idées simples dans le temps et dans l'espace. Pour l'empiriste anglais, la connaissance a deux sources fondamentales : l'expérience extérieure, c'est-à-dire, la sensation et l'expérience intérieure, c'est-à-dire la réflexion. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta soulignent à juste titre que :

*L'idéisme lockien exclut l'expérience interne et toute volonté de fonder a priori la connaissance. La théorie de la connaissance de Locke telle qu'elle est à l'œuvre dans l'Essai philosophique concernant l'entendement humain fait valoir que l'expérience est à l'origine de la connaissance humaine*⁹⁴

Face à cet état des choses, l'empirisme de John Locke est radical : l'expérience sensible est la source ultime de la connaissance. Contrairement à René Descartes qui fondait sa philosophie sur les idées innées, John Locke soutient plutôt que l'esprit est une « *feuille vierge sur laquelle rien n'est inscrit à la naissance* »⁹⁵. Mieux encore, la raison est *tabula rasa*, c'est-à-dire vide en elle-même. Il apparaît donc, poursuivent Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, que rien ne préexiste dans notre esprit sans la médiation de l'expérience. John Locke écrit à cet effet : « *ne pouvant imaginer comment les idées simples peuvent subsister par eux-mêmes, nous nous accoutumons à supposer quelque chose qui les soutiennent où elles subsistent, et d'où elles résultent à qui pour cet effet on a donné le nom de substance* »⁹⁶.

Dans cette critique lockéenne du substantialisme, le philosophe anglais ébranle les hypothèses ou les arguments soutenant ces pseudos conceptions : l'argument du consensus universel et celui de la primitivité des principes connus dès l'âge de la raison par l'âme. Pour lui, il n'existe pas de principes spéculatifs, innés ou des notions primitives. En considérant cette conception, où est-ce que la conscience peut-elle puiser le matériau ou l'outillage nécessaire pour fonder des raisonnements et des connaissances ? A cette question, John Locke répond : « *De l'expérience* »⁹⁷. Il ajoute : « *c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de-là qu'elles tirent leur première origine* »⁹⁸.

Telle est ainsi affirmée sa thèse fondationnelle. Celle-ci confirme son empirisme ou son souci de délégitimation de l'apriorisme dogmatique stérile et muet qui entend élever

⁹⁴ R. MONDOUE et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme*, p. 39.

⁹⁵ *Idem*.

⁹⁶ J. LOCKE, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, p. 81.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 61.

⁹⁸ *Idem*.

l'édifice épistémique sur un paradigme platonique. John Locke rejette ainsi la conception théoricienne d'un savoir logico-déductif pour faire prévaloir la connaissance empirique ou appliquée. Pour lui, la connaissance s'enracine dans la réalité. Elle est indétachable de l'expérience ou de l'observation sensible. Ce principe cardinal est l'unique instance donatrice de la signification, de l'effectivité ou de la positivité scientifique.

Cette affirmation qui précède réaffirme non seulement la primauté de l'expérience sensible dans le processus de la connaissance, mais aussi, constitue une critique acerbe de l'entreprise métaphysique. Car pour John Locke : « *Nos sens étant frappés par certains objets extérieurs, font entrer dans notre âme plusieurs conceptions distinctes des choses selon les diverses manières dont ces objets agissent sur nos sens* »⁹⁹. Plus précisément, l'expérience

*Est le premier pas que l'homme fait vers la découverte des choses telles qu'elles soient. C'est sur ce fondement que sont établies toutes les notions qu'il y aura naturellement dans ce monde. Toutes ces pensées sublimes qui s'élèvent au-dessus des nuées et pénètrent jusque dans les cieux, tirent de là leur origine*¹⁰⁰.

La métaphysique pour John Locke est donc, un simple abus de langage qui ne peut garantir l'accord des esprits. L'expérience est donc le socle de la connaissance. Dans ce sens, aucun savoir vrai, rigoureux, précis, utile et positif ne peut se faire sans elle. Sans l'expérience, la pensée tourne à vide et demeure dans le stade de l'ignorance et du rêve. C'est elle qui fournit des contenus à la conscience, susceptibles de conduire l'homme à la science véritable. Cette critique acerbe du substantialisme métaphysique va se solder par la mise sur pied de la théorie du langage, copie de la réalité : c'est le principe d'isomorphisme ou parallélisme logico-physique qui sera amplifié par les positivistes logiques. Elle est beaucoup plus développée au sein de l'empirisme logique et du logicisme. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta soulignent à cet effet que : « *Locke établit un rapport entre l'expérience et le langage. Il trouve que les idées sont des choses, que leur connaissance ne peut se fonder que sur l'expérience, et que les métaphysiciens ont tort de la disqualifier* ». ¹⁰¹

Ainsi, la théorie du langage copie de la réalité pose un postulat bien déterminé : les « idées déterminées » doivent prévaloir sur les « idées claires et distinctes » de René Descartes. Ceci revient donc à dire que, toute proposition logique doit être en rapport avec le

⁹⁹ *Idem.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.74.

¹⁰¹ R. MONDOUÉ et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme, Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, p.40.

fait ; c'est-à-dire ce qui existe empiriquement. En dehors de ce critère, la connaissance n'est point possible. Par conséquent, il faut chasser la métaphysique de la cité scientifique. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta notent à ce propos : « *L'idéisme lockien s'oppose ainsi aux abstractions métaphysiques comme la substance spirituelle ou matérielle. Dans cette perspective, l'innéisme cartésien est tout à fait dépourvu de sens, dans la mesure où l'esprit ne peut connaître sans la perception* ». ¹⁰² Toutes ces illustrations démontrent à suffisance que c'est pour et par le réel empirique que le sujet parvient à la connaissance. Autrement dit, la science ou la connaissance scientifique procède du réel pour l'esprit. Ainsi apparaissent les premiers linéaments du logicisme viennois, car ce principe sera l'un des critères fondamentaux du positivisme du Cercle de Vienne.

Courant développé dans l'Antiquité grecque par Epicure (342 av. J.-C), et poursuivi dans la Modernité par Francis Bacon (1561-1626), Thomas Hobbes (1588-1679), John Locke, David Hume, John Stuart Mill (1806-1873), Georges Berkeley (1685-1753), pour ne citer que ceux-ci, l'empirisme se veut catégorique : l'expérience est le fondement absolu de toute connaissance. Contrairement à Emmanuel Kant (1724-1804) qui procédait à une refondation axiologique de la démarche métaphysique dans sa *Critique de la raison pure*, les philosophes empiristes John Locke et David Hume procèdent à une critique sévère vis-à-vis de l'entreprise métaphysique. Pour eux, seule l'expérience sensible constitue le fondement ultime de toute connaissance.

I-2- L'antisubstantialisme de David Hume

Dans la section précédente, nous avons montré que chez John Locke, l'expérience interne ou externe est le fondement indépassable de la connaissance. Pour cela, David Hume (1711-1776) s'en inspire et soutient un empirisme proche du phénoménisme. Cette nouvelle conception accorde la primauté à l'autorité des données de sens. Tout comme son prédécesseur John Locke, David Hume, dans la même lancée, s'opposera à l'idée de substance et de causalité. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta illustrent son dessein épistémologique en ces termes :

L'approche phénoménologique de la connaissance humienne, comme le précise la préface des Œuvres philosophiques choisies de David Hume, est investie d'une mission ou « méthodologie ». Il s'agit pour l'auteur du Traité de la nature humaine, de retenir l'expérience comme unique socle

¹⁰² *Ibid.*, p. 41.

*de la démarche scientifique, de rompre systématiquement avec toute hypothèse présomptueuse et chimérique afin d'instaurer une véritable science de la nature humaine*¹⁰³.

David Hume procède à une déconstruction de toute la métaphysique cartésienne (l'innéisme, la substance, la causalité). D'ailleurs, il considère celle-ci non comme une science, mais plutôt comme :

*Le résultat soit des efforts stériles de la vanité de l'homme, qui voudrait s'attaquer à des sujets absolument inaccessibles à son entendement, soit d'un artifice des superstitions populaires, qui, incapables de se défendre en terrain uni, dressent des broussailles inexplicables pour couvrir et protéger leur faiblesse. Chassées des lieux découverts, elles s'enfuient dans la forêt, à la façon des bandits, et se tiennent là, attendant l'occasion de s'élaner dans quelque avenue mal gardée de notre esprit, pour l'accabler de terreur et de préjugés religieux. Le plus vigoureux adversaire, s'il se relâche un moment de sa vigilance, est écrasé ; et il en est beaucoup, qui, dans leur lâcheté et leur folie, ouvrent les portes aux ennemis et les reçoivent volontairement avec déférence et humilité, comme leurs souverains légitimes.*¹⁰⁴

Ces propos de David Hume mettent ainsi en exergue, un système de refondation et de réorientation axiologique des démarches philosophique et scientifique. La métaphysique est une entreprise illusoire basée sur des superstitions et des rêveries inaccessibles à l'entendement humain. Le seul moyen de délivrer d'un seul coup nos connaissances de ces questions abstruses, est d'instituer une sérieuse enquête sur la nature de l'entendement humain, et de montrer, par une exacte analyse de ses pouvoirs et de sa capacité, qu'il n'est fait en aucune manière pour traiter des sujets si éloignés de nous et si abstraits. Pour David Hume précisément, il faut « *Saper les fondements d'une philosophie abstraite, qui jusqu'ici n'a guère fait que donner asile à la superstition et protéger l'absurdité et l'erreur* »¹⁰⁵. Nous notons donc que pour David Hume, la métaphysique est une entreprise dénuée de sens, un ensemble d'inepties et un tissu d'illusions. Il ira même plus loin en écrivant :

Quand nous parcourons nos bibliothèques, si nous sommes fidèles à nos principes, quel massacre n'allons-nous pas faire ? Si nous prenons en main un volume quelconque de théologie ou de métaphysique classique par exemple, nous nous demanderons : contient-il des raisonnements abstraits touchant la quantité ou le nombre ? Non. Contient-il des

¹⁰³ R. MONDOUE et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme*, p. 42.

¹⁰⁴ D. HUME, *Enquête sur l'entendement humain (1748)*, trad.fr, Didier Deleule, Paris, Fernand Nathan, 1985, p. 31.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 36.

éléments expérimentaux touchant des choses, des faits et d'existants ?
*Non. Jetez-le au feu car il ne peut contenir que sophisme et illusion*¹⁰⁶.

A partir de là, le dessein philosophique de l'empirisme de David Hume, à en croire Lucien Ayissi¹⁰⁷, est de substituer à la vieille métaphysique qu'il qualifie de fausse, une métaphysique authentique dont l'objet est l'établissement de la science de la nature humaine. Pour David Hume, « le seul moyen » de ruiner complètement les vieux échafaudages de la métaphysique bâtarde et de « délivrer d'un seul coup nos connaissances » des « questions abstruses », est non seulement d'éviter toutes les spéculations creuses et fantastiques de l'esprit lorsqu'il s'égaré dans le « monde des fées », mais aussi et surtout « d'instituer une sérieuse enquête sur la nature de l'entendement humain, et de montrer, par une exacte analyse ses pouvoirs et sa capacité, qu'il n'est en fait aucune manière pour traiter des objets si éloignés de nous et si abstrus. » Il s'agit donc, surtout de la philosophie abstruse. C'est cette dernière, fruit du jeu spontané, d'une imagination difficile à contenir dans les cadres de l'expérience, qui a jeté sur la philosophie le discrédit dont elle est l'objet, parce qu'elle n'a fait que donner asile à la superstition, et protéger l'absurdité et l'erreur.

A la suite de John Locke, David Hume critique la thèse innéiste et considère la perception sensible comme la source productrice de la connaissance, la condition des intelligibilités. Dans sa théorie de la perception, David Hume distingue les « impressions » et les idées. Les « impressions » sont les perceptions les plus fortes. Les « idées » quant à elles sont moins vives. Il y a donc entre ces deux réalités une différence de degré. Si le philosophe écossais admet une logique de la correspondance ou de l'adéquation, il la fixe sur la base des sens, car les idées ou les connaissances tirent leur origine des perceptives fortes, c'est-à-dire des impressions sensibles. Dans cette perspective, une donnée ne devient valable sur le plan de la connaissance qu'à condition qu'elle dérive de ces impressions sensibles. En critiquant la philosophie idéaliste, l'auteur du *Traité de la nature humaine*, estime qu'elle est impuissante et stérile. Ces précisions étant données, qu'en est-il du logicisme de Ludwig Wittgenstein ?

II- LE LOGICISME RADICAL DE LUDWIG WITTGENSTEIN

Notons d'emblée que le logicisme se conçoit comme une doctrine philosophique qui accorde une place prépondérante à la logique. D'après André Comte-Sponville, le

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 49.

¹⁰⁷ L. AYISSI, *Hume et la question du sujet de la connaissance. Analyse critique d'une égologie*, Paris, Harmattan, 2015, p. 5.

logicisme¹⁰⁸ désigne une confiance exagérée dans les pouvoirs de la logique et se dit en particulier de toute tentative de réduire l'arithmétique (Ludwig Gottlob Frege, 1848-1925), voire les mathématiques tout entières (Bertrand Russell, 1872-1970), à la logique, qui leur servirait alors de fondement¹⁰⁹. Le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein tire ses sources du positivisme scientifique d'Auguste Comte, l'empirisme de John Locke et David Hume, le logicisme de Gottlob Frege et Bertrand Russell. Il s'agit donc, dans cette partie, de montrer ce en quoi consiste le logicisme de l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*, afin d'en dégager les traits fondamentaux.

II-1- Ludwig Wittgenstein : parcours et philosophie

Né le 26 Avril 1889 à Vienne en Autriche, et mort le 29 Avril 1951 à Cambridge au Royaume-Uni, Ludwig Josef Johann Wittgenstein, est un philosophe autrichien mathématicien qui a apporté sa contribution décisive en logique, notamment dans les théories, des fondements, des mathématiques et en philosophie du langage. L'essentiel de sa pensée philosophique se situe beaucoup plus dans son ouvrage intitulé *Tractatus logico-philosophicus* publié en 1921. Dans ce traité de logique philosophique, œuvre influencée à la fois par la lecture de Arthur Schopenhauer (1788-1860), Søren Kierkegaard (1813-1855), Ludwig Gottlob Frege (1848-1925), Thomas Moore (1779-1852), Bertrand Russell (1872-1970), Ludwig Wittgenstein y démontre les limites du langage et de la faculté de connaître de l'être humain. A l'automne 1911, Ludwig Wittgenstein, âgé de 22 ans abandonne ses études d'ingénieurs entreprises à Manchester pour se consacrer à la logique et au fondement des mathématiques.

Sur les conseils de Ludwig Gottlob Frege, il s'inscrit au Trinity Collège pour suivre les cours de Bertrand Russell. Il apparaît de ce fait que ce dernier a beaucoup influencé le logicisme de Ludwig Wittgenstein et surtout déterminé la philosophie du premier Cercle de Vienne (fondamentaliste pour la première période et ultra-positiviste pour la deuxième période). Le Cercle de Vienne retient du *Tractatus logico philosophicus* le projet d'élimination de la métaphysique tel qu'il ressort non seulement de la théorie wittgensteinienne du tableau, mais aussi le but que l'auteur assigne à la philosophie à

¹⁰⁸ Selon A. LALANDE, le logicisme se conçoit comme une « doctrine qui donne à la logique une place prépondérante en philosophie », in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 572.

¹⁰⁹ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, pp. 534-535.

savoir « l'élucidation »¹¹⁰ ou « la clarification logique de la pensée »¹¹¹. L'avant-propos de son ouvrage « tout ce qui proprement peut-être dit, peut être dit clairement, et « ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence ». Il apparaît clairement que d'après Ludwig Wittgenstein, l'objet est essentiel dans la détermination du sens. C'est sans doute pour cela qu'il délimite le domaine du concevable à travers les aphorismes 4.112 et 4.114. Il établit clairement un parallèle entre le monde et le langage. D'après Ludwig Wittgenstein, les propositions représentent les faits, les objets et les noms. L'objet ici est donc ce à quoi renvoie le nom.

II-2- Le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein

Nous examinons ici particulièrement la théorie du langage du premier Ludwig Wittgenstein, c'est-à-dire, le Ludwig Wittgenstein tractatuséen, pour reprendre l'heureuse formule de Lucien Ayissi, dans la préface du *Vérificationnisme et falsificationnisme* de Roger Mondoué et Philippe Nguemeta. En effet, le vérificationnisme et l'ultralogicisme de Ludwig Wittgenstein, tirent leurs sources de la pensée de Bertrand Russell et de Gottlob Frege. Aussi Bruno Leclercq affirme-t-il à ce propos : « (...) c'est aux œuvres de mon ami Bertrand Russell que je dois, en grande partie, d'avoir été stimulé dans mes pensées »¹¹². En réalité, Ludwig Wittgenstein « consacre son *Tractatus* à essayer de dire l'ontologie formelle qui est impliquée de l'idéographie fregeo-russellienne, c'est-à-dire, ce qui selon lui ne peut être dit, mais qu'on peut seulement montrer dans les formes du langage pour exprimer sa pensée »¹¹³.

À cet effet, considéré comme le précurseur principal du Cercle de Vienne, tout comme John Locke et David Hume, sa pensée philosophique est beaucoup mieux explicitée dans son célèbre *Logisch-philosophische Abhandlung*, connu sous le titre de *Tractatus logico-philosophicus* (1921). Considéré aussi comme l'un des auteurs qui a le plus développé les questions de logique et fortement influencé par John Locke, David Hume, Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein va développer dans son *Tractatus*, la théorie du langage. Tout comme ses prédécesseurs cités plus haut, Ludwig Wittgenstein situe son langage dans la facticité. Pour lui, l'activité philosophique vise à débarrasser la pensée des pièges du langage qui doit en réalité être la représentation des faits. Autrement dit, toute proposition vraie tient sa vérité

¹¹⁰ L. J. J. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus* (1921) suivi d'*Investigations philosophiques* (1953), trad.fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p. 52.

¹¹¹ *Idem*.

¹¹² *Ibid.*, p. 27.

¹¹³ B. LECLERCO, *Introduction à la philosophie analytique : la logique une méthode* (2008), seconde édition, Paris, 2018, p. 20.

de ce qu'elle dépeint un état de choses correspondant à la réalité¹¹⁴. C'est d'ailleurs ce qui transparait dans la théorie de l'image, où il estime que « *Nous nous faisons des tableaux des faits* »¹¹⁵. Dans cette perspective : « *les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde* »¹¹⁶. Brian MC Guinness, abondant dans la même lancée, souligne à juste titre que :

*Le sens d'une proposition est la méthode de sa vérification. Celle-ci n'est pas un moyen pour établir la vérité d'une proposition, elle est le sens même. Il faut qu'on la connaisse pour comprendre la proposition. Indiquer cette méthode, c'est par conséquent indiquer le sens de la proposition. On ne peut pas chercher une méthode de vérification. La proposition ne peut dire que ce qui est établi par elle*¹¹⁷.

D'après la conception wittgensteinienne des propositions, « *la proposition est une image de la réalité. La proposition est une transposition de la réalité telle que nous la pensons. La proposition est la description d'un état des choses. La proposition est l'image logique de l'état de choses* »¹¹⁸. Ces affirmations démontrent déjà une démarcation radicale, mieux, un rejet systématique des abstractions théologiques et métaphysiques. Car, d'après l'auteur du *Tractatus*, « *la proposition montre son sens. Elle montre ce qu'il en est, quand elle est vraie. Et elle dit qu'il en est ainsi* »¹¹⁹.

En effet, dans son *Tractatus*, Ludwig Wittgenstein soutient l'idée selon laquelle seuls les énoncés d'observation sont pourvus de sens et constituent la science. La théorie de l'image et du tableau développé dans *Tractatus* démontre qu'une proposition n'a de sens que si elle représente les faits. Plus précisément, « *le tableau représente son objet du dehors (son point de vu constitue sa forme de représentation)* »¹²⁰. Par conséquent, c'est « *dans l'accord ou le désaccord du sens du tableau avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté* »¹²¹. Pour l'auteur du *Tractatus*, pour qu'une proposition soit vraie, il faut que cette dernière puisse se concrétiser dans la matérialité et l'empiricité des faits.

¹¹⁴ R. MONDOUE et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme*, p. 61.

¹¹⁵ L. WITTGENSTEIN, *Tractatus Logico-philosophicus*, p. 52.

¹¹⁶ *Ibid.*, aphorisme 5.6, p. 86.

¹¹⁷ B. MC GUINNESS, *Wittgenstein et le cercle de vienne* (1993) d'après les notes de Friedrich Waismann, trad.fr. Gérard Granel, Mouvezin, T.E.R, 1991, p. 209.

¹¹⁸ L. WITTGENSTEIN, cité par R. Mondoué, in *Logique et irrationalisme postmoderne*, Thèse de Doctorat/PH. D en Philosophie, Spécialisation Épistémologie et Logique, sous la direction de M. Hubert Mono Ndjana, Professeur des Universités, Novembre 2005, p. 168.

¹¹⁹ L.J.J. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.022, p. 48.

¹²⁰ *Ibid.*, Aphorisme 2.173, p. 35.

¹²¹ *Ibid.*, aphorisme 2.222, p. 36.

La reconnaissance d'une proposition vraie s'établit à partir de la corrélation qu'on peut établir entre l'objet empirique et l'objet transcrit. Ce qui est, perceptible empiriquement trouve son existence dans la réalité concrète des faits. Une proposition est vraie lorsqu'elle est vérifiable empiriquement. Ainsi, les autres énoncés sont considérés comme des pseudo-sciences, des pseudo-énoncés et dépourvus de tout sens. Plus précisément : « *chaque proposition a une signification qui est le fait qui lui correspond immédiatement* »¹²². D'après l'aphorisme 4.112 : « *n'a de sens que ce qui est vérifiable* ». Cette analyse rejoint donc à cet effet la tripartition wittgensteinienne des propositions telle qu'illustré dans le *Vérificationnisme et falsificationnisme* de Roger Mondoué et Philippe Nguemeta. Pour ce qui est des types de proposition, Wittgenstein en distingue trois à savoir : les propositions douées de sens, les propositions vides de sens et les propositions dénuées de sens.

S'agissant des propositions vides de sens, Roger Mondoué et Philippe Nguemeta soulignent que dans le souci de simplifier la compréhension de la notion de propositions vides de sens, « *Wittgenstein donne dans l'aphorisme 4.46 la définition de la tautologie et de la contradiction (vraie ou fausse) de la proposition élémentaire* »¹²³. Ici, les propositions vides de sens ont trait aux tautologies et sont contradictoires, contrairement aux propositions logiques qui sont des fonctions de vérités. Quant aux propositions douées de sens, ce sont celles qui décrivent le monde. Elles se retrouvent dans les sciences de la nature et sont considérées comme véritables propositions chez Wittgenstein, en tant qu'elles décrivent un état des choses. Ludwig Wittgenstein précise d'ailleurs que :

*Le rôle essentiel d'un langage est d'affirmer ou de nier les faits. Etant donné la syntaxe d'un langage, la signification d'une phrase est déterminée dès que la signification des mots qui la constitue est connue. Afin qu'une certaine phrase puisse affirmer un certain fait, quelle que soit la construction du langage, il doit y avoir quelque chose de commun entre la structure des phrases et la structure des faits*¹²⁴.

Pour ce qui est des propositions dénuées de sens, ce sont des propositions métaphysiques. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta notent d'ailleurs que :

Pour Wittgenstein en effet, la logique de notre langage veut que nous nous astreignions aux propositions ayant un sens. Malheureusement, cette exigence

¹²² B. MC GUINNESS, « langage et réalité dans le Tractatus » in *Le Cercle de Vienne, doctrines et controverses*, trad.fr, Antonia Soulez, Paris, Méridiens Kleincksick, 1986, p. 124.

¹²³ *Ibid.*, p. 28.

¹²⁴ B. RUSSELL, Introduction du *Tractatus logico-philosophicus*, p. 8.

*n'est jamais parfaitement satisfaite, puisque le langage cherche toujours à dérober le cadre du dicible, de la pensée pour embrasser celui de l'indicible*¹²⁵.

La véritable proposition est celle qui décrit et représente le monde. Car, pour lui, la proposition, n'a de sens qu'en tant qu'elle est une « *image de la réalité* ».¹²⁶ Autrement dit, une véritable proposition est « *le signe propositionnel dans sa relation projective au monde* »¹²⁷, « *elle détermine un lieu dans l'espace logique* »¹²⁸, « *montre ce qu'il en n'est, quand elle est vraie. Et elle dit qu'il en est ainsi.* »¹²⁹, elle « *n'exprime quelque chose que pour autant qu'elle est une image* »¹³⁰.

Il convient donc de noter que l'enjeu était d'élucider la théorie tractatuséenne de la proposition. Nous avons pu démontrer que Ludwig Wittgenstein s'inscrit dans la logique de Ludwig Gottlob Frege et de Bertrand Russell sur la question de la réalité des propositions. Brian MC Guinness souligne à ce propos que « *Ce que les propositions élémentaires décrivent, ce sont les phénomènes (le vécu) (...). Si pour vérifier une proposition je ne puis faire appel à d'autres propositions, c'est le signe que la proposition est élémentaire* ».¹³¹ Pour mieux cerner l'essence et le sens du logicisme wittgensteinien, examinons ces propos de Karl Popper :

*Vous n'êtes pas sans ignorer que Wittgenstein a tenté de montrer dans son Tractatus (et...par exemple 6.53.6.54 et 45) que toutes les prétendues propositions philosophiques ou métaphysiques sont en fait des propositions qui n'en sont pas ou de pseudo-propositions : elles sont dépourvues de sens ou de signification. Toutes les propositions authentiques (ou bien qui possèdent une signification) sont des fonctions de vérité de propositions élémentaires ou atomiques décrivant des « faits atomiques » c'est-à-dire, des faits qui peuvent en principe être établis par l'observation. En d'autres termes, les propositions pourvues de signification sont entièrement réductibles à des propositions élémentaires ou atomiques, énoncés simples, décrivant des états de choses possibles et pouvant être établis ou démentis par l'observation*¹³²

Ces propos de Karl Popper, explicitant le point de vue de Ludwig Wittgenstein concernant le langage, laissent transparaître l'idée selon laquelle toute proposition doit

¹²⁵ R. MONDOUE et P. NGUEMETA, *Vérificationnisme et falsificationnisme*, p. 32.

¹²⁶ L.J.J. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorismes 4.01, 4.021, pp. 46-47.

¹²⁷ *Ibid.*, aphorisme 3.12, p. 37.

¹²⁸ *Ibid.*, aphorisme 3.4, p. 45.

¹²⁹ *Ibid.*, aphorisme 4.022, p. 48.

¹³⁰ *Ibid.*, aphorisme 4.03, p. 49.

¹³¹ B. MC GUINNESS, *Wittgenstein et le cercle de vienne*, d'après les notes de Friedrich Waismann, trad. All Gérard Granel, Mouvezin, T.E.R. 1991, p. 233.

¹³² K.R. POPPER, *Conjectures et réfutations* trad.fr. Michelle-Irène Brudny et Marc B. de Launay, Payot, Paris, 1985, p. 69.

désigner le fait. En dehors de ce postulat wittgensteinien, nous nous retrouvons dans la trajectoire des pseudo-propositions, et par conséquent des pseudosciences. Car si pour notre auteur : « *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen* »¹³³, c'est-à-dire « *Ce dont on ne peut parler il faut le taire* », alors la science n'est véritablement science que si les propositions relèvent des faits empiriques. Karl Popper y ajoute précisément :

*Si nous parlons d'« énoncé d'observation » non seulement en référence à des observations réelles, mais aussi par rapport à une observation possible, nous devons affirmer (selon les aphorismes 5 et 4.52 du Tractatus) que toute proposition authentique doit être une fonction de vérité des énoncés d'observation et doit, en conséquence pouvoir en être déduite. Tous les autres énoncés qui se donnent pour des propositions seront des pseudo-propositions dénuées de signification : ils ne sont rien d'autre, en réalité, qu'un galimatias absurde*¹³⁴

En fin de compte, l'assertion suivante résume à suffisance le vérificationnisme wittgensteinien : « *Ce dont on ne peut parler il faut le taire* »¹³⁵. Nous constatons donc, à la suite de ce qui précède que Le logicisme de Ludwig Wittgenstein tire ses sources de l'empirisme de John Locke, David Hume, la pensée de Bertrand Russell. Ces auteurs ont un point en commun : soigner la science et la philosophie malade de la métaphysique. C'est donc cette conception des choses qu'hériterait Moritz Schlick, précurseur du *Wiener Kreis*. Le logicisme wittgensteinien étant élucidé, il devient plus aisé pour nous présenter la pensée philosophique du Cercle de Vienne.

¹³³ L.J.J. WITTGENSTEIN cité par J. Sebestik et A. Soulez, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 72.

¹³⁴ J. SEBESTIK et A. SOULEZ, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 72.

¹³⁵ L. Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus* (1921), p. 107.

CHAPITRE III : LE VERIFICATIONNISME ET L'EMPIRISME LOGIQUE DU CERCLE DE VIENNE

La conception scientifique du monde du Cercle de Vienne, tout comme, le positivisme, l'empirisme et l'antisubstantialisme humien, a une visée thérapeutique : soigner la science, c'est-à-dire l'inhiber de toutes ses absurdités. Une telle pensée tire ses sources du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein. Cet ouvrage, considéré d'après Pierre Hadot, comme la « bible du néo-positivisme »¹³⁶ repose sur le postulat d'une adéquation entre la structure logique du monde et la structure formelle des faits. En effet, le Cercle de Vienne a fortement été influencé par la pensée philosophique d'Auguste Comte, John Locke, David Hume, Ludwig Wittgenstein et même Bertrand Russell. Une telle influence a amené les viennois à concevoir une pensée philosophique, qui fait de l'observation et de la vérification, les critères ultimes définissant la démarche scientifique. Le présent chapitre de notre recherche se veut donc un examen systématique de la conception scientifique du Cercle de Vienne. Autrement dit, il s'agit principalement pour nous de faire ressortir les fondements philosophiques et les principes de la pensée du Cercle de Vienne, dont Paul Feyerabend s'attaquera vigoureusement.

I-LES FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE DU CERCLE DE VIENNE

La version due à Viktor Kraft, suggérant que le Cercle de Vienne ait pris naissance avec l'arrivée de Moritz Schlick (1882-1936) à Vienne en 1921, reste une affirmation moins convaincante. Des études historiques plus récentes, dont celles principalement de Rudolf Haller, ont cependant établi qu'il y eut, avant l'institutionnalisation du Cercle de Vienne, un premier cercle constitué par Hans Hahn (1879-1934), Philipp Frank (1884-1966) et Otto Neurath (1882-1945). C'est ce même groupe qui permit au Cercle de pouvoir se constituer autour de Moritz Schlick ; on peut dire à bon droit que Hans Hahn fut le véritable fondateur

¹³⁶ P. HADOT, *Wittgenstein et les limites du langage* (2004), Paris, J. Vrin, 2007, p. 50.

du Cercle de Vienne. Un tel état de choses démontre donc l'existence de deux Cercles de Vienne : le premier fondamentaliste et le second ultra-logiciste. Pour ce qui est de notre analyse, nous nous intéresserons particulièrement au second Cercle Vienne, c'est-à-dire le groupe autour de Moritz Schlick.

I-1- La formation du premier Cercle de Vienne

Au début du siècle, Hans Hahn, Philipp Frank et Otto Neurath assistent en commun à des cours de mathématiques à l'Université de Vienne. La fin de leurs études les ramène tous trois à Vienne. En 1907, Hans Hahn a alors terminé sa thèse d'habilitation en mathématiques après des études à Vienne et à Göttingen auprès de Ludwig Boltzmann, David Hilbert, Felix Klein et Hermann Minkowski. Philipp Frank, qui a également fait des études à Göttingen, vient de soutenir sa thèse de doctorat en physique à l'Université de Vienne. Quant à Otto Neurath, il a complété ses études en économie et enseigne à la nouvelle académie de commerce à Vienne.

Entre 1907 et 1912, ces trois anciens camarades de classe se retrouvent et partagent leurs intérêts philosophiques, faisant ce qu'ils feront plus tard comme membres de la première heure du Cercle de Vienne : ils se rencontrent dans un café viennois les jeudis soir et discutent non seulement de science et de philosophie, mais aussi, ils commentent la « Bible » du positivisme logique, c'est-à-dire le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein. Les questions à l'ordre du jour : Comment éviter l'ambiguïté et l'obscurité traditionnelle de la philosophie ? Comment en arriver à un rapprochement entre la science et la philosophie ? Quelle philosophie serait la plus susceptible d'aider au progrès scientifique et par là, au progrès social et culturel ? Ces questions émanaient du clivage qui s'était opéré entre la science et la philosophie à la suite des excès de l'idéalisme allemand qui, par ses doctrines de la nature, aliénait la communauté des savants. Dédaigner la philosophie d'école ne signifie pas cependant juger que la science ne comporte pas de questions d'ordre philosophique et qu'une coopération entre les deux disciples n'est pas souhaitable, voire nécessaire.

Les membres du groupe étaient évidemment familiers avec les idées d'Ernst Mach, dont la renommée était déjà établie. À cette époque, Ernst Mach venait tout juste de faire paraître *La Connaissance et l'erreur*, ouvrage destiné à rendre ses conceptions épistémologiques accessibles à un large public. Pour lui, « *l'observation seule nous apporte la conviction que les sensations d'un homme sont en relation avec celles des autres hommes et*

qu'il y a un monde physique commun »¹³⁷. On pouvait tirer des idées d'Ernst Mach, la nécessité pour la science de maintenir une certaine hygiène conceptuelle et d'élaguer les notions métaphysiques qu'elle traîne de son passé et qui font entrave à son développement. A cet effet, il pense que « *le but de la science est de mettre de l'ordre dans les données sensibles, de chercher avec toute l'économie de pensée possible les relations de dépendance qui existent entre les sensations, et de réaliser une construction aussi uniforme que possible pour éviter la fatigue intellectuelle* »¹³⁸.

Cette attitude vigilante à l'égard de la science avait, aux yeux des membres du groupe, une valeur exemplaire qui ne sera jamais démentie ; cependant, ce n'est pas chez Ernst Mach que l'on recherchait le renouveau que devait prendre l'épistémologie. Comme Philipp Frank le rapportera plus tard, en arrière-plan de nos idées, il y avait principalement la philosophie d'Ernst Mach, mais ce n'est pas d'elle que nous reçûmes la stimulation la plus forte. Cette stimulation provint de trois auteurs français dont les œuvres maîtresses venaient récemment de paraître en traduction allemande : Olivier Rey, dont la théorie physique chez les physiciens contemporains avait été traduite dès 1908 ; Pierre Duhem, qui avait rédigé *La théorie physique*. Son objet, sa structure et dont la traduction parue également en 1908 avait été préfacée par Ernst Mach ; et enfin Henri Poincaré, dont la science et l'hypothèse et La valeur de la science circulaient déjà en traduction allemande.

Nous aurons l'occasion de mesurer l'impact qu'eut le conventionnalisme sur l'évolution première de l'empirisme logique. Le groupe espérait des thèses conventionnalistes, en particulier de celles d'Henri Poincaré, qu'elles puissent combler les lacunes perçues dans l'épistémologie de Mach. Selon Philipp Frank, la majorité des thèses du Cercle de Vienne provint dans une large mesure d'une intégration des idées d'Ernst Mach et d'Henri Poincaré. Une autre stimulation majeure proviendra d'ailleurs plus tard de celui qui justement avait intégré des idées d'Ernst Mach et d'Henri Poincaré dans la théorie physique même, c'est-à-dire Albert Einstein.

I-2- Le groupe autour de Schlick : le second Cercle de Vienne

C'est à l'instigation de ses étudiants Friedrich Waismann et Herbert Feigl que Moritz Schlick organisa en 1924 un groupe de discussion interdisciplinaire avec les mathématiciens.

¹³⁷ E. MACH, *La connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion, 1908, p. 2.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 3.

Ces rencontres hebdomadaires à l'institut de mathématiques eurent tôt fait de s'institutionnaliser pour donner naissance au Cercle de Vienne. Outre Hans Hahn et Moritz Schlick, on retrouvait, parmi les membres du Cercle, Philipp Frank, Otto Neurath et son épouse Olga Hahn Neurath, Herbert Feigl, Rudolf Carnap, Friedrich Waismann, Theodor Radakovic, Kurt Gödel, Felix Kaufmann, Victor Kraft, Karl Menger, Gustav Bergmann, marcel Natkin, Heinrich neiger, Rose Rand et Edgar Zilsel. C'est également en 1924 que Moritz Schlick fit la connaissance de Rudolph Carnap par l'intermédiaire de Hans Reichenbach, qui enseignait alors à la polytechnique de Stuttgart. Moritz Schlick invita Rudolf Carnap à venir présenter à Vienne ses recherches doctorales et fit en sorte que Rudolf Carnap obtienne un poste d'enseignant (1926-1931). Moritz Schlick et Rudolf Carnap portèrent beaucoup d'intérêt aux travaux du mathématicien Karl Menger (1902-1985), ancien étudiant de Hahn et spécialiste de la topologie.

Après l'obtention de son doctorat en 1924, Karl Menger avait continué ses recherches en enseignant à Amsterdam où il était l'assistant de Luitzen Egbertus Jan Brouwer. C'est à l'instigation de Hahn que Menger vint le rejoindre à Vienne en 1927 pour y obtenir l'année suivante une chaire de géométrie, en remplacement de Kurt Reidemeister (qui avait obtenu une chaire à Königsberg). C'était justement l'année où, à l'instigation de Rudolf Carnap, le Cercle de Moritz Schlick terminait une longue exégèse du *Tractatus* de Wittgenstein. Des vues opposées à celles de Ludwig Wittgenstein sur la philosophie des mathématiques, ainsi que la présence dans le groupe d'excellents jeunes mathématiciens (son élève et assistant Gödel, de même que Bergmann), furent sans doute ce qui incita Karl Menger à fonder en 1928 un groupe de discussion parallèle au Cercle de Vienne, le Colloque de mathématiques, dont le motif était de se dédier plus exclusivement à la logique et les fondements des mathématiques.

Le jeune Karl Popper, qui attendait en vain l'invitation à participer au Cercle de Schlick, se retrouva parmi eux en tant qu'élève de Reidemeister. C'est par l'entremise de Karl Menger que Tarski fut aussi invité à participer au Colloque en 1930, pour être par la suite reçu au Cercle de Moritz Schlick. Tarski y exposa ses conceptions de la métalogue ; celles-ci déstabilisèrent les wittgensteiniens (Schlick, Waismann) du groupe, alors qu'elles orientèrent Rudolf Carnap dans son travail qui le mènerait à la Syntaxe logique du langage (1934). Karl Popper également ne manqua pas de se déclarer fortement influencé par la conception sémantique de la vérité proposée par Tarski.

II- LES ENJEUX DE LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE DU MONDE DU CERCLE DE VIENNE

Après avoir établi le parcours et la constitution du Cercle de Vienne, il convient à présent de présenter la conception scientifique de ce groupe d'intellectuels provenant de divers horizons heuristiques. Autrement dit, il est question ici de dégager les fondements philosophiques de la pensée du *Wiener Kreis*. En effet, notons déjà que ce Cercle de Vienne a fortement été influencé par le *Tractatus Logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein. En effet, les membres du Cercle de Vienne ont fait de cet ouvrage leur livre de chevet et leur catéchisme. C'est ainsi que les études qui vont suivre se proposent à présent de mettre en exergue les éléments de base qui constituent la pensée scientifique du Cercle de Vienne.

II-1- Le Cercle de Vienne et le projet de l'élimination de la métaphysique

Notons d'emblée que le contexte d'émergence de la pensée du Cercle de Vienne s'inscrit en droite ligne autour d'un intérêt accordé aux sciences de la nature, en allemand « *naturwissenschaften* », au détriment des sciences de l'esprit, « *geistwissenschaften* ». En réalité, les sciences de l'esprit entrent dans la catégorie de la philosophie traditionnelle dont les néopositivistes se sont désolidarisés. Un tel postulat va ainsi amener les tenants de « La conception scientifique du monde » à éradiquer les propositions métaphysiques, perçues comme de véritables obstacles aux progrès de la science.

Le principal enjeu des viennois sera donc, à partir de là, à rendre formel les énoncés scientifiques en les purifiant de toute incongruité ou de toute abstraction métaphysique. La philosophie est désormais investie d'un seul et simple rôle : celui de clarifier le langage de la science. Une telle initiative de clarification du langage, faut-il le dire, tire ses sources du logicisme frégeén, dans la mesure où, le dessein épistémologique de l'auteur de l'*Idéographie* était de mettre sur pied « *une langue formulaire de la pensée pure sur le modèle de la langue mathématique* ». ¹³⁹ Plus précisément, pour Frege, « *l'idéographie correspond à l'exigence d'une langue logiquement parfaite dans laquelle toute expression construite comme un nom propre, au moyen de signes ou de symboles qui désignent réellement et précisément des objets déterminés* ». ¹⁴⁰ Par conséquent : « *on a lavé l'idéographie au premier chef pour la subtilité*

¹³⁹ F.L.G. FREGE, cité par J. Lacoste, *La philosophie au XXe siècle. Introduction à la pensée contemporaine*, 1988, Coll. « Essais philosophiques » dirigée par L. Hansen-Love, Version numérique disponible en PDF sur le site : <http://www.ac-grnoble.fr/philoSophie>, p. 17.

¹⁴⁰F.L.G. FREGE, *Ecrits logiques et philosophiques*, trad.fr. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971, p. 117.

de son symbolisme et son pouvoir d'éliminer les richesses inutiles et les imperfections de la langue commune». ¹⁴¹

En allemand *Wiener Kreis*, le Cercle de Vienne est une communauté qui s'est formée de savants de divers horizons heuristiques à la fin des années 1920. Ceux-ci se réunissaient chaque Jeudi soir pour traiter des questions scientifiques. Parmi eux, nous pouvons citer les mathématiciens et logiciens Hans Han, Kurt Reidemeister, le sociologue Otto Neurath, le juriste Félix Kaufmann, l'historien Viktor Kraft, le physicien Herbert Feigl, l'architecte Josef Franc, l'étudiant en philosophie Friedrich Waismann, les philosophes des sciences Carl Gustav Hempel, Willard Van Orman Quine, Nelson Goodman, Moritz Schlick, figure de proue du mouvement, Rudolph Carnap qui était l'animateur du groupe avec Hans Reichenbach et superviseur de leur revue appelée *Erkenntnis*.

Ainsi, tous positivistes à la base, le positivisme du Cercle de Vienne a pour base l'observationnel, pour méthode l'induction, et pour dessein épistémologique l'élimination de la métaphysique. Jan Sebestik et Antonia Soulez, en explicitant le *Wissenschaftliche weltauffassung der Wiener Kreis*, c'est-à-dire la conception scientifique du monde du Cercle de Vienne, admettent l'idée selon laquelle le dessein épistémologique du Cercle de Vienne était de « *montrer que toutes les propositions de la métaphysique ou presque sont soit du bavardage dénué signification, soit de véritables absurdités* »¹⁴². Leur Positivisme d'origine logico-mathématique va donc se dresser contre toute tradition métaphysique. Jan Sebestik et Antonia Soulez ajoutent à cet effet :

En effet, l'analyse logique des énoncés de la métaphysique qui doit se solder par l'élimination de cette dernière, repose exclusivement sur le fonctionnement d'un critère de signification fournit par la maxime, qui fait basculer la quasi-totalité de la métaphysique dans le domaine du non-sens »¹⁴³.

La conception scientifique du monde du Cercle de Vienne était d'éradiquer la métaphysique et toutes ses composantes dont la vacuité ontologique fait obstacle à la pleine communication et progrès des savoirs. Le principe d'isomorphisme ou parallélisme logico-physique (déjà élucidé chez Locke, David Hume et Ludwig Wittgenstein) aura une visée thérapeutique : soigner la philosophie et la science malade de la métaphysique. Jan Sebestik et

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 19.

¹⁴² J. SEBESTIK et A. SOULEZ, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 48.

¹⁴³ *Idem*.

Antonia Soulez font remarquer par-là que le second objectif du Wiener Kreis était « l'exclusion de la métaphysique qui représente toute tentative d'aller au-delà de ce que Hume (dont l'œuvre a préfiguré la quasi-totalité du positivisme viennois) appelait « *maters of fact* », soit sur les questions de fait. Les Viennois y sont parvenus en utilisant leur fameux principe de vérifiabilité, un slogan exprimé par Moritz Schlick et par Friedrich Waismann sous la forme : « *La signification d'une proposition consiste dans la méthode de vérification* »¹⁴⁴. Plus précisément :

Les néopositivistes recourent donc à la méthode inductive (développée au préalable par David Hume) et au principe de vérification d'avantage développé par Ludwig Wittgenstein pour protéger la philosophie et la science des énoncés absurdes ou dépourvus de signification. Nous retenons donc que pour les membres du Cercle de Vienne, ce qui n'est point observable et vérifiable ne saurait faire l'objet d'une science. Ainsi, pour ce qui est du contexte d'émergence de Paul Feyerabend, celui-ci évolue dans une atmosphère gouvernée par les épistémologies fondationnalistes. L'expérience sensible est considérée comme la source/le fondement ultime et le principe de la science. En dehors de ce cadre, le savoir scientifique n'est point possible. C'est cette attitude fondationnaliste et réductionniste, c'est-à-dire limitant, que Feyerabend reproche au Cercle de Vienne.

II-2- Les implications philosophiques de la conception scientifique du monde

Le Cercle de Vienne qui fait office de réflexion à notre endroit dans cette section, a des implications considérables en philosophie. En effet, il a contribué à l'assainissement du langage en philosophie. Nous pouvons même dire que la conception scientifique du monde du Cercle de Vienne a contribué à une révolution du discours philosophique. Son dessein épistémologique était donc de transformer la philosophie en une science rigoureuse au même titre que les sciences de la matière, et ce en marge de toutes spéculations théologiques et abstractions métaphysiques. Tout comme David Hume, le Cercle de Vienne a dépouillé la science et la philosophie des toutes formes d'abstractions et de spéculations théologico-métaphysiques.

Il s'agit donc, d'un système de refondation et de réorientation axiologique de la démarche philosophique et scientifique. L'idéal de la pensée des membres du Cercle de Vienne, consiste à rétablir le réel rapport qui devrait exister entre le langage et la réalité.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 74.

Ainsi, le positivisme logique du Cercle de Vienne entraîne donc une redynamisation et une révisitation des démarches philosophiques et scientifiques. Désormais, la science et la philosophie sortent de l'obscurantisme théologico-métaphysique, pour faire place à une approche expérimentale s'appuyant sur les faits. Le but ici, c'est de faire de la philosophie une science rigoureuse et de plus en plus objective. Nous constatons une fois de plus l'influence du kantisme, qui avait déjà envisagé les conditions de possibilité d'une connaissance rationnelle objective. Pour cela, la logique carnapienne par exemple implique une révisitation de la démarche philosophique. Loin de sombrer dans les rêveries, les superstitions, les spéculations et les abstractions théologico-métaphysiques, le langage philosophique se fonde désormais sur une logique rigoureusement établie et fondée en raison ayant pour finalité l'assainissement du langage et l'émergence d'une connaissance de plus en plus objective. Cela dit, bien au-delà de ces implications philosophiques, il n'en demeure pas moins que la logique carnapienne soit, comme nous l'avons souligné, une conséquence de l'avènement d'une nouvelle approche du réel, constituants ainsi les failles de son empirisme logique.

Par ailleurs, en développant un nouvel empirisme et un nouveau positivisme qui reposent sur une méthode d'analyse qui est celle de la logique, les tenants de la conception scientifique du monde vont s'exposer à un réductionnisme qui consiste non seulement à délimiter le cadre de déploiement et d'expansion de la science (et des propositions scientifiques), mais aussi à définir un critère ultime au nom duquel doit répondre toute démarche scientifique. Dans ce sens, le projet des viennois dont l'ambition est la répudiation de la métaphysique, s'inscrit à n'en point douter, dans un cadre restrictif qui vise à fonder et à élaborer la connaissance scientifique sur une approche unilatérale. Celle-ci repose exclusivement sur l'observation et la vérification. Pour mieux le comprendre, référons-nous à ce propos éclairant du mathématicien et philosophe camerounais Etienne Bebbé-Njoh qui situe l'essentiel de leurs discussions dans : « *La formulation de critères satisfaisants de significations cognitives, la dissociation entre propositions analytiques et propositions synthétiques, la réductibilité de tous les termes scientifiques à des termes d'observation [...]* »¹⁴⁵. A ce niveau, l'empirisme moderne soulève au moins deux problèmes qui peuvent être délimités de la manière suivante : 1- Le problème de la signification cognitive que pose le principe néo-positiviste de vérification. 2- Le problème de la discrimination des énoncés.

¹⁴⁵ E. BEBBE-NJOH, *La rationalité scientifique aujourd'hui*, Paris, Harmattan, 2014, p. 13.

Chacun de ces problèmes, à sa manière, nous renseignent suffisamment sur l'entreprise néopositiviste de vouloir fonder la science sur une « base rocheuse ».

Les membres du Cercle de Vienne, rappelons-le, ont développé une conception scientifique du monde dans laquelle la signification cognitive d'une proposition ou d'un énoncé est fonction des méthodes de sa vérification¹⁴⁶. Sous l'aspect d'une théorie conditionnelle de la signification, la théorie vérificationniste néo-positiviste établit que la vérification est la condition de vérité et de signification d'une assertion. C'est dire que pour qu'une proposition ait un sens, une valeur cognitive, elle doit pouvoir être vérifiée dans le cadre d'une expérience. Ainsi, l'argument de la vérifiabilité d'une proposition qui sous-tend le principe de connaissabilité¹⁴⁷, comme une exigence épistémologique à laquelle doit être réductible toute proposition scientifique, peut explicitement se comprendre de la manière suivante :

1. *p est vrai seulement si p est signifiant*
2. *p est signifiant seulement si p est vérifiable*
3. *p est vérifiable seulement si p est connaissable*
4. *Donc, p est vrai seulement si p est connaissable*¹⁴⁸

Ceci traduit, de manière laconique, le critère carnapien de déduction empirique de la signification d'un énoncé qui se résume de cette manière :

*Soit un mot quelconque E(a) l'énoncé élément dans lequel il figure. La condition nécessaire et suffisante pour que (a) ait une signification peut s'énoncer dans chacune des formules suivantes, qui disent au fond la même chose : 1. Les critères empiriques de (a) sont connus. 2. Il est établi de quels énoncés protocolaires E(a) est déductible. 3. Les conditions de vérité de E(a) sont établies. 4. La procédure de vérification de E(a) est connue*¹⁴⁹.

¹⁴⁶ J. AYER, « Le Cercle de Vienne » pp-59-80, in J. Sebestik et A. Soulez, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1er Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 74.

¹⁴⁷ Voir W.D. HART, « *The Epistemology of Abstract Objects: Access and Inference* », in *Proceedings of the Aristotelian Society* 53, p. 235–265, 1979.

¹⁴⁸ S. JOKULSSON, *Le vérificationnisme au prisme du paradoxe de Church-Fitch : recherches sur le principe de connaissabilité et son traitement en logique épistémique*. Philosophie. Université de Lorraine, 2021, p. 15.

¹⁴⁹ R. CARNAP, « *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage* » pp.155-179, in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap — Hahn — Neurath — Schlick — Waismann — Wittgenstein*, Trad. de l'allemand par Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guitard, J. Sebestik, Antonia Soulez, John Vickers, Coll. Philosophie d'aujourd'hui, Paris, P.U.F., 1985, p. 160.

Cependant, une telle conception peut sembler problématique, dans le sens où elle restreint considérablement le champ d'investigation de la science. Suivant la logique vérificationniste, il n'y a de scientifique que ce qui peut faire l'objet d'une vérification empirique. On peut donc comprendre qu'il faut voir, dans le vérificationnisme, une tentative visant à assigner des frontières intangibles et indépassables à la science. Aussi, soulignons que ce principe vérificationniste tient déjà lieu non seulement de critère de démarcation de sens, mais surtout de démarcation entre science et non-science. D'après la méthodologie vérificationniste des positivistes logiques, une discipline doit pouvoir légitimer sa prétention à la scientificité, dans la vérification empirique des propositions qu'elle entend formuler. Seulement, il y a lieu de savoir si on peut tout vérifier. En d'autres termes, la vérification suffit-elle, à elle seule, pour justifier la scientificité d'une proposition, d'une démarche méthodologique, d'une approche théorique ou tout simplement d'une discipline ?

Bien plus, il faut voir dans la conception scientifique du monde des viennois, l'ambition de pérenniser en science, un réalisme naïf qui est, au regard des développements de la microphysique, difficilement tenable et défendable. Si le réalisme naïf consiste à une approche théorique d'après laquelle il existe des objets physiques extérieurs et indépendants au sujet, elle s'illustre dans le positivisme logique à travers la nécessité pour chaque énoncé de faire l'objet d'une observation. Qu'est-ce que cela suppose-t-il et que faut-il comprendre ? En effet, pour les empiristes logiques, un énoncé n'a de sens que lorsqu'il reflète la réalité dont il entend véhiculer le sens. Cela suppose préalablement qu'il existe un référent empirique auquel il se rapporte parfaitement.

A partir de là, pour être considéré comme pourvu de sens, tout énoncé doit être un énoncé d'observation ou ce que Rudolf Carnap nomme précisément des énoncés protocolaires à l'opposé des simili-énoncés qui sont dépourvus de sens, au motif qu'ils ne sont pas empiriquement observables. Si une telle conception renforce la thèse du parallélisme logico-physique, il faut préciser qu'elle exclut du domaine de la science non seulement les énoncés métaphysiques, mais aussi les entités théoriques inobservables (dans le cadre d'observation macroscopique) de la microphysique (ondes, particules, photons, électrons etc.) qui ont une place de choix dans la recherche et la pratique scientifique. Aussi, peut-on tout observer ? L'observation suppose-t-elle une connaissance ? Clairement dit, suffit-il d'observer pour connaître ? À l'observation, en fondant la démarche scientifique sur la vérification et l'observation, on se rend compte à l'évidence que le réel but du néopositivisme consiste à

consolider le projet de cloisonnement de la connaissance scientifique, en la réduisant dans le registre de ce que Kant dans la *Critique de la raison pure* appelle le phénomène, ou ce que Perrin dans *Les Atomes* appelle le visible simple. Ceci dit, pour élaborer les conditions d'évolution et de progrès de la science, faut-il absolument lui assigner et imposer un cadre d'investigation et de déploiement ? Tout compte fait, c'est sans doute cette attitude fondationnaliste et réductionniste qui a intellectuellement offusqué Paul Feyerabend et l'a conduit à élaborer une épistémologie de la dissidence qui s'illustre par son anarchisme épistémologique et méthodologique.

CONCLUSION PARTIELLE

Au terme de la première partie de notre travail, nous rappelons qu'il s'est agi pour nous d'examiner le contexte d'émergence de la pensée relativiste de Paul Feyerabend. Pour cela, il en ressort que la pensée de l'auteur de *Tuer le temps* fait suite à la montée fulgurante des doctrines philosophiques faisant l'éloge du fondationnalisme méthodologique. Il s'agit en réalité du rationalisme classique de René Descartes, du positivisme scientifique d'Auguste Comte, de l'empirisme de John Locke et David Hume, du logicisme radical de Ludwig Wittgenstein et du positivisme logique du Cercle de Vienne. Ces doctrines philosophiques et scientifiques ont tôt fait de fonder définitivement le savoir autour d'une source unique. C'est donc, contre la montée en puissance de l'autoritarisme épistémologique et de l'absolutisme en science, que Paul Feyerabend proposera la thèse du relativisme épistémologique, sonnante ainsi le glas du fétichisme et du réductionnisme méthodologiques. Dans cette option, quelle serait donc l'originalité de la pensée feyerabendienne ou mieux, quel est l'apport de Paul Feyerabend dans le chantier de l'épistémologie ?

DEUXIÈME PARTIE
L'ÉPISTÉMOLOGIE DE PAUL FEYERABEND :
UNE OUVERTURE AU RELATIVISME
ÉPISTÉMOLOGIQUE

« Un scientifique qui désire élargir au maximum le contenu empirique de ses conceptions et qui veut les comprendre aussi clairement que possible, doit par conséquent introduire d'autres conceptions, c'est-à-dire qu'il doit adopter une méthodologie pluraliste ».

P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, trad.fr. Baudoin Jurdant, Paris, Seuil, 1975, p. 27.

Épistémologue autrichien du XX^{ème} siècle, Paul Feyerabend est l'un des tenants de l'épistémologie post-critique. En effet, faut-il le souligner, son compatriote et maître est Karl Popper, qui a joué un rôle décisif dans sa formation intellectuelle. Dès 1948, il avait déjà parcouru sa *Logik der Forschung (La logique de la découverte scientifique)*. Dans *Tuer le temps*, Paul Feyerabend souligne que Karl Popper l'invita un soir « *A la réunion fermée avec Bertalanffy, Karl Rahner, Friedrich Von Hayek et d'autres personnalités : moi, un simple étudiant et en plus un débutant, avait été trouvé digne de participer à leurs débats sublimes ! Je n'ouvris pas la bouche* »¹⁵⁰.

Nous comprenons déjà, à la lumière de ces propos, comment le maître l'embarque, lui, un néophyte, un apprenant, dans les hautes sphères intellectuelles. C'est dire que ses activités dans sa Vienne natale lui donnent l'occasion de rencontrer de nombreux intellectuels, notamment les défenseurs du falsificationnisme. Ceci se justifie par les enseignements qu'il reçoit à l'University College et à la London School of Economics comme l'attestent ses critiques contre Thomas Samuel Kuhn, la première ébauche du concept d'incommensurabilité donnée en 1952 lors d'un séminaire à la London School of Economics devant un parterre de philosophes wittgensteiniens. Sa théorie contextuelle de la signification, sa préférence pour *La logique de la découverte scientifique* de Karl Popper à l'opposé de la philosophie analytique du Cercle de Vienne.

L'épistémologie poppérienne apparaît comme la pierre angulaire sur laquelle s'est construite la majeure partie de l'œuvre de Paul Feyerabend. S'il trouve que son maître Karl Popper a « banalisé » le savoir, que « *les idées* » de Popper sont à « *oublier le plus rapidement possible de préférence* »¹⁵¹, il faut tout de même relever que ce philosophe subversif puise ses principales thèses dans le « *rationalisme critique de son maître* ». Disciple dissident de Popper, Paul Feyerabend fonde sa pensée autour de son « *améthode* ». Ce concept débouche inéluctablement sur le relativisme. Le relativisme, l'anarchisme et l'améthode sont des concepts qui déclinent à juste titre l'identité de notre auteur. En réalité, son épistémologie fait suite, comme nous l'avons souligné, à l'émergence du fondationnalisme méthodologique et de l'orthodoxie falsificationniste de Karl Popper. Pour cela, l'auteur de *Contre la méthode* articule son épistémologie autour de l'anarchisme épistémologique. S'insurgeant contre toute forme d'autoritarisme épistémologique et de

¹⁵⁰ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, trad.fr, Baudouin Jurdant, Paris, Seuil, 1996, p. 24.

¹⁵¹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, p. 214.

fondationnalisme méthodologique, l'auteur de *Contre la méthode* articulera son épistémologie autour du relativisme épistémologique. Pour l'auteur d'*Adieu la raison*, Karl Popper aurait été très souple dans son ambition à promouvoir le libéralisme méthodologique. D'après notre auteur, même s'il a ouvert la brèche à cette nouvelle orthodoxie, il n'y est pas allé jusqu'au bout car, il est resté lui aussi, un méthodologue à cause de la démarcation opérée entre science et non-science. Son épistémologie consiste à montrer que toutes les méthodologies se valent en science et qu'il n'existe pas une méthode, encore moins un critère ultime pour fonder la connaissance scientifique. Face à un tel postulat, Paul Feyerabend l'explique lui-même dans *Une connaissance sans fondements*, que « son projet épistémologique consiste à libérer définitivement la connaissance des carcans du fondationnalisme classique »¹⁵².

L'anarchisme épistémologique, dont il est question ici n'est point pris au sens classique du terme, c'est-à-dire une doctrine qui prône le rejet de l'autorité de l'Etat et de l'Eglise et promeut la liberté individuelle. Bien au contraire, l'anarchisme épistémologique de Paul Feyerabend a pour téléologie épistémologique le rejet de la méthode ultime, ou plus précisément la libération de la science des carcans méthodologiques ou du méthodologisme et de toutes contraintes normatives pour faire place au pluralisme méthodologique.

Partant d'un tel postulat, l'épistémologie feyerabendienne, basée sur son « améthode », débouche sur le relativisme méthodologique, dans la mesure où d'après lui, toutes les méthodologies se valent. La présente partie de cette analyse aura pour ambition épistémologique d'apporter des éclaircis aux problématiques suivantes : En rupture de quoi se situe cette thématique ? Autrement dit, pourquoi Feyerabend se détache-il des épistémologies fondationnalistes ? Par ailleurs, ayant d'abord été un réaliste, quelle est donc, la véritable identité de l'auteur de *Tuer le temps* ? Contre les épistémologies fondationnalistes et le culte de l'expertise, que propose donc, l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* ?

¹⁵² P. NGUEMETA, « Feyerabend : une épistémologie de la dissidence ? », in *Valeur, culture et science. Des considérations existentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, d'Issoufou Soulé Mouchili Njimom (dir), Paris, Harmattan, 2020, p. 90.

CHAPITRE IV : DE LA CRITIQUE FEYERABENDIENNE DES ÉPISTÉMOLOGIES FONDATIONNALISTES

Si l'émergence du fondationnalisme épistémologique constitue le contexte d'émergence de l'épistémologie feyerabendienne, alors il nous incombe de s'interroger sur ce que Feyerabend reproche concrètement aux adeptes du méthodologisme. Si, l'idée de fond, c'est celle d'après laquelle Feyerabend nie toute idée d'un fondement ultime de la science, en quoi le rationalisme classique, l'empirisme, le rationalisme critique de Popper, le vérificationnisme du Cercle de Vienne, sont problématiques ? A travers ce chapitre, il est question d'examiner les critiques qu'adresse l'auteur d'*Adieu la raison*, à l'endroit de chaque épistémologie fondationnaliste. Notre dessein fondamental, dans le cadre de ce premier chapitre, consiste en une mise en perspective de la critique feyerabendienne du fétichisme méthodologique. Pour cela, le présent chapitre vise à cerner la critique feyerabendienne du rationalisme classique, du rationalisme critique, de l'empirisme et du positivisme logique.

I. PAUL FEYERABEND ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE LE RATIONALISME CLASSIQUE ET LE RATIONALISME CRITIQUE

Dans la première partie de notre travail, nous avons montré que le rationalisme classique est une doctrine philosophique d'après laquelle la raison est la source ultime de la connaissance. Autrement dit, le sujet ne peut connaître que par la seule raison. La raison est donc autosuffisante, elle peut tout connaître et tout expliquer. En mettant sur pied les quatre règles de la méthode, René Descartes a formulé une épistémologie fondationnaliste. C'est contre cette approche de la science, que Feyerabend va s'insurger. Ainsi, en quoi le rationalisme est-il, de l'avis de l'auteur de *Contre la méthode*, épistémologiquement problématique ?

I-1- La critique feyerabendienne du rationalisme classique

Dans ses investigations philosophiques, Paul Feyerabend adresse une critique virulente à l'endroit du rationalisme. Pour lui, le rationalisme limite et fige la connaissance scientifique

autour d'une seule instance, la raison. Pour les rationalistes, la raison est la source de toutes nos connaissances. Autrement dit, à travers le rationalisme tel que défendu et soutenu par René Descartes, le champ de la connaissance est restreint et circonscrit. A partir de là, Feyerabend montre qu'il existe des réalités et des phénomènes qui échappent pourtant au pouvoir et au contrôle de la raison. Dans la même lancée que Feyerabend, dans son ouvrage intitulé *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, ouvrage qui sert de préface dans *Conjectures et réfutations*, Karl Popper pense que « *ni l'observation, ni la raison ne peuvent être définies comme la source de la connaissance, ainsi qu'on a prétendu le faire jusqu'ici* ». ¹⁵³ À partir de cette affirmation, nous comprenons que pour Feyerabend et Karl Popper, le rationalisme est épistémologiquement problématique.

Pour le philosophe autrichien, les rationalistes font preuve de mauvaise foi en évacuant toutes les réalités qui échappent aux canons de la rationalité scientifique, du champ de la connaissance. Au regard du caractère complexe de la nature, nous ne saurions axer la connaissance autour d'un principe unique et dogmatique. Ainsi, tout comme Feyerabend, l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*, pense qu'un tel courant philosophique constitue une « *épistémologie erronée* » ¹⁵⁴. Contre les rationalistes, Paul Feyerabend écrit *Adieu la raison* afin d'ouvrir la cité scientifique à d'autres modes de savoirs. D'après lui :

Nous devons empêcher les scientifiques de prendre en main l'éducation, c'est-à-dire d'enseigner comme « fait » et comme « seule méthode » ce qui, par hasard, se trouve être le mythe du jour (...). Une société basée sur un ensemble de règles restrictives bien définies, au point qu'être un homme devient synonyme d'obéir à ces règles, cette société accule le dissident dans un no man's land, sans aucune règle, et lui dérobe ainsi sa raison et son humanité. C'est le paradoxe de l'irrationalisme moderne. ¹⁵⁵

Ces propos de l'auteur d'*Adieu la raison* laissent transparaître l'idée d'une rupture d'avec la rationalité scientifique. Les ouvrages *Contre la méthode*, *Une connaissance sans fondements*, *Adieu la raison*, traduisent l'idée d'une banalisation de la méthode et de la rationalité scientifique.

Pour Paul Feyerabend :

Il n'y a rien dans la nature de la science qui exclue la diversité culturelle. La diversité culturelle ne s'oppose pas à la science comme une recherche libre et sans restriction, elle s'oppose aux philosophies

¹⁵³ K.R. POPPER, *Conjectures et réfutations*, p. 19.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 43.

¹⁵⁵ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 18.

telles que le « rationalisme » ou l' « humanisme scientifique » et à une instance, appelée parfois Raison, qui utilise une image glacée et distordue de la science pour justifier l'adhésion à ses propres croyances antédiluviennes. Mais le rationalisme n'a pas de contenu identifiable et la raison n'a pas de programme reconnaissable en dehors et au-dessus des principes du parti qui, par hasard, s'est approprié son nom. Son seul effet actuel est de contribuer la tendance générale vers la monotonie. Il est temps de désengager la Raison de cette tendance et, comme elle s'est profondément compromise par association, de lui faire nos adieux¹⁵⁶.

Pour cette raison, il pense que « *Le pire, néanmoins, le scandale perpétuel de la philosophie est la querelle des écoles (...). Et il semble possible de propager les pires absurdités en les présentant comme étant des dogmes fondamentaux d'une quelconque école nouvelle* »¹⁵⁷.

Le rationalisme est épistémologiquement problématique car, il est constitué de règles rigides et absolues qui limitent le champ de perception, d'explication et de compréhension du réel. Pour l'essentiel, le rationalisme suppose l'existence d'un ensemble de règles auxquelles le chercheur est appelé à s'en servir. Pourtant, Feyerabend montre que la connaissance scientifique ne saurait reposer essentiellement sur les canons de la rationalité scientifique. On comprend d'ailleurs pourquoi il écrit : « *et la raison, pour finir, rejoint tous ces monstres abstraits- l'Obligation, le Devoir, la Moralité, la Vérité-, et leurs prédécesseurs les plus concrets- les Dieux- qui ont jadis servi à intimider les hommes et à restreindre un développement heureux et libre ; elle dépérit...* ».¹⁵⁸

En somme, l'ambition analytique de Feyerabend était d'ouvrir autant que possible l'entreprise scientifique à d'autres modes de savoir. Son dessein épistémologique a consisté à proposer une nouvelle démarche scientifique fondée sur le pluralisme méthodologique et le relativisme épistémologique. Sous cet angle, cette initiative s'est soldée par la célébration d'un irrationalisme tenace, si tant est que, sortir la science de l'absolutisme méthodologique, c'est lui proposer une autre approche (celle anti-fondationnaliste).

Plus précisément, pour Feyerabend :

La science n'est pas davantage prête à faire du pluralisme théorique le fondement de la recherche (...). Les penseurs « primitifs » savaient mieux comprendre la nature de la connaissance que leurs rivaux, les philosophes « éclairés ». Il est donc nécessaire de revoir notre attitude envers le mythe, la religion, la magie, la sorcellerie, et toutes ces idées

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁵⁷ P.K. FEYERABEND, *Une connaissance sans fondements*, p. 55.

¹⁵⁸ *Ibid.*, pp. 196-197.

*que les rationalistes voudraient voir disparaître de la surface de la terre*¹⁵⁹.

Il renchérit en affirmant que :

*Nous devons conclure donc que même à l'intérieur de la science, la raison ne peut pas, et ne doit pas, avoir une portée universelle ; qu'elle doit souvent être dépassée, ou éliminée en faveur d'autres instances. Il n'y a pas une règle qui reste valide dans toutes les circonstances, et pas une seule instance à laquelle on puisse toujours faire appel*¹⁶⁰.

Ces propos de Paul Feyerabend montrent ainsi, les limites de la rationalité scientifique. Car pour lui, fonder la connaissance sur la seule raison, c'est faire preuve de mauvaise foi et d'autoritarisme épistémologique.

I-2- La critique feyerabendienne du rationalisme critique de Karl Popper

Paul Feyerabend est un disciple dissident de Karl Popper. En effet, étant à la London School of Economics, l'auteur d'*Adieu la raison* va s'inspirer de *La logique de la découverte scientifique* de son maître. Seulement, Feyerabend va plus tard se détacher de l'église poppérienne. Car constate-t-il, Karl Popper est resté un méthodologue, par le simple fait que le falsificationnisme qu'il propose contre le fondationnalisme épistémologique, constitue une autre méthode scientifique. Pourtant, le dessein fondamental de Paul Feyerabend, c'est de libérer la science des pièges du méthodologisme classique.

Ainsi, militant pour une épistémologie ouverte, Paul Feyerabend, pense que Karl Popper n'est pas allé jusqu'au bout de sa mission. Le critère poppérien de démarcation entre science et non-science porte à croire que la science est un savoir à part entière, ayant une spécificité bien précise or d'après notre auteur, la science n'est qu'un savoir parmi tant d'autres. L'épistémologie feyerabendienne, faut-il le rappeler, constitue une réorientation de l'orthodoxie falsificationniste de Karl Popper. En effet, l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, au même titre que les rationalistes, les empiristes, les positivistes et les positivistes logiques du Cercle de Vienne, n'a pas échappé au piège de la méthode ultime. En réalité, ce mathématicien anglais est resté fondationnaliste et méthodologue car, le falsificationnisme qu'il propose comme thérapie face au fondationnalisme classique, constitue une autre méthode. C'est dire qu'avec Karl Popper, nous passons du réductionnisme au

¹⁵⁹ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 20.

¹⁶⁰ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 196.

réductionnisme, du dogmatisme à une autre forme de dogmatisme, qu'il prétend pourtant avoir enterré dans *La quête inachevée*.

Contre Karl Popper, l'auteur de *Tuer le temps* conteste les règles du rationalisme critique, qui s'articulent autour de la méthodologie falsificationniste. C'est la raison pour laquelle il soutient avec force ce qui suit : « *Il me semblait indispensable de défendre l'épistémologie anarchiste face au rationalisme critique* »¹⁶¹. Finalement, Karl Popper entend proposer au même titre que les positivistes logiques une source unique dans la logique de la recherche scientifique. Comme les partisans du Cercle de Vienne, il n'est pas sorti du dogmatisme qu'il aura prétendu avoir enterré, si l'on en croit Feyerabend. Le projet feyerabendien, à en croire Philippe Nguemeta, c'est de libérer la science du règne de ceux qui savent, c'est-à-dire des méthodologues. Plus précisément :

*Comme Kuhn, Feyerabend critique le positivisme logique et reproche à leur maître Popper de n'avoir pas suffisamment élargi les frontières de la science et défendu son pluralisme méthodologique. Contre le positivisme logique, il promeut une collaboration entre les différentes formes de pensée à travers la célèbre formule « Tout est bon ». La sélection d'une manière parfaitement individuelle et « idiosyncrasique » justifie l'alliance entre la science et la non-science. Pour Paul Feyerabend (Contre la méthode (1975), p. 299), « l'invention sauvage » est bénéfique en science car tous les ingrédients sont nécessaires. À cet effet, le savant doit, selon lui, faire usage de l'intuition, des croyances magiques, des mythes, de la sorcellerie, car, « la science est toujours pleine de lacunes et des contradictions ».*¹⁶²

Dans l'optique de déceler les crises de pertinence de la reconstruction rationnelle du rationalisme critique de Karl Popper, Alan Sokal et Jean Bricmont soulignent que :

*Tous ces problèmes ne seraient pas si graves s'ils n'avaient pas suscité une forte réaction irrationaliste : certains penseurs, principalement Feyerabend, rejettent l'épistémologie de Popper, en lui opposant en partie des arguments discutés ci-dessus, et tombent ensuite dans une attitude antiscientifique extrême.*¹⁶³

Dans *Adieu la raison*, il écrit contre l'église poppérienne et trouve même que les idées de Popper sont « à oublier le plus rapidement possible de préférence ».¹⁶⁴ C'est ce que le premier Popper a combattu : le fondationnalisme et l'idée d'une méthode réservée à la philosophie et à la science qui intéresse Paul Feyerabend. C'est donc fort de cette erreur

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁶² P. NGUEMETA, « Karl Popper et le « pluralisme méthodologique », Nazari, revue africaine de philosophie et de sciences sociales, numéro 011, Volume I, Décembre 2020, p. 32.

¹⁶³ A. SOKAL et J. BRICMONT, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 112.

¹⁶⁴ P.K. Feyerabend, *Adieu la raison*, p. 188.

commise par l'auteur des *Conjectures et réfutations*, que Paul Feyerabend articulera son épistémologie autour de l'anarchisme épistémologique. Le falsificationnisme naïf, insiste l'auteur de *Contre la méthode*, tient ainsi pour acquis les lois de la nature sont manifestes et non pas cachées sous des perturbations d'une ampleur considérable ; l'empirisme, que l'expérience des sens est un miroir du monde plus fidèle que la pensée pure ; le rationalisme, enfin, que les artifices de la raison donnent les meilleurs résultats que le libre jeu des émotions.¹⁶⁵

En effet, l'irrationalisme feyerabendien dérive de l'assouplissement des frontières entre les sciences et les pseudo-sciences, de l'audace intellectuelle motivée par le désir insatiable de savoir. On comprend pourquoi Feyerabend écrit : « *ainsi, une étude de Mach non seulement nous introduit à un être merveilleux et à une fascinante philosophie des sciences, mais encore elle nous donne une intéressante leçon sur la nature de l'érudition : il arrive fréquemment que les « experts » ne savent pas de quoi ils parlent, et « l'opinion savante » n'est souvent qu'un commérage sans fondements* »¹⁶⁶. C'est donc dire que la limitation de la science au programme observationnaliste dans la conception poppérienne a paradoxalement scellé une relation entre la science et les pseudo-énoncés de la métaphysique. Toutefois, contre Karl Popper qui a établi une échelle entre les théories, Paul Feyerabend pense que :

*Le résultat est clair : on ne peut apprivoiser la diversité culturelle à l'aide d'une notion formelle de vérité objective, parce que la diversité admet une grande variété de notions semblables. Ceux qui insistent sur une notion formelle particulière sont tout aussi susceptibles de rencontrer des problèmes (...) que les défenseurs d'une conception particulière du monde*¹⁶⁷.

En d'autres termes, Paul Feyerabend met ainsi à mal l'approche poppérienne. Contrairement à Karl Popper qui est resté un méthodologue au même titre que les positivistes logiques, Paul Feyerabend pense que « *les procédures « formelles » ont un sens dans certains mondes, elles deviennent stupides dans d'autres* »¹⁶⁸. Dans la même perspective, Kuhn fonde sa paradigmatologie sur l'idée d'une science normale, cette activité consistant à résoudre des énigmes. C'est également une entreprise fortement cumulative qui ne se propose « pas

¹⁶⁵ P.K. Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, pp. 332-333.

¹⁶⁶ P. K. Feyerabend, *Adieu la raison*, p. 24.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 16.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 15.

découvrir des nouveautés, ni en matière de théorie, ni en ce qui concerne les faits. Et quand elle réussit dans la recherche, elle n'en découvre pas »¹⁶⁹.

II. LA CRITIQUE FEYERABENDIENNE DE L'EMPIRISME ET DU POSITIVISME LOGIQUE DU CERCLE DE VIENNE

L'épistémologue autrichien Paul Feyerabend milite en faveur d'un rationalisme « raisonnable », purifié de dogmes. Il s'agit d'un rationalisme tolérant qui ne recourt plus à la force, à la ruse, à la propagande, à la peur pour s'imposer. Il s'agit d'un rationalisme ouvert et non plus « clos » à l'image du mythe. Dans son autobiographie, le philosophe déclare que contester qu'il y ait des « principes universels » à la *Karl Raimund Popper*, « ne veut pas dire que la science est irrationnelle on peut rendre compte de chacune de ses étapes »¹⁷⁰. En clair, Paul Feyerabend opère une césure entre le rationnel et le raisonnable. Pour lui, les canons de la rationalité sont beaucoup plus restrictifs pour permettre que la science soit pratiquée de manière créative. Dans ce sens, combattre la raison peut être raisonnable. Et c'est en vertu de cette quête de la raisonnable qu'il développe un rationalisme tolérant ou purifié de dogmes.

Pour cela, il pense que :

*Soit une règle quelconque ; aussi « fondamentale » et « nécessaire » qu'elle soit pour la science, il y'aura toujours des circonstances où il est préférable non seulement de l'ignorer, mais d'adopter la règle contraire. Par exemple, il y a des circonstances où il est préférable d'introduire, d'élaborer et de défendre des hypothèses ad hoc, ou des hypothèses qui contredisent des résultats expérimentaux bien établis et généralement acceptés, ou encore des hypothèses dont le contenu est moindre que celui de l'hypothèse existante et empiriquement adéquate, ou enfin des hypothèses contradictoires ; et ainsi de suite*¹⁷¹.

Au total, l'auteur de *Contre la méthode* conteste la thèse fondationnaliste et promeut une épistémologie anti-dogmatique, c'est-à-dire une épistémologie qui ne recourt à aucun socle rigide, qu'il soit empiriste ou rationaliste. Une telle épistémologie dite « infondée » revendique positivement l'impératif de la liberté théorique et conteste le monisme ou l'hégémonisme scientifique. Une telle entreprise de lutte acharnée contre le fondationnalisme

¹⁶⁹ T.S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 82.

¹⁷⁰ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 117.

¹⁷¹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, pp. 20-21.

épistémologique, va d'autant plus s'intensifier lorsque l'on se réfère à la critique feyerabendienne de l'empirisme et du positivisme logique du Cercle de Vienne.

II-1- De la critique feyerabendienne à l'égard des empiristes

Au cours de l'histoire, le combat de l'empirisme a été de détacher la science des fausses briques de la spéculation fantaisiste ou de la métaphysique creuse pour la fixer sur de solides procédures de confirmation ou de la corroboration. L'espoir d'une telle prédilection a été d'empêcher la stagnation ou l'anthropie du savoir et de favoriser le progrès. Toutefois l'empirisme dans sa version a paradoxalement contribué à l'instauration d'une nouvelle métaphysique dogmatique, fermée et arrêtée autour d'un seul principe : l'expérience. D'après l'auteur *d'Adieu la raison*, certains empiristes, à l'instar de David Hume, ont eu tort de vouloir fonder/axer la connaissance autour d'un principe unique tout en rayant la métaphysique des champs de la connaissance scientifique. Ainsi, en analysant l'empirisme dans sa version contemporaine, l'auteur de *Tuer le temps*, émet cette accusation : « *Au lieu d'éliminer les dogmes et la métaphysique et par la même occasion de favoriser le progrès, l'empirisme moderne a inventé une nouvelle manière de rendre les dogmes et la métaphysique respectables* »¹⁷².

En effet, l'empirisme a pétrifié l'expérience et les faits ; il a rendu possible une théologie et une métaphysique des faits en faisant d'eux des réalités infaillibles, des principes à partir desquels le savant peut décider de la maintenance ou du rejet des théories scientifiques. Chez Paul Feyerabend, ce statut des faits est mieux exprimé dans le principe d'autonomie qui stipule que les « *faits qui appartiennent au contenu empirique d'une théorie sont disponibles indépendamment du fait qu'on considère ou non des théories rivales de cette théorie* »¹⁷³. A partir de là, notre dessein fondamental est de montrer que dans la théorie de la connaissance, d'après l'épistémologue autrichien, l'autorité que revêtent les faits peut être rémi en cause. Pour contester le chauvinisme des faits, l'auteur de *Contre la méthode* attaque l'idéologie sous-jacente. En effet, dans les théories de confirmation, les faits sont considérés comme ce qui garantit, justifie, confirme ou infirme, comme ce avec quoi on ne triche pas, le « *roc* » sur lequel on finit par buter à moins que l'on ait la théorie vraie. Ils sont sacro-saints et l'on ne transige pas avec eux ; ils sont têtus, incontournable en raison de leur pureté.

¹⁷² P.K. FEYERABEND, « *Comment être un bon empiriste. Plaidoyer en faveur de la tolérance en matière, épistémologique* » in De Vienne à Cambridge (sous la direction de Pierre Jacob), 1984, p. 268.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 286.

D'après Paul Feyerabend, les faits ne sont pas des données brutes et neutres qu'il suffirait de saisir par la médiation de l'expérience fondatrice. Tout au contraire soutient-il : « *Les faits contiennent des composantes idéologiques des conceptions plus anciennes qu'on a perdues de vue ou qui n'ont peut-être jamais été formulées de façon explicite. De telles composantes sont hautement suspectes* »¹⁷⁴. D'après le fondationnalisme de l'empirisme classique, le savant recourt aux faits et à l'expérience comme ce sur quoi il peut faire le fond de tous les raisonnements. Paul Feyerabend écrit à ce propos :

*Un bon empiriste ne se contentera pas de la théorie qui occupe le devant de la scène ni des tests de la théorie qu'on peut effectuer directement. Sachant que la critique la plus générale et la plus fondamentale est toujours produite à l'aide des théories rivales, il essayera d'inventer des théories rivales (...) La première étape consistera donc à formuler des hypothèses assez générales et non directement reliées aux observations. Sa première étape consistera donc à inventer une nouvelle métaphysique...*¹⁷⁵

Malheureusement, pour Paul Feyerabend, sa réputation échoue dès le niveau ordinaire : la preuve empirique ne consiste pas en des faits purs et simples, et les observations à l'œil nu ne sont pas toujours dignes de confiance. Nos sens sont susceptibles de nous tromper. Le visible compliqué est difficile à appréhender, pour cela, nous avons besoin d'une épistémologie ouverte à d'autres modes de savoirs pour une meilleure intelligibilité.

II-2- Feyerabend et la révolte contre le positivisme logique du Cercle de Vienne

Le positivisme logique du Cercle de Vienne fait recours à une méthode inductive. L'induction est « *le passage du particulier au général* »¹⁷⁶. En d'autres termes, c'est une :

*Opération mentale qui consiste à remonter d'un certain nombre de propositions données, généralement singulières ou spéciales, que nous appellerons inductrices, à une proposition ou à un petit nombre de propositions plus générales, appelées induites, telles qu'elles impliquent toutes les propositions inductrices*¹⁷⁷.

L'objectif recherché par les viennois est d'éliminer ou d'éradiquer la métaphysique du champ de la connaissance scientifique. Contre les rationalistes, les viennois ont décidé d'axer leur connaissance sur les faits. Sous ce rapport, Paul Feyerabend reproche dans un premier moment, aux viennois, d'avoir également assigné à leur tour une démarche méthodologique,

¹⁷⁴ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, p. 81.

¹⁷⁵ P.K. FEYERABEND, « *Comment être un bon empiriste. Plaidoyer en faveur de la tolérance en matière épistémologique* », pp. 296-299.

¹⁷⁶ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 506.

¹⁷⁷ *Idem*.

unique et par conséquent dogmatique. Pour cet anti-dogmatique, il est important de militer pour une épistémologie ouverte au regard du caractère complexe de la nature. Pour cela contre les fondationnalistes, il propose le relativisme qui laisse une chance à toutes les théories de pouvoir se prononcer car, la connaissance ou la vérité ne saurait se livrer à nous de façon immédiate comme se fût le cas pour Rudolf Carnap et tous les inductivistes qui pensaient que les faits servent à confirmer les théories, à défaut de les infirmer. Les situations observationnelles sont des éléments primitifs et inanalysables dans les termes desquels les théories doivent être comprises. D'après Feyerabend, l'on ne saurait parvenir à la connaissance à partir d'une proposition particulière. Chez les positivistes logiques, l'observation d'un corbeau noir confirme l'énoncé universel, selon lequel tous les corbeaux sont noirs. Or, ce n'est pas parce que nous avons rencontré certains corbeaux noirs qu'ils le sont tous forcément. La présence d'un seul corbeau blanc, suffit à elle seule, pour invalider une telle thèse. Pour l'auteur de *Tuer le temps*, il y a dans la science une réelle difficulté à accorder un pouvoir aux faits. Aucun fait ne dispose d'un pouvoir de confirmation ou de réfutation, étant donné que « *jamais aucune théorie n'est en accord avec tous les faits auxquels elle s'applique et pourtant ce n'est pas la théorie qui est en défaut* »¹⁷⁸.

Ainsi, nous notons qu'il existe quelque fois une non-compatibilité entre les théories et les faits. Paul Feyerabend voudrait de ce fait montrer l'idéal de confirmation ou l'induction est un mythe (pas dans son sens d'une illusion ou d'une irréalité) et que seules importent les théories. D'après Paul Feyerabend, les théories sont même constitutives des faits, elles ne les expriment ni ne les imprègnent. Emmanuel Malolo Dissakè souligne d'ailleurs à ce titre que :

*L'image de la théorie qui serait une sorte de véhicule qui porte sur les faits lui (Paul Karl Feyerabend) est inadéquate et trompeuse ; la même réserve est reconduite pour l'image de la charge ou de l'imprégnation théorique des faits ou des observations. Ces images sont inacceptables parce qu'elles laissent filtrer l'idée, qui correspond à notre réalisme ordinaire, que au moins en droit, la séparation du véhicule et de la chose véhiculée est faisable ; c'est-à-dire qu'en dernier ressort il pourrait toujours être possible de remonter au roc dur, au noyau ultime. Feyerabend tient justement que cette régression est impossible.*¹⁷⁹

La lecture feyerabendienne du rapport théorie-fait, par contraste avec celle empiriste a une importante conséquence. Elle signifie que l'effort de confrontation en vue de la confirmation ou de l'infirmité de la théorie par les faits est « *le pire des arguments*

¹⁷⁸ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, p. 55.

¹⁷⁹ E. MALOLO DISSAKE, *Feyerabend. Epistémologie, anarchisme et société libre*, p. 35.

circulaires qui soit »¹⁸⁰ car, « *les faits sont ceux de la théorie, ils ne sont rien à l'extérieur de celle dans laquelle ils prennent sens* »¹⁸¹.

Par ailleurs, la mise en perspective de la mécanique quantique montre qu'il existe un visible compliqué que l'on ne saurait saisir uniquement par l'observation. Le réel est voilé, il ne saurait se livrer à nous sous une totalité. À titre illustratif, ce n'est pas parce que le ciel est noir, qu'il va forcément pleuvoir ! Il faut une épistémologie plurielle pour pouvoir rendre compte du réel. À cet effet, dans le même sillage que l'auteur de *Contre la méthode*, Morin propose la reliance. C'est une démarche inter et transdisciplinaires qui consiste à sortir de l'enfermement, l'aveuglement, la superficialité et l'obscurantisme. Elle fait recours à la méta-méthode. Elle a trait à la physique et la métaphysique. Comme Feyerabend, Morin pense que pour une meilleure intelligibilité du réel, il ne faut pas assigner des limites à connaissance scientifique. Il est important de valoriser tous les modes de savoirs. Pour cela, Feyerabend reprochera deuxièmement aux positivistes logiques de vouloir bannir la métaphysique de la science. La science parle métaphysique. L'usage des symboles et des chiffres relèvent purement de la métaphysique. À ce sujet, il pense que « *le pluralisme des théories et des conceptions métaphysiques n'est pas seulement important pour la méthodologie, c'est aussi un élément essentiel dans une perspective humaniste* »¹⁸². Pour Feyerabend, leur erreur est : « *qu'ils limitent le domaine de la connaissance naturelle et définissent ce qui est important et ce qui ne l'est pas, seulement en fonction ou par rapport à ce qui se passe à l'intérieur de ces limites* ». De cette analyse nous retenons que Feyerabend rompt avec la métaphysique classique à cause de leur caractère dogmatique. Pour cela, il affirme : « *qu'important les errements du langage ; éviter l'absolu et le dogmatisme en introduisant chaque fois (...) « le sens de la perspective et que Sir Karl appelait « l'analyse situationnelle »* »¹⁸³

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 36.

¹⁸¹ *Idem.*

¹⁸² P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 53.

¹⁸³ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, trad.fr, Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianioia, 2005, p. 24.

CHAPITRE V :

PAUL KARL FEYERABEND : RÉALISTE OU RELATIVISTE ?

Le présent chapitre vise à décliner la véritable identité de Paul Feyerabend. A travers ses premiers textes, nous avons pu relever qu'il a été d'abord un réaliste avant d'être un relativiste. Cependant, son réalisme n'est qu'une préfiguration de son relativisme. Au regard, des polémiques portant sur son identité, le dilemme auquel nous serions confrontés sera celui de démontrer que Feyerabend est un relativiste. En effet, en lisant l'auteur *d'Adieu la raison*, nous observons à certains endroits de ses écrits, qu'il éprouve le besoin de changement : du passage du réalisme au relativisme. Un tel trajet, s'effectuera par la mise en perspective d'une critique acerbe du réalisme. Dès lors, interrogeons-nous en ces termes : Pourquoi Feyerabend tourne le dos au réalisme ? Qui est-il véritablement.

I- PAUL FEYERABEND COMME FOSSOYEUR DU RÉALISME SCIENTIFIQUE

Le réalisme désigne de manière générale « *une doctrine d'après laquelle l'être est, en nature, autre chose que la pensée, et ne peut ni être tiré de la pensée, ni s'exprimer de façon exhaustive en terme logique* »¹⁸⁴. D'après André Comte-Sponville, le réalisme s'apparente à « *une doctrine qui affirme l'existence d'une réalité indépendante de l'esprit humain, que celui-ci peut connaître au moins en partie* »¹⁸⁵. En d'autres termes, non seulement le réel préexiste à l'individu, mais aussi, il existe indépendamment de sa volonté. Sous cet aspect, concernant le réalisme scientifique, ce qui est, est, rien à ajouter. Le réel, c'est le réel et il existe indépendamment de la volonté du sujet connaissant. Un tel état des choses aboutit à l'affirmation de l'idée d'une connaissance en marge du sujet connaissant, car c'est plutôt le réel qui dicte à l'homme sa propre nature, et non le contraire. Les jalons d'une telle philosophie avaient déjà été posés dans l'antiquité, plus précisément avec Aristote. Mais

¹⁸⁴ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 892.

¹⁸⁵ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, p. 3027.

alors, il se pose une interrogation fondamentale : comment le réalisme scientifique a-t-il été accueilli par Paul Feyerabend ?

I-1 La critique feyerabendienne du réalisme scientifique

L'auteur de *Contre la méthode* s'attaque au réalisme par rapport à cette dimension historiciste qui impose l'autorité de l'historicisme d'une part et d'autre part, par rapport au réductionnisme positiviste qu'il entraîne. Autrement dit, n'est réel que ce qui obéit à un certain nombre de conditions matérielles. Or, le réel ne saurait s'offrir à nous dans sa totalité. Feyerabend adresse une critique virulente à l'endroit du réalisme et constitue même l'un des fossoyeurs de cette doctrine scientifique. Il se détache du réalisme, car cette doctrine verse dans une logique d'absolution du réel. Un réel absolu qui doit imposer ses lois constituant ainsi, les limites du pouvoir de l'esprit qui pour Feyerabend n'accepte pas de limitation. Doctrine déterministe par essence, Il se désolidarise d'avec le réalisme à cause de son caractère conformiste et autoritariste.

À ce sujet, Feyerabend déclare qu'« *une hypothèse physique fournit en effet un guide et elle garde aussi sous nos yeux le sujet à traiter. Néanmoins, elle ne nous fait voir les phénomènes qu'à travers un médium* »¹⁸⁶. Dans la même lancée, Boltzmann pense que « *même l'idée générale de la réalité du monde extérieur n'est rien d'autre qu'une image très abstraite* »¹⁸⁷. Le réel est voilé, c'est-à-dire un mystère ; L'observation et la science ne peuvent en aucun cas fournir des explications concrètes à tous les phénomènes. L'insertion de la mécanique quantique dans le vaste champ de la connaissance scientifique démontre à juste titre qu'il existe un visible compliqué, un invisible simple et un réel incertain. La vérité ne saurait s'établir de façon certaine et absolue car, elle se pense désormais en termes d'approximation à cause du caractère complexe de la nature. Pour cela, Feyerabend écrit : « *la connaissance observationnelle n'est pas non plus la plus fiable des connaissances que nous possédions* »¹⁸⁸.

Dans le réalisme, l'intelligence doit se conformer aux lois de la réalité. Il ne déforme rien ; n'ajoute rien ; on se contente juste de décrire les faits tels qu'ils sont. Un tel procédé est problématique dans la mesure où, il restreint les limites de la connaissance. Ainsi, Feyerabend pense que « *nous pouvons trouver des méthodes qui soient plus efficaces que l'observation*

¹⁸⁶ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 47.

¹⁸⁷ BOLTZMANN cité par P.K. FEYERABEND in *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 46.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 192.

pure et simple (...) procéder de cette manière signifie, bien entendu, quitter les confins de l'empirisme et cheminer vers un type de philosophie plus englobant et plus satisfaisant »¹⁸⁹.

Notons d'emblée que Paul Feyerabend est un antifondationaliste. En d'autres termes, il refuse toute d'idée de fonder définitivement la connaissance ou la science autour d'une méthode ou d'un critère ultime. Ce qui revient à dire que pour l'auteur *d'Adieu la raison*, la science doit opter pour une méthodologie pluraliste. Ce pluralisme méthodologique consacre la mort du fétichisme méthodologique, de telle sorte que désormais, le chercheur peut avoir recours à n'importe qu'elle voie ou démarche pour élaborer ses travaux. Sous ce rapport, fonder la connaissance essentiellement sur les faits comme l'ont établi les thuriféraires du réalisme scientifique, les positivistes logiques et toute la philosophie analytique, c'est sombrer dans le dogmatisme et limiter le champ de compréhension et d'explication du réel. Pour cela,

Feyerabend considère comme problématique le fait d'employer à titre illustratif et conservateur des concepts et des théories consacrées par l'usage et le succès. C'est là selon lui une manière injustifiée de donner l'avantage aux théories existantes sur les améliorations qu'elles pourraient leur apporter, et d'étouffer ainsi le progrès scientifique¹⁹⁰.

D'après Paul Feyerabend, l'expérience naïve des faits ne peut à elle seule suffire pour fonder la connaissance. Pour l'auteur de *Tuer le temps*, les empiristes logiques et les membres du Cercle de Vienne se sont trompés, et ont fait preuve d'exclusivisme méthodologique. A partir d'un tel postulat, nous comprenons que pour Feyerabend, l'idée selon laquelle l'expérience des sens est un miroir du monde plus fidèle, est une pure vue de l'esprit. Le mythe, les émotions, les superstitions, la sorcellerie, la religion et toutes ces autres instances supra-empiriques constitueraient-elles donc le fondement feyerabendien de la science ? Certainement. Car, l'ambition feyerabendienne dans *Contre la méthode* est de libérer la science de l'emprise du méthodologisme classique.

À cet effet, nous avons pu relever dans *Tuer le temps* que :

L'une de mes raisons d'écrire Contre la méthode était de libérer les gens de la tyrannie des philosophes qui leur jettent de la poudre aux yeux, et des concepts abstraits comme la « vérité », la « réalité » et leur manière d'être au monde. En formulant ce que j'ai cru avoir été mon attitude et mes convictions, je terminais malheureusement par l'introduction des

¹⁸⁹ *Idem.*

¹⁹⁰ P.K. FEYERABEND, *Philosophie de la nature*, traduit de l'Allemand par Mathieu Dumont et Arthur Lochmann, Paris, Seuil, p. 22.

concepts tout aussi rigides, comme la « démocratie », la « tradition », ou la « vérité relative »¹⁹¹.

I-2- Du réalisme scientifique au relativisme épistémologique

La critique feyerabendienne du réalisme scientifique, aboutit à la valorisation du relativisme épistémologique. En effet, partant de l'idée selon laquelle l'expérience naïve des faits ne saurait constituer l'unique source de la connaissance, Feyerabend arrive à soutenir l'idée selon laquelle à chaque plage socio-culturelle correspond une grille de représentation et d'explication précise du réel. Le pluralisme méthodologique qu'il propose contre les adeptes du réalisme scientifique démontre à suffisance que dans le processus de compréhension du réel, il faut employer plusieurs démarches. Sous cet aspect, Feyerabend valorise le relativisme épistémologique, qui pour lui s'apparente à une doctrine à promouvoir car, il analyse chaque difficulté selon le contexte. Avec le relativisme, il faut comprendre qu'aucune théorie n'est supérieure par rapport à l'autre. Car, Toutes les théories et méthodes scientifiques se valent et aucunes d'entre elle ne saurait exercer une quelconque primauté sur les autres.

A ce sujet, dans *Adieu la raison*, il écrit :

Certains scientifiques jugent du succès d'une théorie à partir de petits indices et d'autres veulent des preuves plus constantes. Certains scientifiques se satisfont de la simplicité et de l'harmonie intellectuelle, d'autres exigent un solide soutien empirique. Certains scientifiques sont effrayés par les contradictions à l'intérieur d'une théorie ou entre la théorie et l'expérience, quand d'autres considèrent que de telles contradictions accompagnent naturellement tout progrès¹⁹².

Accepter le relativisme, c'est admettre qu'il existe plusieurs systèmes de structuration de la pensée. Cette structuration plurielle des modèles explicatifs est importante face au réel qui relève de l'ordre de la complexité et de l'incertitude. Le monde est une entité complexe qui requiert à son tour des entités ou des modèles explicatifs aussi, variés. Le relativisme se présente ainsi, comme le paradigme idéal dont il incombe de promouvoir car, c'est une pensée audacieuse qui nous invite à multiplier les approches d'un monde riche et dynamique qui influence et reflète les activités de ceux qui l'explorent. Le relativisme est une doctrine à valoriser car, « *il assigne au pluralisme théorique le but de servir le progrès scientifique* »¹⁹³.

¹⁹¹ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 226.

¹⁹² P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 293.

¹⁹³ P.K. FEYERABEND, *Philosophie de la nature*, p. 23.

En effet, Paul Feyerabend a pensé qu'aucune idée n'est assez mauvaise ou moralement condamnable pour être repoussée, pas plus qu'aucune idée n'est si excellente qu'il nous faille absolument l'embrasser. D'après notre auteur, tout est bon, toutes les alternatives et les perspectives sont bonnes, selon qu'elles sont susceptibles de répondre aux difficultés présentes et actuelles. Le relativisme ne restreint pas ; Il ne délimite pas les champs de la connaissance scientifique. Il plaide pour une ouverture aux autres formes de savoirs. Pour Paul Feyerabend, l'obéissance à la méthode et à l'ordre entravent le progrès. C'est la raison pour laquelle contre le fondationnalisme méthodologique, il proposera l'antifondationnalisme. À travers son anarchisme, au sens du refus de tout pouvoir institué, sa démarche de théoricien des sciences, prophétise le déclin des idoles et prêche les vertus du désordre contre celles de l'ordre. Sa devise est donc à cet effet : « *Ni Dieu, ni Maître, ni Méthode* ». La formule clé qui revient à plusieurs reprises dans *Contre la méthode*, est « *anything goes* »¹⁹⁴, « *n'importe quoi va* », « *tout marche* ». Cela signifie que la seule règle est qu'il n'y a pas de règle, d'où la nécessité de se rebeller contre le principe abusif de l'autorité dont les règles fournissent l'expression concentrée. L'emploi régulier des termes tels que « *améthode* » « *tout est bon* » « *n'importe quoi est bon* » résumant à juste titre la posture de notre auteur.

Dans l'optique de s'insurger contre toute forme d'autoritarisme épistémologique issue des doctrines fondationnalistes, notre auteur propose cependant, « *l'améthode* ». Son améthode débouche sur le relativisme. Ce qui revient donc à dire qu'il n'existe pas un critère ultime pour fonder la science dans l'épistémologie feyerabendienne, car : « *Anything goes* ». Paul Feyerabend ne se contente pas de dire que la science est une entreprise anarchique, c'est-à-dire privée d'ordre et de mesure ; il va jusqu'à soutenir qu'elle est une entreprise anarchiste hostile à tout effort de reprise en main, et qui assume toutes les conséquences de ce rejet. Cette vision nous conduit inéluctablement à un anarchisme épistémologique. Le relativisme et l'anarchisme épistémologique postulent, l'idée selon laquelle, toutes les méthodologies se valent en science. Le dessein épistémologique de Paul Feyerabend s'inscrit ainsi dans un processus de libération de la science.

Vantant les mérites d'une approche anarchiste et relativiste, il affirmera ce qui suit :

La science est une entreprise essentiellement anarchiste. L'anarchisme théorique est d'avantage humanitaire et plus proche à encourager le

¹⁹⁴ Cette expression est utilisée par Feyerabend dans *Contre la méthode*, et signifie en français « *tout est bon* ».

progrès que les doctrines fondées sur la loi et l'ordre »¹⁹⁵. Il renchérit en ces termes : « L'anarchisme contribue au progrès, quel que soit le sens qu'on lui donne même une science fondée sur la loi et l'ordre ne réussira que des mouvements anarchistes ont occasionnellement le droit de se manifester¹⁹⁶.

Sortir de l'hymne de l'ordre semble plus judicieux pour notre auteur car, il est important de plaider pour un pluralisme méthodologique dans un labyrinthe d'interactions. Il précise que

Même des liens plus étroits entre les cultures A, B, C, etc. N'ont pas besoin d'être « organisés » par « une structure cohérente » ; tout ce qu'il faut c'est que A interagisse avec B, B avec C, C avec D et ainsi de suite, et le mode d'interaction peut changer d'une paire à l'autre ou même d'une étape de l'interaction à la suivante¹⁹⁷.

Dans la première articulation de son ouvrage intitulé *Contre la méthode*, Paul Feyerabend souligne à la page 20 de son ouvrage que « ceci est démontré à la fois par l'examen de certains épisodes historiques et par une analyse abstraite du rapport entre l'idée et l'action. Le seul principe qui n'entrave pas le progrès est : « Tout est bon »¹⁹⁸. Il faisait remarquer par-là que la science ne saurait reposer sur une méthodologie ultime c'est-à-dire, à sens unique. Pour mieux cerner ce point de vue, examinons ces propos de Paul Feyerabend : *Un milieu complexe contenant des développements surprenants et imprévisibles réclame des procédures aussi complexes »¹⁹⁹.*

Il renchérit en affirmant que :

« Nous constatons alors qu'il n'y a pas une seule règle aussi plausible et solidement fondée sur le terrain de l'épistémologie soit-elle, qui n'ait été vidée à un moment ou à un autre²⁰⁰.

Nous retenons donc, au terme de ce qui précède que l'objectif feyerabendien s'articule en ces termes : inhiber les institutions qui pourraient conduire à un estompage des frontières. Loin d'être un adversaire ou un contemplateur du progrès, il s'en déclare au contraire l'ardent défenseur. Sa thèse est que l'anarchisme contribue au progrès quel que soit le sens qu'on lui donne. Cette formule n'exclut donc, nullement la représentation du progrès comme allant dans le sens d'une rationalisation croissante de la connaissance, pourvu que cette

¹⁹⁵ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 13.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 25.

¹⁹⁷ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 312.

¹⁹⁸ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 20.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 15.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 20.

rationalisation ne consiste pas à la ramener sur une ligne unique et exclusive, avec pour effet d'en rétrécir, voire d'en tarir la dynamique.

Le relativisme que promeut Paul Feyerabend est très bénéfique pour la cité scientifique. Elle une idéologie à valoriser. C'est pour cela que dans ses différents ouvrages, Paul Feyerabend s'attèle à une apologie du dit concept. Pour l'auteur de *La science en tant qu'art*, nous avons besoin d'une pluralité d'orientations pour pouvoir mieux appréhender le monde. L'idéologie du relativisme voudrait que nous puissions tout relativiser en science afin d'être mieux averti face à une situation donnée.

Selon l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* :

Il est clair que l'idée d'une méthode fixe, ou d'une théorie fixe de la rationalité, repose sur une conception trop naïve de l'homme et de son environnement social. Pour ceux qui considèrent la richesse des éléments fournis par l'histoire et qui ne s'efforcent pas de l'appauvrir pour satisfaire leurs bas instincts, leur soif de sécurité intellectuelle, sous forme de clarté, précision, « objectivité », « vérité », pour ceux-là, il devient clair qu'il y a un seul principe à défendre en toutes circonstances et à tous les stades du développement humain. C'est le principe : tout est bon²⁰¹.

Pour l'auteur de *Philosophie de la nature* : « ses mobiles ne sont toujours pas des normes objectives, mais des rêves de vie meilleure »²⁰². Pour une existence meilleure, Paul Feyerabend pense qu'on devrait donner une chance au relativisme car, ce dernier nous offre la possibilité de comprendre le monde sous une pluralité d'explications. Pour l'auteur de *La tyrannie de la science* nous sommes tous concernés par les problèmes qui minent dans la cité. Pour cela, nous sommes appelés à donner notre point de vue face à une situation X ou Y ; à émettre des jugements, des points de vue ou des opinions. Le relativisme tient compte des opinions différentes. Il participe à l'inclusion de chaque entité ou de chaque instance dans la gestion de la cité. C'est cette divergence qui rend l'activité scientifique dynamique et plus vivante. C'est pour cette raison que dans son ouvrage intitulé *Adieu la raison*, il pense que :

Ces questions nous concernent tous et tous, nous devons participer à leur solution. L'étudiant le plus stupide comme le paysan le plus rusé ; l'administrateur public prestigieux et sa femme qui a longtemps souffert ; les universitaires et les employés de la fourrière, les assassins et les saints, tous ont le droit de dire : vous là-bas ! Moi aussi je suis humain ; j'ai des idées, des rêves, des sentiments, des désirs ; moi aussi j'ai été

²⁰¹ *Ibid.*, p. 25.

²⁰² P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 355.

*créé à l'image de Dieu, mais vous n'avez jamais fait attention à mon monde dans vos jolis contes*²⁰³.

Son relativisme élargit le système de pensée car, il tient compte des autres opinions. Avec le relativisme, l'on concourt à la valorisation de la pensée personnelle. Contre le culte de l'expertise, Paul Feyerabend milite pour le relativisme. Vantant les mérites du relativisme, l'auteur de *Tuer le temps*, pense que le relativisme est une idéologie à louer et à célébrer car, elle promet l'avènement d'une société libre dans laquelle, tout le monde est appelé à participer et à contribuer. Avec le relativisme, nous prenons conscience de notre responsabilité à nous impliquer dans les affaires de la *polis*. Pour l'auteur d'*Against method*, nous devons composer pour parvenir à nos fins face à la complexité du réel. La maxime de proue d'une telle idéologie repose sur le principe je propose, tu proposes et on compose. C'est la raison pour laquelle Feyerabend pense que *«la connaissance dont nous avons besoin pour comprendre et faire progresser les sciences ne vient pas des théories, elle vient d'une participation»*²⁰⁴. Dans le processus d'explication et de compréhension du monde, nous ne saurions nous conformer à une procédure unique, c'est-à-dire, une méthode prédéfinie à l'avance.

Face à un tel état de chose, le savant qui entend révolutionner la science de son temps doit nécessairement, pour imposer ses vues, agir en opportuniste sans scrupule. C'est-à-dire, savoir se servir des différentes théories en fonction du problème posé. Pour cela, il pense que, nous devons éviter de confier entre les mains des éducateurs professionnels l'éducation. D'après Paul Feyerabend, cette éducation-là, immole l'imagination, le sens de l'humour et les croyances personnelles du jeune chercheur au bûcher de l'objectivité et de la rationalité. À ce sujet, il se prononcera en affirmant ce qui suit :

*Je n'apprécie guère l'éducateur ou le moraliste qui prend ses effusions pitoyables pour un nouveau soleil illuminant la vie de ceux qui vivent dans les ténèbres ; je méprise ces prétendus professeurs qui tentent d'aiguiser l'appétit de leurs élèves jusqu'à ce que, perdant tout respect et tout contrôle d'eux-mêmes, ils se vautrent dans la vérité comme des cochons dans la boue ; je n'ai que mépris pour tous les beaux programmes de mise en esclavage des gens au nom de « Dieu » ou de la « vérité » ou de la « justice » ou d'autres abstractions, surtout parce que ceux qui les perpétuent sont trop lâches pour assumer la responsabilité de leurs idées, et qu'ils se cachent derrière leur prétendue « objectivité »*²⁰⁵.

²⁰³ *Ibid.*, p. 351.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 323.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 350.

De cette assertion, nous comprenons que le savoir ne doit pas être dispensé ni par les éducateurs, ni par les experts. Le relativisme est un nouveau paradigme qui implique une nouvelle ère : celle de la révolution et du changement.

II- L'ÉPISTÉMOLOGIE FEYERABENDIENNE : ENTRE RÉALISME ET RELATIVISME

A travers ses différents textes, nous avons pu constater que Paul Feyerabend est un auteur à deux facettes. Le premier est essentiellement réaliste et le second relativiste. Parler du réalisme chez Feyerabend, c'est primordialement comprendre qu'il admet l'idée d'après laquelle, la connaissance scientifique consiste en un processus de représentation des phénomènes et réalités. Mais cette description, transcription et représentation des réalités, s'inscrit dans un cadre ou contexte bien précis. Car, à chaque socio-culture, correspond une grille de représentation et description bien précise du réel. Le second Paul Feyerabend quant à lui reste très relativiste car, les principes de son épistémologie sont ancrés dans l'antifondationalisme. C'est donc, ce qui nous amène à explorer deux Paul Feyerabend : le premier, réaliste, et le second, relativiste. De ces deux facettes, nous remarquons un changement de position : Du réalisme au relativisme. L'itinéraire analytique de cette partie consistera à présenter d'une part, le premier Paul Feyerabend, c'est-à-dire, celui réaliste. D'autre part, il sera question pour nous de présenter le second Paul Feyerabend ; celui purement relativiste.

II-1- Essai d'analyse et de compréhension du premier Feyerabend réaliste

Au premier abord, Paul Feyerabend est un réaliste. Dans son article intitulé « *Feyerabend, réaliste et relativiste* », Jean Luc Gautero écrit :

Pour ce qui est du rapport de Feyerabend au réalisme, la situation est simple, à première vue. Il suffit, comme le fait avec justesse John Preston, de diviser son œuvre en deux. Jusqu'à la fin des années soixante, Feyerabend est proche de Popper, ardent partisan du réalisme, qui affirme que « ce que nous tentons de faire dans les sciences, c'est de décrire et (autant que possible) expliquer la réalité²⁰⁶.

²⁰⁶ J.L. GAUTERO, « *Feyerabend, relativiste et réaliste* », Revue des sciences humaines, ENS Editions, <http://philosciences.com/537>, 2022, p. 2, consulté le 23 Avril 2023, à 21 h 56.

Pour le premier Feyerabend, il était question d'établir un pronostic, par une observation. En d'autres termes, il s'agissait de voir pour connaître. Les théories scientifiques possèdent une signification, mais une signification qui ne provient que de l'expérience. Paul Feyerabend s'éloigne donc, de la trajectoire du réalisme que défendait les positivistes, les positivistes logiques, les empiristes, les membres du Cercle de Vienne et Karl Popper.

Son réalisme scientifique est de nature « pluraliste », de telle sorte que d'après l'auteur d'*Adieu la raison* : « Il n'y a qu'une seule chose que nous pouvons légitimement exiger d'une théorie, c'est qu'elle nous donne une image correcte du monde, c'est-à-dire de la totalité des faits, tels qu'ils sont constitués par ses propres concepts fondamentaux »²⁰⁷. On a alors divers niveaux hétérogènes de description du monde, les lois et les entités qui interviennent à ces divers niveaux, quoiqu'elles ne puissent s'exprimer simplement les unes par rapport aux autres, sont aussi réelles les unes que les autres. Nous pouvons voire en la personnalité de Paul Feyerabend, quelques traits d'un réaliste car, il prend conscience de la complexité du monde et des faits. C'est sous le prisme d'une observation qui le pense. Etant confronté au visible compliqué, il pense qu'il faut pour cela plus d'entités, plus de modèles d'explications, plus de théories ou plus de points de vue. C'est pour cette raison que, durant son vécu, il s'est efforcé à nous faire comprendre que l'instrumentalisme est limité. Car, les scientifiques croient aveuglement aux réponses que les instruments leurs fournissent. Or, ces derniers sont susceptibles d'erreurs.

Les scientifiques ont tort d'avoir confiance uniquement aux résultats que les livrent les instruments. Pour Paul Feyerabend, lorsque nous sommes assez avisés, nous comprendrons qu'il est nécessaire de maximiser plus d'une théorie pour avoir une explication plausible à chaque phénomène. A cet effet, il pense que :

*Le réalisme est naturellement préférable à l'instrumentalisme, mais que le débat quantique n'est pas une querelle philosophique. Si nous voulons faire une interprétation réaliste, plutôt qu'instrumentaliste, de cette discipline une réinterprétation ne suffira certainement pas ; il faudra en plus reconstruire la physique, avec l'exigence d'atteindre au moins d'aussi bons résultats que ceux que nous avons dans l'interprétation en vigueur*²⁰⁸.

L'auteur de *Contre la méthode* est un réaliste car, ses textes nous permettent de comprendre le réel dans sa complexité, dans ses mouvements, dans ses changements, dans

²⁰⁷ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 318.

²⁰⁸ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 24.

l'espace, dans le temps et même selon les sensibilités ; Il ne considère pas une réalité posée à priori des principes d'appréhension ou de perception de la réalité à priori ; il ne considère pas le réel dans l'abstraction mais, au contact de la réalité, selon les circonstances, selon le contexte et selon la sensibilité de tout un chacun. Dans le relativisme, le processus de connaissance ne saurait être momifié, encore moins stable car, il est toujours en devenir, en mutation.

A cet effet, Feyerabend pense que :

Le réalisme, dont les différentes formes sont d'emblée présentées dans l'Introduction est notre appel de base. Si nous voulons nous donner la possibilité de comprendre le monde, il faut donc être réaliste. Et c'est précisément pour cela que la prolifération est notre sens obligatoire : devant une réalité plurielle et irréductible, la variabilité et la pluralité des approches semble être la seule sortie possible, et on n'est même pas assuré qu'elle soit heureuse²⁰⁹.

En outre, il existe plusieurs théories adoptées en fonction des circonstances par certains auteurs. La mise sur pied de plusieurs modèles explicatifs a pour but de combattre l'autoritarisme et l'exclusivisme en science. À titre illustratif, nous observerons dans l'histoire des sciences que, chaque fois que l'ancien paradigme n'arrive plus à répondre aux exigences d'une époque et d'un contexte précis, nous le transcendons, de telle sorte que le nouveau paradigme puisse pallier aux manquements de l'ancien paradigme : C'est l'adaptation. C'est une opération qui consiste selon que nous nous trouvons dans le réalisme, à adopter une théorie en fonction d'un problème X ou Y. Étant donné que l'itinéraire analytique de cette partie, est de démontrer qu'un certain réalisme est un certain relativisme, il nous a été donné de relever que ces deux notions sont compatibles. C'est la raison pour laquelle, nous avons un premier Paul Feyerabend réaliste.

Il est réaliste car, il a su comprendre et voir en la nature des choses, un caractère, complexe et changeant. Dans la révolution, le progrès, le mouvement n'est pas linéaire. Le développement ne s'opère pas des anciennes doctrines vers les nouvelles : il y a plutôt enveloppement des anciennes par les nouvelles. Il s'agit là en effet, d'une sorte de continuation vers la reconstitution du nouveau paradigme. Sous la plume du premier Paul Feyerabend (réaliste), il nous est donné de comprendre les enjeux d'une épistémologie plurielle et ouverte. Il s'agit là, en quelque sorte d'un prélude au relativisme.

²⁰⁹ *Ibid.*, pp. 21- 22.

II-2- Paul Feyerabend : Un réaliste à préfiguration relativiste

Des lignes précédentes, il nous a été donné de constater que Paul Feyerabend a été d'abord un réaliste avant d'être relativiste. En effet, le réalisme dont fait preuve l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* est perçu comme un indicateur au relativisme. Ainsi, à la question de savoir si, Feyerabend est réaliste ou relativiste, nous affirmons que Paul Feyerabend est essentiellement un relativiste. En effet, militant pour une méthodologie pluraliste, l'auteur d'*Adieu la raison* ouvre la voie à des approches et méthodes différentes. D'ailleurs, d'après Jean Luc Gautero, Paul Feyerabend est relativiste en ce qu'il ne croit pas en l'existence de la bonne solution, unique, indépendante du contexte. Il est donc, absurde de concevoir un modèle absolu propre à la démarche scientifique. Chaque contexte socio-culturel et même politique, est tributaire d'un modèle explicatif bien précis. D'après notre auteur, La science doit s'ouvrir au relativisme pour pouvoir mieux appréhender le réel. Sous un nouveau visage (relativiste), Paul Feyerabend défendra l'idée que des descriptions du monde, radicalement différentes, scientifiques ou non, peuvent faire appel à des entités également réelles (atomes ou dieux grecs, par exemple). À ce propos, Feyerabend écrit : « *déférentes formes de vie et de connaissance sont possibles parce que la réalité les autorise et même les encourage et non parce que la "vérité" et la "réalité" sont des notions relatives* »²¹⁰. Paul Feyerabend est un relativiste même si, au cours de son existence il a refusé ce titre. Il pense que la science n'est qu'un instrument de connaissance du réel parmi tant d'autres, mais c'est bien un instrument de connaissance du réel. À cet effet, Paul Feyerabend déclare à ce propos : « *La science n'est certainement pas la seule source d'information ontologique fiable* »²¹¹.

D'après Paul Feyerabend, la science est une tradition parmi d'autres. C'est la raison pour laquelle il affirme qu' « *il n'existe aucune raison « objective » pour préférer la science et le rationalisme occidental à d'autres traditions* »²¹². Si l'on voulait s'exprimer avec une parfaite rigueur, on devrait cependant, préciser que pour ce Paul Feyerabend, « *la science n'existe pas, car il n'y a rien qui en fasse l'unité, donc rien qui permette de postuler la prééminence d'une description scientifique par rapport à une autre description. Il n'y a pas d'unité de méthode : on sait que la formule « Tout est bon »*²¹³ n'affirme pas que n'importe quoi marche en toute circonstance, mais porte la contestation que des méthodes différentes voire antagonistes ont permis aux scientifiques au cours des siècles, suivant les circonstances

²¹⁰ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 262.

²¹¹ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 145.

²¹² *Ibid.*, p. 338.

²¹³ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 20.

naturelles ou sociales, de faire progresser leurs programmes de recherche. Il n'y a pas non plus d'unité de la vision du monde. S'appuyant sur un historien des idées du début du XXe siècle, John T. Merz, Paul Feyerabend distingue au moins quatre visions scientifiques du monde (astronomique, atomique, cinétique et mécanique, physique) et en rajoute même une cinquième (phénoménologique). Une telle quadripartition de l'univers nécessite une épistémologie plurielle.

Tout au long de sa vie, jusqu'à sa mort, Paul Feyerabend a milité pour une épistémologie ouverte qui ne resserre pas les portes de la connaissance scientifique à d'autres modes de savoirs. Elle a toujours plaidé en faveur de la diversité des théories, des opinions, des alternatives de tout genre. Il n'a jamais su le cacher. Sa position est pour la plupart des cas, assez détectable dès les lignes introductives de ses différents ouvrages. Ils les amorcent par des citations qui traduisent son amertume vis-à-vis du fondationnalisme classique. Dans chacun de ses textes, il fait recours à certains concepts pour signifier son point de vue. Dans *Contre la méthode*, il parlera d'« opportunité », dans *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, il emploiera de façon récurrente, le terme « perspective », dans *Adieu la raison*, par contre, il évoquera plutôt, l'idée d'« alternative ». L'usage de ces expressions est fait à dessein car, ils mettent clairement en exergue, la position de notre autre auteur au sujet du fondement de la connaissance scientifique. Paul Feyerabend est un relativiste. Pour cela, il n'a jamais manqué de raisons pour le signifier. Il le fait savoir à travers ses différents textes. Pour lui, il ne faudrait pas restreindre, délimiter le savoir scientifique. Ainsi, dans *Tuer le temps*, il écrit : « aujourd'hui je suis convaincu que cet « anarchisme » n'est pas que rhétorique. Le monde, y compris le monde de la science, est une entité complexe et dispersée qui ne peut pas être saisie par des théories et des règles simples »²¹⁴.

²¹⁴ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 180.

CHAPITRE VI

LE RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE : LA SOLUTION FEYERABENDIENNE

L'objectif de ce chapitre consiste en une mise en perspective de la solution feyerabendienne. Contre les fondationnalistes, Paul Feyerabend propose le relativisme qui permet de lutter contre toute forme d'autoritarisme et de dogmatisme. Il s'agit d'une solution qui incarne une nouvelle ère : celle du changement. Ainsi, il se dégage la thèse feyerabendienne du pluralisme méthodologique, dans la mesure où d'après l'épistémologue autrichien, l'activité scientifique intègre en son sein plusieurs approches méthodologiques qu'il incombe de valoriser. Par conséquent, il pense que toutes les méthodologies se valent en science. D'où la thèse de l'incommensurabilité des théories scientifiques, car, comme le souligne si bien Philippe Engelhard :

*Feyerabend prend parti pour Kuhn, mais, transpose le problème épistémologique de Kuhn sur un plan anthropologique de la même façon qu'aucune raison scientifique, ni aucune théorie scientifique ne peut se prévaloir de la suprématie et de la vérité sur une autre, aucune culture ne peut s'arroger le droit de porter un jugement sur une autre. Il radicalise sa thèse en affirmant que les cultures sont incommensurables.*²¹⁵

Paul Feyerabend est un auteur qui s'insurge contre le fondationnalisme. D'après lui, ses précurseurs ont banalisé cette idéologie plurielle dans le processus de la connaissance scientifique car, ils n'avaient pas compris l'importance d'une telle orthodoxie. Professant pour le pluralisme méthodologique, Feyerabend est amené à défendre une éthique de la concurrence loyale entre les théories, modes de vie, ou choix sociaux différents, inévitable dans le processus de la connaissance scientifique. Dès lors, interrogeons-nous en ces termes : A quoi renvoie véritablement le relativisme épistémologique proposé par Feyerabend contre les fondationnalistes ? Comment le structure-t-il ?

²¹⁵ P. ENGELHARD, cité par P. NGUEMETA, in *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. Une lecture de *Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Docteur d'Etat en Philosophie, Université de Yaoundé I, 2004-2005.

I- LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE ET RELATIVISTE SELON PAUL KARL FEYERABEND

Contre les fondationnalistes classique, Paul Feyerabend propose le relativisme pour lutter contre toute forme d'autoritarisme. L'épistémologie feyerabendienne consacre la célébration du relativisme scientifique. Cet état des choses est dû au fait que l'auteur de *Contre la méthode* nie toute idée d'une méthode ultime définissant la démarche scientifique. Paul Feyerabend verse dans un dilettantisme fougueux et violent. De l'italien « *dilettante* » et du latin « *delectare* », l'expression « dilettantisme », est ainsi utilisée dans *Philosophie de la nature* de l'auteur de *Tuer le temps* par d'autres auteurs, pour mettre en exergue la gêne ressentie et éprouvée par Paul Feyerabend à l'encontre des éducateurs professionnels. S'agissant du relativisme, il affirme qu' :

*Il n'y a rien dans la nature de la science qui exclue la diversité culturelle. La difficulté culturelle ne s'oppose pas à la science entendue comme une recherche libre et sans restriction, elle s'oppose aux philosophies telles que « le rationalisme » ou « l'humanisme scientifique » et à une instance, appelé parfois Raison, qui utilise une image glacée et distordue de la science pour justifier l'adhésion à ses propres croyances antédiluviennes.*²¹⁶

Dans une argumentation plus poussée, contre les méthodologues professionnels, Paul Feyerabend décline son principal objectif : « *mon but est de montrer que le relativisme est raisonnable, humain et plus répandu qu'on ne le croit généralement* »²¹⁷. La théorie anarchiste de la connaissance de Paul Feyerabend s'élève ici ouvertement contre la validité universelle d'une règle. Pour lui, il n'existe aucun critère absolu de jugement. Pour notre auteur, aucune théorie n'est plus vraie que l'autre, donc l'idée qu'une théorie X est supérieure à une théorie Y est purement absurde. En vue d'être assez explicite, il affirmera ce qui suit : « *l'idée d'une science qui fonctionne sur la base d'une argumentation logique rigoureuse n'est rien d'autre qu'un fantasme* »²¹⁸.

Pour le disciple de Karl Popper, les théories sont encerclées d'un « océan d'anomalies » comme c'est presque toujours le cas dans le domaine social ». Pour Philippe Nguemeta, la conception de Paul Feyerabend vient dissiper l'idée que la science repose sur des principes sacro-saints, ultra-logiques. En s'en tenant aux investigations d'Emmanuel Malolo Dissakè et Philippe Nguemeta, l'épistémologie feyerabendienne a pour téléologie la

²¹⁶ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 20.

²¹⁷ *Idem*.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 17.

sortie de la science des carcans du méthodologisme classique. C'est ce qui justifie son hostilité à l'endroit de toutes formes d'autoritarisme épistémologique, il préfère le pluralisme méthodologique, mieux le relativisme scientifique. Cela dit, quel est le socle épistémologique qui sous-tend le projet relativiste feyerabendien ?

I-1- Les types de relativisme et la guerre contre les idoles

Aborder la question des types de relativisme en rapport avec la guerre ouverte contre l'expertise scientifique dans cette section, revient tout d'abord à préciser que chez Paul Feyerabend, les différentes formes de relativisme visent à éliminer définitivement le fétichisme méthodologique et l'absolutisme en science. Autrement dit, les types de relativisme que présente l'auteur de *Contre la méthode*, consistent à insister sur le fait que dans toutes les dimensions de l'existence humaine, il n'existe pas d'absolu. Au plan culturel, l'épistémologue autrichien montre que toutes les cultures se valent. De même, sur le plan épistémologique, il s'investit à démontrer qu'aucune théorie scientifique, encore moins aucune méthode n'est supérieure à une autre. Un tel état des choses consacre ainsi, l'avènement du pluralisme méthodologique et l'ouverture interculturelle. Car, d'après Paul Feyerabend, autant de plages socio-culturelles, autant de représentations du réel. Sous ce rapport, la raison universelle dont René Descartes faisait l'apologie, s'avère être une hypothèse dangereuse.

Dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Adieu la raison*, Paul Feyerabend commence par une présentation de la figure de la société contemporaine : une période du refus de l'absolutisme et du dogmatisme, le tout couronner par la formule anarchiste : « il est interdit d'interdire ». En réalité, c'est une autre forme du « *crépuscule des idoles* », voire de la mort du fétichisme méthodologique. Par la suite, il montre la spécificité de cette période : la montée en puissance du relativisme. Selon Paul Feyerabend, le relativisme « *représente une tentative pour donner sens au phénomène de la diversité culturelle* »²¹⁹. Adoptant un esprit relativiste, Paul Feyerabend présente son ambition majeure dans cet ouvrage : une critique acerbe de l'objectivité et de la raison. Pour le premier, il est absurde d'imposer des règles et des connaissances de façon universelle, car toute connaissance devrait prendre en compte la subjectivité. Pour le second, il est absurde de concevoir un modèle unique de pensée et d'agir.

Comme on peut le constater, Paul Feyerabend est un antifondationaliste. L'antifondationalisme ici se définit comme le rejet et même le refus de tout fondement normatif et rationnel de la connaissance. Ainsi, le déploiement de la connaissance est

²¹⁹ *Ibid.*, p. 27.

spontané, l'idée n'étant la propriété de personne. Esquisser une démarche ou déterminer une source ou une théorie de la connaissance c'est, à coup sûr, l'annihiler. Ainsi, l'antifondationalisme s'insurge-t-il en particulier contre l'épistémologie traditionnelle qui consacre les fondements de la science :

L'épistémologie traditionnelle s'attribue la tâche de trouver ce qu'elle appelle les fondements de toute notre connaissance. Par fondement, on entend un corps de théorie plus restreint ou une description plus factuelle qui est absolument certaine et qui est telle que la totalité de la connaissance peut être obtenue à partir d'elle d'une manière absolument simple et directe. Les données de sens, l'intuition des idées claires et distinctes, sont les fondements dans le sens qui vient d'être expliqué.²²⁰

Il ajoute :

De tels fondements ont exactement des caractéristiques d'un mythe (...); on les considère avec une attitude d'acceptation complète (comparez-là, par exemple, au soupçon quasi-religieux dans l'invitation empiriste à accorder aux faits la vénération qui leur est due); ils sont reçus de manière passive; la connaissance qui en est dérivée et organisée d'une manière qui garantit la certitude absolue. Cela étant, toute décision contre les méthodes générant la certitude sera en même temps une décision contre l'acceptation des fondements de la connaissance dans le sens qui vient d'être décrit; elle sera une décision en faveur d'une forme de connaissance qui ne possède pas de fondements. Et elle sera par conséquent aussi une décision de quitter la voie traditionnelle de l'épistémologie et de construire la connaissance d'une manière nouvelle.²²¹

Ces propos de l'auteur de *Contre la méthode*, témoignent son ambition de sortir la science et la philosophie des carcans du méthodologisme. Autrement dit, pour notre auteur, la recherche des fondements est sans objet et dépourvu d'intérêt. Cet antifondationalisme manifeste trouve son expression la plus éloquente dans la critique sans complaisance qu'il fait des divers courants de pensée qui, jusque-là avaient autorité dans la plupart des sphères du savoir. Il s'agit principalement du rationalisme et de l'empirisme sous toutes leurs formes (rationalisme classique et rationalisme critique, empirisme classique, atomisme logique et positivisme logique ou néopositivisme). Il s'attaque également à leurs paradigmes méthodologiques (inductivisme, fondationalisme, falsificationnisme, programmes de recherche, condition de compatibilité).

²²⁰ P.K. FEYERABEND, *Une connaissance sans fondements*, pp. 95-96.

²²¹ *Idem*.

Il est important de comprendre que la pensée de Paul Feyerabend peut être comprise comme une suite d'assauts menée contre les partisans du conservatisme conceptuel. Il plaide en faveur du pluralisme, et de la prolifération. Fort de ce qui vient d'être dit, il articulera ces recherches autour du relativisme ; l'objectif recherché ici, est de s'opposer contre tous les modèles d'explication arrêtés autour d'un seul principe. Il encourage dans son ouvrage intitulé *Adieu la raison, « l'échange des idées et des attitudes entre différents domaines »*²²². D'après ces explications, différents chercheurs dans le cadre de la médecine à titre illustratif, reconnaissent l'utilité et l'importance d'idées et de thérapies médicales non occidentales. Aucun modèle d'explication ne doit être posé en termes d'absolu car, c'est en termes d'alternatives et d'hypothèses qu'il faut penser le savoir de type scientifique.

C'est ainsi qu'il affirme « *nos hypothèses les plus fondamentales, nos croyances les plus fondamentales, nos croyances les plus solides, et nos arguments les mieux établis peuvent être modifiés, améliorés, désamorçés, ou prouvés non pertinents par comparaison avec ce qui, à première vue, semble pure folie* »²²³. Il faut d'autres épithètes à la science en ce qui concerne l'appréhension et la compréhension du monde. Ainsi Paul Feyerabend pense qu'« *il est à la fois raisonnable et déraisonnable au sein d'une société qui encourage le développement de nombreuses manières de vivre au sein d'un même et unique cadre* »²²⁴.

Il s'agit pour l'épistémologue autrichien d'ouvrir la voie au pluralisme méthodologique. Ce qui aboutit donc par conséquent au relativisme épistémologique, de telle sorte qu'il n'existe plus de connaissance fondée sur un paradigme méthodologique précis. Dans le processus de compréhension et d'explication des phénomènes, Paul Feyerabend pense que nous devons procéder par échange pour une meilleure explication de ces derniers ; En des termes plus spécifiques, l'auteur de *Contre la méthode* parlera d'« *échange ouvert* »²²⁵. Distinguant foncièrement deux types d'échange, à savoir l'« *échange ouvert* » et l'« *échange orienté* », Paul Feyerabend pense qu'un échange ouvert est plus bénéfique qu'un échange orienté car :

Un échange ouvert respecte le partenaire qu'il s'agisse d'un individu ou de toute une culture, tandis qu'un échange rationnel (échange orienté) ne promet le respect qu'à l'intérieur du cadre d'un débat rationnel. Un échange ouvert n'a pas d'organon bien qu'il puisse en inventer un ; il

²²² P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 32.

²²³ *Idem.*

²²⁴ *Idem.*

²²⁵ *Ibid.*, p. 38.

*n'obéit pas à une logique bien que de nouvelles formes de logique puissent émerger au cours de l'échange.*²²⁶

Pour notre auteur, un moyen d'explication unique et autonome ne saurait fournir une explication concrète à la totalité des faits. Pour cela, il nous propose d'adopter l'esprit d'ouverture et de devenir des opportunistes. C'est fort de cette ambition épistémologique, de relativisation et de sociologisation de la connaissance, qu'il va distinguer trois types de relativisme parmi lesquels le relativisme pratique, démocratique et épistémique.

S'agissant du relativisme pratique ou *d'opportunisme*²²⁷, Paul Feyerabend souligne qu'il

*Traite (sic) de la manière dont des conceptions, des coutumes, des traditions différentes des nôtres peuvent affecter nos vies. Il contient une partie « factuelle » qui traite de la façon dont nous pouvons être affectés, et une partie « normative » qui traite de la façon dont nous devrions être affectés (comment les institutions d'une Etat doivent tenir compte de la diversité culturelle*²²⁸.

En vue d'être assez explicite, l'auteur d'*Adieu la raison* se référera à la première règle (R1), qui admet que :

*Des individus, des groupes et des civilisations entières peuvent tirer profit de l'étude des cultures, d'institutions et d'idées étrangères, quel que soit la force des traditions qui soutiennent leurs propres conceptions (quelle que soit la force des raisonnements qui soutiennent ces conceptions). Par exemple, les catholiques romains peuvent tirer profit de l'étude du bouddhisme, les médecins peuvent tirer profit du Nei Ching ou d'un contact avec des sorcier africains ; les psychologues peuvent tirer profit d'une étude de la manière dont les romanciers et les acteurs construisent un personnage ; les scientifiques en général peuvent tirer profit d'une étude des méthodes et des conceptions non scientifiques ; enfin, la civilisation occidentale dans son ensemble peut apprendre beaucoup à partir des croyances et des habitudes et des institutions des peuples « primitifs »*²²⁹.

Le relativisme pratique, à travers cette première règle, consacre donc le refus du fondement de la connaissance autour d'un critère ultime. En effet, pour Paul Feyerabend, la science est une entreprise ouverte à d'autres perspectives. L'idée de fond ici, c'est d'établir que la science copine avec des instances non scientifiques telles que la magie, la sorcellerie, les superstitions et autres données relevant de l'épistémologie de la paranormalité. En d'autres

²²⁶ *Idem.*

²²⁷ *Ibid.*, p. 28.

²²⁸ *Idem.*

²²⁹ *Ibid.*, pp. 28-29.

termes, il s'agit pour l'auteur de *Contre la méthode* d'établir un rapport dialogique entre les conceptions scientifiques et celles pseudo-scientifiques. Raison pour laquelle nous sommes à même de dire et même de penser que, d'après notre auteur, une telle ouverture de la science favorise son progrès.

Nous comprenons pourquoi Philippe Nguemeta écrit : « *Il devient possible de confronter la science à une alternative. Mais selon le principe d'incommensurabilité, il n'est par ailleurs pas légitime de juger les théories non-scientifiques d'après des standards scientifiques, dont la valeur intrinsèque doit être établit par d'autres moyens* ». ²³⁰ Ainsi, Feyerabend lutte donc contre toute forme d'absolutisme. Ainsi, comprenons-nous pourquoi Paul Feyerabend souligne à juste titre que : « *Je défendrais l'idée que ni les valeurs, ni les faits, ni les méthodes ne peuvent étayer la prétention qu'on la science et la technologie fondées sur elle (teste de QI, médecine et agriculture scientifiques, architecture fonctionnelle, etc.) de gouverner toutes les autres formes d'entreprises* » ²³¹. A cet effet, le relativisme pratique suppose comme seconde règle (R2), la liberté du sujet connaissant dans le domaine de la recherche. C'est ce que traduit Paul Feyerabend en ces termes :

Les sociétés qui défendent la liberté et la démocratie devraient être structurées de telle sorte qu'elles puissent donner à toutes les traditions des chances égales. Par exemple, un accès égale aux fonds publics, aux institutions scolaires et universitaires, aux décisions fondamentales. La science doit être traitée comme une tradition parmi d'autres, et non comme une norme destinée à juger de ce qui est, de ce qui n'est pas, de ce qui peut ou ne peut pas être admis ²³².

Dans la même lancée, contre le chauvinisme scientifique qui considère que « *ce qui est compatible avec la science doit vivre, ce qui n'est pas compatible à la science doit mourir* » ²³³, Paul Feyerabend affirme qu'« *une fois la science donnée, le rationnel ne peut être universel et l'irrationnel ne peut être exclue (...)* En reconnaissant que la science n'est

²³⁰ P.K. FEYERABEND, cité par P. NGUEMETA, in *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. Une lecture de *Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Docteur d'Etat en Philosophie, Université de Yaoundé I, 2004-2005, p. 23.

²³¹ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 33.

²³² *Ibid.*, p. 50

²³³ Croizier, cité par P.K. FEYERABEND in *Contre la méthode*, p. 51.

pas sacro-sainte et que le débat entre la science et le mythe a cessé sans qu'il n'y a eu de vainqueur, on donne plus de force à la cause de l'anarchisme »²³⁴.

Il ajoute comme troisième règle (R3) « *Les sociétés démocratiques doivent donner à toutes les traditions des droits égaux et pas seulement des chances égales* »²³⁵. Autrement dit, il est tout à fait absurde d'ériger la science au rang d'instance normative, dont le but est de juger de ce qui devrait, ou ne devrait pas être. A cet effet, il pense que : « *la « science » orthodoxe, selon cette conception, est une institution parmi les autres, et non le seul et unique dépositaire de bonnes informations* »²³⁶.

Bien au contraire, elle est considérée comme une tradition parmi tant d'autre. Nous comprenons pourquoi il fait remarquer que :

*R2 et R3 soutiennent à la fois une liberté pour et une liberté par les sciences : la science, au sein de nos démocratie, a besoin d'être protégée des traditions non scientifiques (le rationalisme, le marxisme, les écoles théologiques) et les traditions non scientifiques ont besoin d'être protégées de la science*²³⁷.

Ce qui consacre ainsi une banalisation de la science, de telle sorte que celle-ci sera mise au même piédestal que la métaphysique et l'épistémologie de la paranormalité. Il s'agit en réalité de prôner une sorte de démocratisation du savoir, de telle sorte qu'il est désormais impossible de concevoir un critère ou un paradigme comme absolu. Un tel état des choses aboutit à la quatrième règle (R4), qui établit que :

*Les lois, les croyances religieuses et les coutumes gouvernent comme des rois, dans les domaines limités. Leur gouvernement repose sur une autorité à deux faces- sur leur pouvoir et sur le fait qu'il s'agit d'un pouvoir légitime : les règles sont valides dans leur domaine respectif*²³⁸.

Le relativisme pratique, tel que développé par Paul Feyerabend, constitue une sorte de d'ouverture et de dialogue interculturel et transdisciplinaire. La science se doit de dialoguer d'avec des conceptions non scientifiques. A travers cette quatrième règle, l'épistémologue autrichien note le rôle crucial des croyances religieuses dans le processus d'explication et de compréhension des réalités qui échappent au pouvoir et au contrôle de la rationalité

²³⁴ P.K. FEYERABEND in *Adieu la raison*, cité par Philippe Nguemeta, in *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. Une lecture de Conjectures et réfutations, p. 54.

²³⁵ *Ibid.*, p. 52.

²³⁶ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 37.

²³⁷ *Ibid.*, p. 53.

²³⁸ *Ibid.*, p. 55.

scientifique. Il soutient donc ainsi l'idée de communication amicale des savoirs. Par conséquent, aucune discipline ne saurait être posée comme supérieure à d'autres. Et à la règle cinq (R5) de réitérer que « *ce qui semble à chacun lui est tel qu'il le semble* »²³⁹.

S'agissant du relativisme démocratique, Paul Feyerabend montre que la gestion d'un Etat ne saurait être l'apanage essentiel et exclusif d'une certaine catégorie d'individu, encore moins d'une élite intellectuelle. Pour lui, le gouvernement des Etats est l'affaire de la « *volonté générale* » au sens rousseauiste du terme. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'à la règle six (R6), il pense que « *les citoyens et non des groupes d'experts, ont le dernier mot pour décider de ce qui est vrai ou faux, utile ou inutile pour leur société* »²⁴⁰. A cet effet, définissant le relativisme démocratique, il pense que « *le relativisme démocratique est une forme de relativisme ; il affirme que les différentes cités peuvent voir le monde de différentes façons et juger acceptables des choses très différentes* »²⁴¹. Il est démocratique car, les hypothèses ou les alternatives sont analysées et adoptées par les citoyens. Le relativisme démocratique est recommandable dans une société qui veut vivre dans l'harmonie, la sérénité et la paix.

La démocratisation du savoir dont il est question laisse sous-tendre l'idée d'après laquelle, face à une situation précise, les décisions doivent être prises par toute la communauté et non par une catégorie d'individu. L'idée de fond ici, c'est de lutter contre l'opinion savante ou la thèse de l'expertise scientifique. Ce point de vue est beaucoup plus explicite à travers la règle sept (R7). Elle considère que :

Le monde, tel qu'il est décrit par nos scientifiques et nos anthropologues, consiste en domaines (sociaux et physiques) dont les lois et les conceptions de la réalité sont spécifiques. Dans le domaine social, nous avons des sociétés relativement stables qui ont fait la preuve de leur capacité à survivre au sein de leur environnement particulier et qui possèdent de grands pouvoirs d'adaptation. Dans le domaine physique, nous avons différentes perspectives, valides dans des aires différentes, mais inapplicable ailleurs. Certaines de ces perspectives sont plus détaillées ce sont nos théories scientifiques ; d'autres sont plus simples, mais plus générales ce sont les diverses conceptions philosophiques ou de sens commun qui participent à la construction de la « la réalité »²⁴².

²³⁹ *Ibid.*, p. 57.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 72.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 73.

²⁴² *Idem.*

Il ajoute : « *La tentative d'imposer une vérité universelle (une façon universelle de trouver la vérité) a conduit à des désastres dans le domaine social, et à des formalismes vides combinés à des promesses intenable dans les sciences naturelles* »²⁴³.

A travers cette règle, il est important de comprendre que chaque société est régie par des règles qui lui sont propres ; C'est cette particularité qui conduit à la diversité. Nous ne devons donc pas imposer à un peuple des règles qui ne sont pas les leurs. Certaines parties de R7 ont également pour but de nous faire comprendre que « *la mécanique quantique et la relativité sont considérées comme des moyens pouvant offrir des descriptions de l'univers matériel également importantes, également réussies et également acceptables* »²⁴⁴. La connaissance, encore moins la prise de décision ou la résolution d'un conflit ne saurait être résolu par une idéologie appartenant à une exclusivité d'un groupe précis. La vérité ici varie en fonction de la sphère dans laquelle on se trouve. Ces propos sont beaucoup plus explicités à travers les règles R8 et R9.

D'après R8 :

*L'idée d'une vérité objective ou d'une réalité objective indépendante des désirs humains, mais pouvant être découverte grâce à des efforts humains, fait partie d'une tradition particulière qui, selon le jugement de ceux qui en relèvent, connaît autant de réussites que d'échecs, a toujours été accompagnée par, et souvent mélangée avec, des traditions plus pratiques (empiriques, « subjectives »), et doit être combinée avec ce genre de traditions pour pouvoir donner des résultats pratiques*²⁴⁵.

D'après Paul Feyerabend, il doit avoir une certaine jonction entre les différentes cultures mais, il faut comprendre qu'une vérité particulière ne peut être valable pour tout le monde. C'est la raison pour laquelle, il pense dans R9 que « *l'idée d'une vérité indépendante du contexte a une validité limitée. Tout comme les lois, les croyances, les coutumes de R4, elle gouverne certains domaines (traditions), mais pas tous* »²⁴⁶. Paul Feyerabend s'inscrit en faux contre l'aristocratie, la monarchie, la dictature, pour faire place à la démocratie, tant sur le plan politique que sur le plan épistémologique. La résolution des litiges et la connaissance scientifique, passe par le contrôle de plusieurs consciences humaines. Un tel procédé permet ainsi de restaurer la paix et de renforcer le tissu social. C'est ainsi que Paul Feyerabend n'a pas hésité à affirmer que :

²⁴³ *Ibid.*, p 75.

²⁴⁴ *Idem.*

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 88.

²⁴⁶ *Idem.*

L'idée que la science peut, et doit être organisée selon des règles fixes et universelles est à la fois utopique et pernicieuse. Elle est utopique, car elle implique une conception trop simple des aptitudes de l'homme, et des circonstances qui encouragent ou causent leur développement. Elle est pernicieuse en ce que la tentative d'imposer de telles règles ne peut manquer d'augmenter nos qualifications professionnelles qu'au dépend de notre humanité. En outre, une telle idée est préjudiciable à la science car elle néglige les conditions physiques et historiques complexes qui influencent en réalité le changement scientifique »²⁴⁷.

Dans cette perspective, nous pouvons comprendre d'après notre auteur que, la liberté est d'une importance capitale dans la gestion d'un Etat. A travers la thèse du relativisme épistémologique, telle que développée par Paul Feyerabend, nous comprenons que ce dernier refuse le dogmatisme et l'absolutisme.

Le relativisme épistémique, quant à lui, suppose d'après Paul Feyerabend, l'idée de la négation d'une connaissance ou d'une théorie scientifique objective. Autrement dit, le relativisme épistémique ici met en exergue l'idée d'après laquelle, la connaissance et les théories scientifiques relèvent de l'ordre de la contextualité. Il s'agit en réalité de l'approche sociologisante de la connaissance scientifique, qui laisse sous-tendre la thèse d'après laquelle le savoir dépend d'une socio-culture bien précise.

A cet effet, Paul Feyerabend fait remarquer que le relativisme épistémique regorge en son sein deux règles. La critique qu'il en fait repose constamment sur la reconnaissance d'alternative incommensurable jusque-là négligée faisant concurrence aux idées dominantes. Contre le conservatisme conceptuel et méthodologique, il développe la notion d'incommensurabilité contre les théories fermées, monistes ou fondationalistes. Pour notre auteur, une telle attitude est un véritable frein au progrès scientifique. La conséquence immédiate d'une telle attitude conduit au mépris des autres formes de savoir qui doivent être posés sous forme d'alternatives et d'hypothèses. A cet effet, Paul Feyerabend pense qu' « *il faut tenter de nouvelles choses, inventer le nouveau, essayer des chemins non rebattus, y compris ce qui s'oppose diamétralement à l'universellement admis, et que Feyerabend nomme les « alternatives fortes »*²⁴⁸.

Autrement dit, le relativisme épistémique ici, met en exergue l'idée d'après laquelle la connaissance et les théories scientifiques relèvent de l'ordre de la contextualité. Il faut donc, éviter de sous-estimer et minimiser la portée qu'ont les mythes, la magie et les autres traditions non-scientifiques dans l'élaboration du travail scientifique. Ainsi, comprenons-nous

²⁴⁷ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 332.

²⁴⁸ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 22.

pourquoi il affirme ce qui suit : « *le mythe et l'art sont des concurrents sérieux respectables et surtout nécessaires de la science* »²⁴⁹. Il s'agit en réalité de l'approche sociologisante de la connaissance scientifique, qui laisse sous-tendre la thèse d'après laquelle le savoir dépend d'une socio-culture bien précise.

A cet effet, Paul Feyerabend fait remarquer à travers la première règle (R10) que « *pour tout énoncé (théorie, point de vue) dont on croit qu'il est vrai pour de bonnes raisons, il peut exister des arguments qui prouvent que, soit l'énoncé contraire, soit une version alternative plus faible, est vraie* »²⁵⁰. La seconde règle (R11) quant à elle stipule que « *Pour toute énoncé, théorie ou point de vue conçue (comme vraie) pour de bonnes raisons, il existe des arguments susceptibles de prouver qu'une vision alternative est au moins aussi bonne, sinon meilleure* »²⁵¹.

Il milite pour la mise sur pied d'un nouveau paradigme : celui de l'ouverture scientifique à d'autres alternatives ; c'est-à-dire, d'autres moyens d'explication. Le but de Paul Feyerabend ici, est de montrer l'importance de toutes ces entités qui relèvent soit de la paranormalité, soit du rationnel, soit de l'irrationnel dans le processus de compréhension des phénomènes. Pour notre auteur, une seule théorie ne saurait être posée comme absolue pour fournir une explication sur la totalité des faits. Le relativisme vient valoriser la place qu'ont les mythes, la magie et toutes les autres instances dans le processus de compréhension et d'explications des phénomènes. Dans son ouvrage intitulé *Philosophie de la nature*, Paul Feyerabend à la question de savoir s'il est possible qu'un mythe puisse être considéré comme une véritable alternative d'explications, il pense que ces instances peuvent bien fournir une explication sur les différents phénomènes. Lorsque notre auteur parle des différentes théories, ou des divers procédés /moyens pouvant permettre de comprendre, d'analyser d'interpréter ou d'appréhender le monde, il pense que toutes ces alternatives sont capables de donner une explication à tous les phénomènes. Il insiste et dit avec beaucoup d'assurance que :

*Quand je parle de théories, j'inclus aussi les mythes, les idées politiques, et les systèmes religieux » « son concept de théorie (et d'alternatives associées à prendre en compte) ne recouvre pas uniquement les systèmes de théorèmes élaborés par la science. Il désigne au contraire des édifices notionnels de portée fondamentale, des « théories » universelles « qui s'appliquent à plusieurs aspects au moins de l'existant »*²⁵².

²⁴⁹ P.K. FEYERABEND, *Philosophie de la nature*, p. 31.

²⁵⁰ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 90.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 93.

²⁵² P.K. FEYERABEND, *Philosophie de la nature*, p. 18.

D'après notre auteur, rien n'est à rejeter pour comprendre les phénomènes du monde. Procéder au rejet des instances telles que le mythe, la magie, la sorcellerie et bien d'autres sous prétexte qu'elles relèvent de la paranormalité en faveur de la science c'est être limité d'une part et d'autre part borné. Le relativisme est une doctrine qui vient rompre avec les idéologies fondationnalistes. Elle ouvre donc, la voie à l'antiscience et aux autres modes de savoirs. La science doit pouvoir côtoyer d'autres types de savoirs pour une meilleure intelligibilité des différentes réalités. A cet effet, il affirmera que « *cependant la science n'a pas une plus grande autorité qu'aucune autre forme de vie. Ses buts ne sont certainement pas plus essentiels que ne le sont ceux qui servent de guides aux membres d'une communauté religieuse, ou d'une tribu unie par un mythe* »²⁵³. Le relativisme et la diversité culturelle admettent une grande variété de notions semblables. Il faut laisser libre cours à toutes sortes d'instances dans le processus d'explication du visible compliqué. D'après Paul Feyerabend :

*L'idée d'une science qui fonctionne sur la base d'une argumentation logique rigoureuse n'est rien d'autre qu'un fantasme. Bien sûr, il y a de la rigueur dans toutes ces procédures chaotiques à première vue, tout comme il y a de la rigueur dans les demoiselles d'Avignon mais, il s'agit d'une rigueur adaptée à la situation complexe et changeante, et qui diffère énormément de la rigueur objective de nos logiciens et épistémologues moins doués*²⁵⁴.

I-2- La réorientation de l'héritage de Karl Popper

L'épistémologie feyerabendienne constitue une réorientation de l'orthodoxie falsificationniste de Karl Popper. Ne s'étant pas démarqué des autres méthodologues qui ont articulé leur épistémologie autour d'un seul principe unique et dogmatique, Karl Popper n'a pas échappé au piège de la méthode. En réalité, ce mathématicien anglais est resté fondationnaliste et méthodologue, car le falsificationnisme qu'il propose comme thérapie face au fondationnalisme classique, constitue une autre méthode. C'est dire qu'avec Karl Popper, nous passons du dogmatisme pour une autre forme développée du dogmatisme, qu'il prétend pourtant avoir enterré dans sa *Quête inachevée*. C'est donc fort de cette erreur commise par l'auteur des *Conjectures et réfutations*, que Paul Feyerabend, le « *gros petit monstre (...) au regard complètement stupide* »²⁵⁵, articulera son épistémologie autour de l'anarchisme épistémologique.

²⁵³ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 337.

²⁵⁴ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 17.

²⁵⁵ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 121.

Son épistémologie consiste à montrer que toutes les méthodologies se valent en science et qu'il n'existe pas une méthode, encore moins un critère ultime pour fonder la connaissance scientifique. Il y a opérationnalisation de l'anarchisme épistémologique en vue d'une refondation axiologique du fondement de la connaissance scientifique. Une appréhension du réel complexe ne saurait reposer sur un seul paradigme. Autrement dit, l'anarchisme épistémologique feyerabendien renvoie à la libération de la science de toute forme de fondationnalisme méthodologique, pour faire place au pluralisme méthodologique. D'ailleurs, Paul Feyerabend précise ce à quoi renvoie l'anarchisme épistémologique. Écoutons-le :

En choisissant le terme « anarchisme », dit-il, je n'ai fait que suivre l'usage général. Cependant, l'anarchisme, tel qu'il fut ou est pratiqué, aussi bien dans le passé qu'aujourd'hui, par un nombre toujours croissant de personnes, a des caractéristiques que suis loin de défendre. Il fait peu de cas des vies humaines et du bonheur des hommes (...); et il contient précisément cette sorte de dévouement puritain et de rigueur que je déteste. (...) C'est pour ces raisons que je préfère maintenant utiliser le terme dadaïsme²⁵⁶.

Cette idée est également perceptible à travers son relativisme. Il traite « des problèmes qui surgissent quand différentes cultures, ou des individus avec différentes habitudes et différents goûts, se heurtent »²⁵⁷. A cet effet, il promeut le pluralisme épistémique dans le processus d'explication des différents phénomènes. Pour l'explication des phénomènes, il est important de développer plusieurs alternatives et non une seule idée qui sera moins efficace lors de ladite analyse. Il n'y a pas de restriction dans le relativisme de type feyerabendien. Cependant, il est important de noter que dans le relativisme « ce qui est bon pour une culture peut ne pas l'être pour une autre (ce qui est bon pour moi peut ne pas l'être pour vous »²⁵⁸. A la page 11 de son ouvrage *Adieu la raison*, il réitère une fois de plus sa position :

Il n'y a pas de savoir cohérent, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de compte rendu uniforme du monde et des événements qui s'y déroulent. Il n'y a pas de vérité compréhensive qui aille au-delà d'une énumération de détails, mais il y a beaucoup de blocs d'information, obtenus de différentes manières à partir de sources différentes et rassemblés au profit du curieux²⁵⁹.

²⁵⁶ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 18.

²⁵⁷ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 101.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 103.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 118.

D'après Feyerabend l'entreprise scientifique ne saurait reposer sur une méthode ultime car, restreindre l'activité scientifique autour d'un procédé méthodologique unique, c'est limiter le champ de la connaissance scientifique. L'objectif de notre auteur à travers ses écrits est de favoriser le retour par l'élaboration d'un cadre philosophique qui soit propice au progrès de la cité scientifique. Pour cette raison, il mettra sur pied contre les fondationnalistes une doctrine qui défend sans complexe /compromis la multiplicité de la pensée et la pluralité des visions. Ainsi, face au critère de démarcation établi par Popper entre ce qui est science et ce qui ne l'est pas il écrit : « *la science, dit-on souvent, est un processus d'autocorrection qui ne peut être dérangé par des inférences extérieures. Mais la démocratie est aussi un processus d'autocorrection, la science en fait partie et peut dès lors être corrigée par des corrections d'une entité plus grande* »²⁶⁰. Il n'existe pas une méthode ou un principe qui soit supérieur par rapport à d'autres modes ou sources de connaissance. L'épistémologie feyerabendienne constitue une réorientation de l'épistémologie poppérienne car, c'est en partie grâce à elle que l'auteur de *Farewell to Reason* dirige ses écrits vers la thématique du relativisme épistémologique qui est une doctrine qui remet en cause les orthodoxies /les théories dogmatiques et réductionnistes.

II-LE RELATIVISME COMME FACTEUR DE DEVELOPPEMENT : DE LA MARCHE VERS LE PROGRES SCIENTIFIQUE

Le relativisme est consubstantiellement lié à la logique du progrès. C'est une école, un principe, une pré-condition et un facteur du progrès. Il peut être considéré comme le vecteur par excellence de tout progrès car, il concourt à rendre la cité scientifique ouvert à tous modes de savoir. Ainsi, dans *Tuer le temps*, Feyerabend écrit : « *en conclusion de la description d'une méthodologie tolérante, j'avais dit qu'elle « transforme la science d'une maîtresse sévère et exigeante en une courtisane séduisante et facile qui cherche à anticiper tous les désirs de son amant* »²⁶¹. De part ces propos, nous pouvons déjà décliner à juste titre l'ambition épistémologique d'un tel courant.

Le relativisme comme progrès, vise premièrement à purifier l'univers scientifique de tout facteur de stagnation et de limitation pour ouvrir la voie aux nouvelles circonstances possibles. En d'autres termes, il peut être perçu comme une solution vers le progrès scientifique dans la mesure où, ce dernier vient mettre fin au règne du statisme scientifique

²⁶⁰ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 186.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 189.

avec le changement de perceptions qui entraîne le changement de visions et une autre façon de concevoir et de percevoir les choses. Doctrine s'opposant à toute forme d'absolu, le relativisme plaide pour une société ouverte aux nouvelles perspectives. Il ménage ainsi, la route qui mène vers le progrès. A cet effet, qui dit ouverture aux nouvelles perspectives dit également ouverture aux innovations et aux découvertes des dites innovations qui sont source d'enrichissement. Autrement dit, il y a enrichissement en termes d'ajout, d'accumulation et de nouveaux procédés. Le principe d'explication le plus simple, c'est que le relativisme s'oppose au dogmatisme, aux principes absolus et connaissances absolues, c'est-à-dire stagnantes. Car, ils ralentissent / freinent le progrès scientifique. Le relativisme est une doctrine dynamique qui admet la possibilité des variables, de changement, d'évolution selon le contexte. En d'autres termes, il ne circonscrit pas la connaissance scientifique ou la vérité autour d'un seul principe. C'est dans le changement qu'on peut s'enrichir. Celui qui a des principes carrés ne connaît qu'une fois or, un relativiste s'ouvre aux innovations, aux nouvelles réalités, ou même aux nouveaux aspects d'une réalité pour mieux appréhender le réel.

En outre, doctrine anti-déterministe par essence, le relativisme qui évacue l'absolu comme facteur limitant peut être considéré comme un facteur de progrès dans la mesure où, le principe qui le structure est celui de l'ouverture à d'autres perspectives. En effet, c'est une doctrine qui plonge le chercheur dans un horizon de découvertes incessantes. Il améliore le quota intellectuel du chercheur face à un problème donné car, il fait face à une multitude, une pluralité d'éléments de connaissance qui enrichisse l'univers de la bonne solution. Il plonge le chercheur dans un moment de découvertes fructueuses. A contrario de celui qui fixe les normes à sa propre méthode et par conséquent, restreint/limite sa propre démarche, un opportuniste (adepte du relativisme) est mieux armé pour comprendre l'invisible simple et le visible compliqué. Dans son ouvrage intitulé *Contre la méthode*, Paul Feyerabend note avec assurance ce qui suit :

Je n'ai pas l'intention de remplacer un jeu de règles générales par un autre : j'ai plutôt l'intention de convaincre le lecteur que toutes les méthodologies, même les plus évidentes, ont leurs limites. La meilleure façon de le prouver est de montrer les limites, et même l'irrationalité de certaines règles qui ont la chance d'être considérées par tel ou telle comme fondamentales. (...). Gardez toujours à l'esprit que les démonstrations et la rhétorique que j'utilise n'expriment aucune « conviction profonde » de ma part. Elles montrent seulement combien il

*est facile de mener les gens par le bout du nez d'une manière rationnelle.*²⁶²

La partie précédente nous a permis de comprendre les raisons pour lesquelles, Paul Feyerabend s'insurge contre toute forme d'autoritarisme épistémologique et promeut le relativisme. Autrement dit, le relativisme épistémologique qu'il défend dans son ouvrage *Adieu la raison*, constitue une lutte acharnée contre l'expertise scientifique, l'opinion savante et le dogmatisme et une marche vers le progrès. Pour Feyerabend, il est absurde de concevoir et d'envisager une méthode et un critère ultime définissant la démarche scientifique en vue de l'objectif recherché : le progrès. Ainsi, contre les adeptes du méthodologisme, du totalitarisme épistémologique et la philosophie prophétique Feyerabend propose le relativisme comme solution au progrès.

Le relativisme repose sur un rapport d'échange, de communication, de dialogue, et de coopération entre les différents membres d'une société. Par conséquent, toutes les méthodologies se valent et sont susceptibles de progrès. A ce sujet, Feyerabend écrit : « *les cultures sont des entités plus ou moins fermées avec leurs propres normes et procédures, qu'elles ont une valeur intrinsèque et qu'elles ne devraient pas subir d'interférences* »²⁶³. Le relativisme tout comme l'idée de progrès scientifique, s'insurge contre l'idée de vérités stables, figées et arrêtées car, le monde est sans cesse remis en cause ; ce qui implique un nouveau champ visuel. Partant d'un tel postulat, la notion de progrès scientifique implique le renversement des perceptions face à une situation de crise. C'est dans ce sens que Kuhn déclare qu' :

En regardant la Lune, le savant qui vient de se convertir à la théorie copernicienne ne dit pas : « je voyais une planète, mais maintenant je vois un satellite. » Cela impliquerait qu'en un sens le système ptolémaïque a été correct à un moment donné. Bien au contraire, il dira : « je prenais jadis la Lune pour une planète (ou je voyais la Lune comme une planète) mais je trompais. » Ce genre d'affirmation apparaît souvent dans le sillage des révolutions scientifiques »²⁶⁴.

Pour l'auteur de *La révolution copernicienne* les visions et les perceptions différentes sont des atouts essentiels dans le processus de développement car, elles apportent de nouveaux éléments dans le domaine de la connaissance scientifique. Parler de relativisme épistémologique dans ce contexte, c'est d'abord comprendre que d'après Feyerabend, le

²⁶² P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 30.

²⁶³ P.K. FEYERABEND, *Tuer le temps*, p. 192.

²⁶⁴ T.S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 162.

relativisme se conçoit comme la condition sans laquelle le savoir scientifique ne peut évoluer. C'est n'est qu'en ouvrant les frontières de la connaissance scientifique, en valorisant les autres modes de savoirs que le savoir de type scientifique pourra évoluer. Face à un tel état de chose Paul Feyerabend pense que :

Le savoir peut-être stable et il peut être dans un état de fluctuation. Il peut être disponible sous la forme de croyances populaires partagées par tous, et il peut résider dans des individus spéciaux. Il peut résider en eux sous la forme de règles générales apprises mécaniquement, ou comme une capacité à traiter de nouvelles situations de façon imaginative »²⁶⁵.

Ainsi, « la conception du monde, soi-disant la plus rationnelle qui ait jamais existé, ne peut fonctionner que combinée aux événements les plus irrationnels qui soient, à savoir les miracles »²⁶⁶. De cette analyse, nous retenons que le relativisme concourt au progrès. Dans les lignes ci-après, nous nous attèlerons à examiner la visée du relativisme chez Paul Feyerabend.

II-1- La visée du relativisme chez Paul Feyerabend

À travers son relativisme épistémologique, Paul Feyerabend entend sortir la cité scientifique de l'obscurantisme et du dogmatisme dans lequel elle sombre depuis la période classique. Ainsi, en ouvrant la voie à d'autres formes de savoirs, l'objectif feyerabendien est d'inhiber la science de toute forme d'absolu. Pour notre auteur, il faut éviter de vouloir fonctionner sous le modèle robinsonien (Robinson Crusoe), qui consiste à vouloir avancer en se renfermant sur soi et sous le modèle de la pensée unique. La science pour mieux évoluer, a besoin d'autres entités, d'autres alternatives. Il faut laisser libre cours à tous les éléments susceptibles de nous renseigner. Pour cela, contre ses détracteurs, l'auteur de *Contre la méthode* pense qu'il faut « éviter l'absolu et le dogmatisme en introduisant chaque fois ce qu'il nomme avec insistance « le sens de la perspective » »²⁶⁷. Contre les marchands de vérités universelles, le théoricien de l'améthode pense qu'il faut démanteler l'idéologie monolithique et pernicieuse de la science. Essayiste et polémiste, l'ambition feyerabendien est de sortir la science des carcans du fondationnalisme classique. Pour cela, son relativisme milite en faveur du dynamisme de la raison et des méthodes. A travers son relativisme, Feyerabend veut nous amener à reconnaître que la raison ne saurait être fixée car, elle est en devenir. Par conséquent, il nous invite à faire preuve de tolérance épistémologique en

²⁶⁵ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 129.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 164.

²⁶⁷ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 25.

acceptant les limites de l'intelligence ou de la conscience humaine. La doctrine de proue ici, est l'idée d'après laquelle personne ne détient le monopole de la raison, c'est-à-dire aucune instance, théorie soit-elle, ne saurait se suffire à elle seule. Ayant pour ambition/objectif de démanteler l'orthodoxie fondationnaliste Feyerabend met sur pied l'« *améthode* ».

Le concept d'« améthode » fait intervenir le radical « a » qui signifie « sans », « en dehors » ou « en marge ». L'améthode voudrait donc dire de façon triviale, sans méthode. Si, Paul Feyerabend écrit *Contre la méthode*, c'est dans l'optique de s'opposer à l'idée d'une méthode qui veut s'imposer comme modèle à calquer, à appliquer, à suivre à priori par tous les chercheurs. Son objectif est de montrer que cette façon de concevoir la méthode, sous un angle fermé, restreint et canonique est une forme de blocage à l'entreprise scientifique. L'objectif recherché ici, est de libérer l'esprit du chercheur, c'est-à-dire de l'ouvrir à la découverte, aux innovations, et aux nouvelles observations. Le but recherché ici, est de se rapprocher de la vérité autant que possible et de mettre de côté les aprioris. Autant une réalité est susceptible de changer dans l'espace et le temps, autant il faut la suivre de près sans préjugés. D'après Paul Feyerabend :

Etant donné le but, même le plus étroitement 'scientifique', l'améthode (non-méthode) de l'anarchiste a une plus grande chance de réussir que n'importe quel ensemble de critères, règles ou prescriptions bien défini. (Ce n'est qu'à l'intérieur du cadre d'une conception du monde assez étendue que les règles peuvent être justifiées et ont une chance de succès).²⁶⁸

Les différents titres des ouvrages de Feyerabend, *Une connaissance sans fondements*, *Contre la méthode*, *Adieu la raison*, sont assez explicites. Parler de relativisme chez Paul Feyerabend, revient premièrement à montrer que d'après cet épistémologue autrichien, qu'il n'existe pas une méthode particulière en science, car toutes les méthodologies se valent. Autrement dit, l'améthode feyerabendienne qui débouche sur le relativisme, a pour téléologie épistémique la libération de la science des carcans du méthodologisme et du fondationnalisme classiques. C'est ainsi que nous pouvons comprendre pourquoi il mentionne avec insistance que :

La théorie de la relativité affirme le caractère relatif de situations et d'événements qui, y'a un siècle, étaient considérés comme existants indépendamment de toute mesure, tandis qu'avec la théorie quantique on

²⁶⁸ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 215.

*manque des invariants qui nous permettent encore d'objectiver la relativité*²⁶⁹.

A cet effet, Feyerabend pense qu'il n'existe pas un critère qui soit posé comme ultime ou absolu pour définir la science. Le relativisme dont il est question ici, laisse entrevoir, l'idée de « *perspectives* » ou d'« *alternatives* ». Il n'existe pas une solution absolue qui puisse tout expliquer. A cet effet, il pense que « *nous constatons alors qu'il n'y a pas une seule règle aussi plausible et solidement fondée sur le terrain de l'épistémologie soit-elle, qui n'ait été vidée à un moment ou à un autre* »²⁷⁰. Nous retenons donc, au terme de ce qui précède que l'objectif feyerabendien s'articule en ces termes : inhiber les institutions qui pourraient conduire à un estompage des frontières ; mieux encore, il s'agit ici d'éradiquer « *cet humour de chapelle dogmatique, fondationnaliste* » en se référant à la maxime selon laquelle, Paul Feyerabend voudrait rester ouvert à toutes les options, sans toutefois nous limiter à l'avance. A ce sujet, le but du relativisme consiste à ne pas momifier le savoir.

A travers le relativisme, il n'y a pas d'état définitif mais plutôt, des vérités provisoires, occasionnelles et circonstanciées. Face à la réalité dynamique, l'esprit doit également être en perpétuel changement. Bachelard parle du « *rajeunissement intellectuel* ». Il s'agit d'éviter les aprioris, c'est-à-dire les préjugés. Ce n'est pas parce que nous avons trouvé une solution Y face à l'observation X d'un phénomène que nous devons la généraliser. Il faut éviter de trouver des esquisses de solutions qui partent du particulier pour le général. A ce titre référons-nous au mythe des cygnes blancs (Popper) et celui de la dinde inductiviste développée par Bertrand Russell.

D'après le mythe de cygne, ce n'est pas parce que la plupart des cygnes sont blancs, que tous les cygnes sont blancs. En contextualisant cette anecdote dans notre présent travail, nous noterons que ce n'est pas parce qu'une solution X a pu trouver des réponses face à un problème Y, que cette dernière est valable pour pouvoir donner des réponses face à un autre problème quelconque. A travers son relativisme, notre auteur, à tourner le dos aux conceptions déterministes. S'agissant du mythe de la dinde inductiviste développé par Bertrand Russell, il faut noter que les mêmes causes, même réunies dans les mêmes conditions ne peuvent plus produire les mêmes effets. D'après notre auteur, il faut rompre avec de telles idéologies, car pense-t-il : elles sont obsolètes.

²⁶⁹ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 89.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 20.

En outre, cette rupture d'avec les épistémologies fondationnalistes nous amène ainsi, à procéder à l'élaboration d'une conception libérée des contraintes classiques et modernes de la science. Au regard du caractère complexe de la nature, Feyerabend à travers son relativisme procède à une démocratisation des choix et des méthodes scientifiques. Un tel postulat concourt d'une part à mettre fin au despotisme épistémologique et d'autre part, prôner pour l'ouverture à d'autres formes de savoirs. Le relativisme concourt à la prolifération des théories et fustige toute idée d'absolutisation de la science. Par-là, nous comprenons que la visée feyerabendienne est de rendre l'entreprise scientifique dynamique et évolutive. Dadaïste, désinvolte, Paul Feyerabend pense qu' :

Un dadaïste ne ferait pas de mal à une mouche et encore moins à un être humain. Un dadaïste reste complètement froid devant une entreprise sérieuse quelconque, et il sent anguille sous roche dès qu'on cesse de sourire pour prendre une attitude et une expression faciale annonçant que quelque chose d'important va être dit. Un dadaïste est convaincu qu'une vie digne d'être vécue ne sera possible que si nous commençons par prendre les choses à la légère, et si nous supprimons de notre langage les sens profonds mais déjà pourris qu'il a accumulés au cours des siècles (« chercher la vérité » ; « défendre la justice » ; « s'intéresser passionnément », etc.). Un dadaïste est prêt à promouvoir des expériences joyeuses mêmes dans les domaines où le changement et l'expérience semblent être exclus »²⁷¹.

Comme nous pouvons le constater, un dadaïste est un opportuniste qui sait se saisir de toutes les données qu'il possède. Il est rusé et voit plus loin. La vérité ne s'acquiert pas sous la base d'une seule donnée, d'une seule méthode ou d'une seule solution. En philosophie, il n'y a pas de vérité écrite avec « V » (c'est-à-dire des vérités absolues) mais, il n'y a que des vérités avec petit « v ». Ce que pensait Paulin Hountondji ne saurait donc, s'éloigner du relativisme. Nous retenons que le réel est changeant d'une part et d'autre part l'on ne saurait saisir la complexité ou la totalité de la complexité du réel. L'esprit humain ne peut saisir le réel que par perspectives. La vérité ne peut donc, pas être absolue. L'absolutisme en la matière ne saurait donc être quelque chose de convainquant. Aucune doctrine soit-elle ne saurait donc, être supérieure aux autres. Toutes les doctrines sont égales dans la conception feyerabendienne.

Ainsi, Bergson pense que :

²⁷¹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 18.

*La philosophie ne sera plus alors une construction, œuvre systématique d'un penseur unique. Elle comportera, elle appellera sans cesse des additions, des corrections, des retouches. Elle progressera comme la science positive. Elle se fera, elle aussi en collaboration*²⁷².

À l'aide de cette analyse, nous notons que le relativisme vise à mettre sur pied une nouvelle épistémologie fondée sur des bases ultra-libérales. Il constitue par ailleurs, la mise en exergue d'une nouvelle ère, celle de l'incitation à l'invention et à l'originalité. C'est l'exacerbation en acte du subjectivisme. Paul Feyerabend veut proposer une méthode ouverte qui permet aux chercheurs de se libérer des aprioris, des préjugés tant du point de vue méthodologique que du point de vue du rapport de la pensée à la réalité.

Dans son ouvrage intitulé *Une connaissance sans fondements*, il note avec insistance ce qui suit : « *La* » « *méthode scientifique est une idéalité sans intérêt qui n'éclaire pas plus les savants qu'elle n'aide à comprendre, même après coup, leurs bricolages, leurs arrangements particuliers, leurs pratiques partielles* »²⁷³. Les enjeux de l'épistémologie post-critique concourent à la mise sur pied d'une société ouverte à tous modes de savoirs.

De cette étude, nous relevons qu'il existe un très grand rapport entre la pensée feyerabendienne et celle d'Edgard Morin, Pierre Meinrad Hebga et Jean Bertrand Amougou. Pour Pierre Meinrad Hebga : « *il faut oser tout examiner. Tout est digne de notre investigation* »²⁷⁴. Pour ces derniers, la compréhension du réel et des essences phénoménales ne saurait être l'apanage d'un seul modèle explicatif. Comme Feyerabend, ils pensent que comprendre une réalité, c'est au préalable faire intervenir plusieurs domaines de recherche et de méthodes. Sous cet aspect, nous comprenons pourquoi Edgar Morin parle des principes d'interdisciplinarité et de transdisciplinarité. Il s'agit donc d'une épistémologie ouverte à d'autres horizons heuristiques. D'ailleurs, dans ses investigations portant sur les limites de l'épistémologie cartésienne de la simplicité, Thomas Minkoulou souligne à juste titre ce qui suit :

Pour corriger les manquements de l'épistémologie moderne, Edgar Morin va proposer la « reliance », c'est-à-dire cette démarche inter et transdisciplinaire qui seule est susceptible de sortir l'homme, le savant

²⁷² H. BERGSON in *L'énergie spirituelle* cité par E. Kenmogne in *Maladies paranormales et rationalités. Contribution à l'épistémologie de la santé*, Paris, Harmattan, 2016, p. 93.

²⁷³ P.K. FEYERABEND, *Une connaissance sans fondements*, p. 49.

²⁷⁴ P.M. HEBGA, *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, Paris, Harmattan, 1998, pp. 18-19.

*de notre ère de l'enfermement, de l'aveuglement, de la partialité et de la superficialité dans lesquels l'a conduit la science moderne*²⁷⁵.

À travers ces différents ouvrages, nous pouvons relever la ténacité qu'a notre auteur à développer les thèses sur la prolifération, l'anarchisme, le relativisme ou l'incommensurabilité. Cette finesse de l'analyse du dadaïste invite à retenir que « *l'on peut trouver dans chaque débat, de bons arguments en faveur de chacune des parties qui s'opposent* »²⁷⁶. Autrement dit, tout débat est enrichissant. Dans chacun des partis même s'il y a des choses négatives, il y a également du positif. Il faut pour cela opérer une synthèse ; Ne pas être dogmatique car, dans chaque point de vue, il y a le positif et le négatif. L'intérêt du débat, c'est de s'enrichir de part et d'autre. L'activité critique donc, consiste à éliminer ce qu'il y a de mauvais et à conserver ce qu'il y a de positif. Un bon critique a pour fonction d'abord d'analyser, de détecter le négatif d'une part et d'autre part, de relever le positif. C'est l'évaluation. Après cette appréciation, il faut faire valoriser ce qui va dans le sens de la vérité. C'est dans la diversité des opinions qu'on peut ressortir le meilleur. À ce sujet, Émile Kenmogne écrit : « *ce n'est pas seulement une affaire de culture ; c'est une affaire de rationalité* »²⁷⁷. Pour cela, notre auteur pense qu'il faut ouvrir la voie à d'autres modes de penser, de savoirs et d'hypothèses dans la science pour une meilleure intelligibilité des phénomènes. À cet effet, Pierre Hebga aborde la problématique de « *la rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux* ».

Il faut intégrer les opinions diverses pour une appréhension meilleure du réel. À travers notre travail, sur la question du relativisme épistémologique chez Paul Feyerabend, une lecture d'*Adieu la raison*, nous relevons d'après cette analyse qu'il envisage l'idée d'une interdisciplinarité et de transdisciplinarité dans la recherche scientifique. À ce sujet, comme Feyerabend, Karl Popper opte pour l'ouverture de la science à d'autres modèles explicatifs. Philippe Nguemeta et Awodem Crispo ne manquent pas de souligner que « *d'après Popper, le paradigme de la norme de référence et de l'idée d'une méthode fixe ne peut pas permettre d'établir de manière indubitable la vérité d'une théorie scientifique* »²⁷⁸. Nous constatons à

²⁷⁵ T. MINKOULOU, « Descartes et la science moderne. Comprendre l'épistémologie moderne, ses révolutions et ses problèmes » in *Modernité politique, modernité scientifique. Interrogations épistémologiques et axiologiques*, sous la direction d'Oumarou Mazadou, Yaoundé, Afrédit, 2017, p. 37.

²⁷⁶ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 33.

²⁷⁷ E. KENMOGNE, *Maladies paranormales et rationalités. Contribution à l'épistémologie de la santé*, p. 103.

²⁷⁸ P. NGUEMETA et A. CRISPO, *Descartes et Popper sur la question du fondement de la connaissance*, p. 136.

partir de là l'idée d'un pluralisme méthodologique car, il n'existe pas de source ultime pour fonder la science.

Contre l'orthodoxie fondationnaliste, Paul Feyerabend développe un vocabulaire spécifique qui démontre clairement sa prise de position. Ceci est observable à travers l'usage des expressions et certains de ses titres d'ouvrages tels que : « *Contre la méthode* », « *Adieu la raison* », « *l'améthode* », « *l'antifondationnalisme* », « *tout est bon* », « *alternative* », etc. D'après notre auteur, un modèle d'explication unique ne saurait fournir une vue complète sur le visible compliqué ou voilé. Dans ses écrits, il insistera beaucoup plus sur le concept d'améthode pour signifier son besoin de plaider en faveur d'une épistémologie ouverte. Un tel point de vue est également développé par Ludwig Wittgenstein, à travers son épistémologie de la contextualité. En effet, pour l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*, le savoir de type scientifique relève de l'ordre de la contextualité. C'est ce qu'aimerais nous faire comprendre Feyerabend à travers son relativisme.

C'est ainsi qu'en revisitant ses positions ultra logicistes et vérificationnistes, il écrit : « *la proposition seule a un sens ; et ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification* »²⁷⁹. Il ajoute : « *le nom n'apparaît dans la proposition que dans le contexte de la proposition élémentaire* »²⁸⁰.

L'avènement du pluralisme méthodologique, dans l'optique de promouvoir le progrès scientifique. D'où la résurgence de la formule feyerabendienne selon laquelle : « *tout est bon* ». Raison pour laquelle il affirmera qu' :

*Il n'y a pas d'idées si anciennes et absurdes soit-elle qui ne saurait être capable de faire progresser notre connaissance. Toute l'histoire de la pensée s'intègre dans la science et sert à améliorer chaque théorie particulière. Les interventions politiques ne sont non plus à rejeter, on peut en avoir besoin pour vaincre le chauvinisme en science qui résiste à tout changement du statut quo*²⁸¹.

Contre l'épistémologie lakatosienne des programmes de recherche, Paul Feyerabend milite pour une approche plus pluraliste sur le plan méthodologique. Cette option semble par excellence le point de conciliation entre ces deux systèmes de pensées car en dépit de l'anarchisme déguisé dont fait preuve Imre Lakatos, Paul Feyerabend pense que ce dernier ne serait pas très loin de l'approche à laquelle il éprouve plus de sympathie bien que chacun de

²⁷⁹ L. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 3.3, p. 40.

²⁸⁰ *Ibid.*, aphorisme 4.23, p. 58.

²⁸¹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 48.

nous le développe à sa façon. L'objectif feyerabendien se résume donc en ces termes : « tout chemin mène à Rome ». De part cette expression idiomatique, nous remarquons un profond désir de la part de notre auteur à critiquer le dogmatisme caché des épistémologies modernes ou des partisans du *statu quo*.

A cet effet, il pense qu'« *il n'y a pas de conception si absurde ou immorale soit-elle qu'il refuse de considérer ou d'utiliser et aucune méthode n'est considérée par lui comme indispensable*²⁸² ». Il rétorque par la suite en affirmant ceci « *comprendre que raison et anti-raison, non-sens et non-sens, dessein et hasard, conscience et inconscience (j'ajouterais humanisme et anti-humanisme) que tout cela se tient comme partie nécessaire d'un tout* ». ²⁸³ Voici ce qui était au cœur du message de Dada Hanspeter à la page 210 de ces écrits. Il faut donc, des moyens supplémentaires pour renforcer la nouvelle conception et faire éclater le statut quo.

Face à la responsabilité consistant à faire l'apologie des bienfaits du système anarchique, notre auteur pense que nous devons retirer « *les éducateurs professionnels* » de notre civilisation car, pense-t-il, ces derniers feraient preuve d'une éthique très rigoureuse. A cet effet, il se fixera pour mission principale, de procéder à la mise sur pied d'une « *esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* » pour un savoir libertaire. La science moderne étant un siècle de va et vient entre les philosophies rivales, Paul Feyerabend nous invite à procéder à l'adoption des normes nouvelles et plus libérales. Faudra donc éviter d'être des puritains mais poussez la barre plus haute afin d'être des libertins. Pour être plus explicite, il affirmera ce qui suit : « *Une société basée sur un ensemble de règles restrictives bien définies, au point qu'être un homme devient synonyme d'obéir à ces règles. Cette société accule le dissident dans un no man's land, sans aucune règle et lui dérobe ainsi sa raison et son humanité en vue de démontrer le péril ou les conséquences des règles dans la conduite humaine* »²⁸⁴.

Afin d'éviter de verser dans des absurdités, il affirme ce qui suit : « *une éducation générale devrait préparer un citoyen à choisir entre les normes ou à trouver son chemin dans une société dont les groupes fonctionnent selon des normes diverses* »²⁸⁵. Il ajoute : « *il n'y a pas une « méthode scientifique », mais il y a une forte dose d'opportunisme ; n'importe quoi*

²⁸² *Ibid.*, p. 208.

²⁸³ *Ibid.*, p. 210.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 241.

²⁸⁵ *Ibid.*, pp. 240-241.

est bon- n'importe quoi, c'est-à-dire tout ce qui est susceptible de faire progresser la connaissance telle que l'entend un chercheur particulier ou une tradition de recherche particulière »²⁸⁶. Ainsi, l'améthode feyerabendien a donc pour téléologie la mort du fétichisme méthodologique et l'avènement de la méthodologie pluraliste. La visée du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, consiste à aller au-delà des épistémologies fondationnalistes, en mettant sur pied une nouvelle idéologie qui va opérer un dépassement avec les autres conceptions classiques. Le relativisme voudrait désormais qu'on pense différemment. Il implique une nouvelle refondation axiologique du système de pensée.

II-2- L'ouverture de la science à l'irrationnel chez Paul Feyerabend

L'épistémologie feyerabendienne consacre la célébration et la profession de foi d'un irrationalisme tenace. En effet, cet épistémologue autrichien du XXème siècle promeut finalement la démarche anarchiste de la science. Son antifondationnalisme et son anarchisme épistémologique font suite à une rupture d'avec les principes méthodologiques fondateurs de la science tels que le rationalisme, l'empirisme, le positivisme logique de Cercle de Vienne, le falsificationnisme de Karl Popper. C'est suite à cette rupture que celui-ci constituera son « améthode », et précisément son « dadaïsme » qui débouche sur le relativisme. En fait, l'épistémologie feyerabendienne consacre l'avènement d'un système de pensée qui banalise la rationalité scientifique. D'ailleurs, il précise que :

Je suis, bien sûr, un romantique, y compris dans ma vie privée, et c'est une autre des raisons pour lesquelles, je ne peux être un ami de la raison et de la rationalité. Tout le monde sait maintenant que mon intention n'est pas de comprendre et d'encenser la science mais de la détruire »²⁸⁷.

Son « améthode » qui défend l'idée d'un pluralisme et d'un relativisme méthodologique débouche sur la célébration exacerbée de l'irrationalisme. En ouvrant la science à d'autres modes de savoirs, l'épistémologie feyerabendienne a concouru à l'apologie et à la valorisation des instances qui relèvent de la paranormalité dans le processus d'élaboration de la connaissance scientifique. En introduisant les instances irrationnelles telles que la magie, la sorcellerie, les mythes, les contes et légendes dans le processus de compréhension des réalités du monde, Feyerabend veut montrer qu'elles sont aussi dignes d'intérêts. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il écrit :

²⁸⁶ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 47.

²⁸⁷ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 7.

La connaissance s'acquiert à travers une multiplicité de concepts, plutôt que par l'application déterminée d'une idéologie donnée choisie. Et nous rendons compte qu'il faut peut-être que la prolifération soit imposée par des organismes non scientifiques dont le pouvoir est suffisant pour contrôler les institutions scientifiques les plus intéressantes par exemple, l'Eglise, l'Etat, un parti politique, le mécontentement public ou l'argent : la meilleure entité qui puisse à elle seule détourner un scientifique moderne de faire ce que sa "conscience scientifique" lui dit de faire, c'est encore le dollar ou plus précisément, le mark.²⁸⁸

Ces propos de l'auteur d'*Adieu la raison* laissent transparaître l'idée d'un détournement et d'une rupture d'avec la rationalité scientifique et de toutes autres épistémologies fondationnalistes et radicalistes. Ainsi, à travers certains de ses écrits, Feyerabend nous invite à opter pour la mythologie et les spéculations théologico-métaphysiques dans certains cas pour une meilleure intelligibilité des réalités du monde. Autrement dit, les ouvrages *Contre la méthode*, *Une connaissance sans fondements*, *Adieu la raison*, traduisent l'idée d'une banalisation de la méthode, de l'ordre et de la rationalité scientifique car, ils célèbrent l'irrationalisme en science. Selon Paul Feyerabend « *l'ordre est aujourd'hui le plus souvent, là-bas ou il n'y a rien. Il brille par son absence* »²⁸⁹.

Le falsificationnisme naïf, tient ainsi pour acquis l'idée d'après laquelle les lois de la nature sont manifestes et non pas cachées sous des perturbations d'une ampleur considérable ; l'empirisme, que l'expérience des sens est un miroir du monde plus fidèle que la pensée pure ; le rationalisme, enfin, que les artifices de la raison donnent les meilleurs résultats que le libre jeu des émotions²⁹⁰. Le mythe, les émotions, les superstitions, la sorcellerie, la religion et toutes ces autres instances supra-empiriques constitueraient-elles donc le fondement feyerabendien de la science ? Certainement, surtout lorsque nous nous référons au postulat feyerabendien d'après lequel : « *la variété des opinions est indispensable à une connaissance objective. Et une méthode qui encourage la variété est aussi la seule méthode compatible avec les idées humaines* »²⁹¹.

Car l'améthode de Feyerabend et son anarchisme épistémologique débouchent à coup sûr sur l'exclusion du méthodologisme dont font preuve les scientifiques et autres experts, pour faire place à un irrationalisme. Autrement dit, l'ambition feyerabendienne de sortir la connaissance et les théories scientifiques des carcans de l'absolutisme méthodologique abouti

²⁸⁸ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 40.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 13.

²⁹⁰ *Ibid.*, pp. 332-333.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 46.

à une mise en marge de la rationalité scientifique. Tel est d'ailleurs le sens d'*Adieu la raison*. Cette profession de foi et de célébration de l'irrationalisme chez Paul Feyerabend est beaucoup plus explicite, à travers les propos ci-après :

Je critiquerai deux idées qui ont souvent été utilisées pour rendre intellectuellement respectables l'expansion- l'idée de Raison et l'idée d'Objectivité.

Dire d'une méthode ou d'un point de vue qu'il est objectif (objectivement vrai), c'est prétendre qu'il est valide indépendamment des attentes, des idées, des attitudes et des espoirs humains. Voilà l'une des revendications fondamentales que les scientifiques et les intellectuels d'aujourd'hui nourrissent à propos de leur travail.²⁹²

Son dessein épistémologique a consisté à proposer une nouvelle démarche scientifique fondée sur le pluralisme méthodologique et le relativisme épistémologique. Sous cet angle, cette initiative s'est soldée par une célébration d'un irrationalisme tenace, si tant est que, sortir la science de l'emprise du fondationnalisme et de l'absolutisme méthodologique, c'est lui proposer n'importe quelle approche. Plus précisément, pour Paul Feyerabend :

Les scientifiques en générale peuvent tirer profit d'une étude des méthodes et des conceptions non scientifiques : enfin, la civilisation occidentale dans son ensemble peut apprendre beaucoup de choses à partir des croyances, des habitudes et des institutions des peuples primitifs²⁹³.

En d'autres termes, notre auteur veut nous amener à comprendre qu'« *une science dont la visée est de trouver la vérité doit conserver toutes les idées du genre humain pour utilisation possible ; ou pour le dire différemment, l'histoire des idées est une partie essentielle de la méthode scientifique* »²⁹⁴. Pour Feyerabend, il est important de tenir compte du jeu d'hypothèse de rechange dans le processus de la connaissance scientifique. Étant donné que « *la vérité repose cachée dans l'abîme* »²⁹⁵, il pense que même les entités irrationnelles doivent être valorisées et considérées au même titre que la science comme des entités fiables et prospères concourant à des résultats probants.

Ainsi, remettant en cause les versets fondationnalistes, Feyerabend écrit :

Les gens, en particulier les intellectuels, ne semblent tout simplement pas pouvoir se satisfaire d'un peu plus de liberté, d'un peu plus de bonheur,

²⁹² P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, pp. 11-12.

²⁹³ *Ibid.*, p. 29.

²⁹⁴ P.K. FEYERABEND, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, p. 196.

²⁹⁵ Démocrite cité par P.K. FEYERABEND in *Tuer le temps*, p. 207.

*d'un peu plus de lumière. Dès qu'ils aperçoivent la possibilité d'un petit bénéfice, ils s'en emparent, le circonscrivent, le mettent à plat et de cette façon préparent un Nouvel Age d'ignorance, de ténèbres et d'esclavage*²⁹⁶.

Optimiste inquiet, Paul Feyerabend dans sa lutte acharnée contre le méthodologisme classique énumère les raisons pour lesquelles il ne saurait être adepte d'un tel système de pensée. Célébrant ainsi l'irrationnel, il accorde une importance capitale aux instances de la paranormalité. Pour, les entités telles que la magie, la sorcellerie, le vaudou et bien d'autres sont les bienvenus en science. A cet effet, selon Feyerabend, les rationalistes et bien d'autres ont eu tort de fonder la connaissance autour d'une seule méthode d'explication. Pour lui, ce système méthodologique fait preuve d'une certaine forme d'autoritarisme qui limite la connaissance autour d'un seul principe. Pour notre auteur, une telle attitude fait montre d'un dogmatisme d'un autre genre. Et à Paul Feyerabend de résumer :

*On n'étudie jamais une idée dans toutes les ramifications, et l'on ne donne jamais à une conception toutes les chances qu'elle mérite. Des théories sont abandonnées et remplacées par des discours plus à la mode, bien avant qu'elles n'aient eu l'occasion de montrer leurs vertus. En outre les doctrines anciennes et les mythes « primitifs » ne paraissent étranges et absurdes que parce qu'on ne connaît pas leur contenu scientifique, ou parce que celui-ci est déformé par les philologues et les anthropologues qui ne sont pas familiarisés avec les connaissances les plus simples en physique, en médecine, et en astronomie. Le Vaudou, « pièce de résistance » de Marry Hesse, est un cas typique. Personne ne sait ce que c'est, tout le monde le cite comme un paradigme d'arriération et de confusion. Et pourtant, le vaudou a une base matérielle solide, bien qu'elle soit encore suffisamment comprise ; et une étude de ses manifestations peut servir à enrichir, peut-être même à réviser, nos connaissances en physiologie.*²⁹⁷

En parcourant ses œuvres, Feyerabend établit que tout fondement de la connaissance scientifique est dogmatique, et, par conséquent, aliène la science et son acteur. Aussi comprenons-nous pourquoi il ne manque pas de souligner qu'« être rationnel au sens formel veut dire suivre une certaine méthode »²⁹⁸. Face à cet état de choses, le fondationnalisme à l'œuvre dans le rationalisme classique de René Descartes est insoutenable. Il a pour piliers la raison et l'objectivité. Son objectif est de bien conduire la raison de l'homme et chercher la

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 208.

²⁹⁷ P.K. FEYERABEND, cité par Paul Désiré Mballa, in *Paul Karl Feyerabend et la critique du fétichisme méthodologique. Une analyse de Contre la méthode*, Mémoire rédigé en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en Philosophie, sous la direction de Lucien Ayissi, Maître de Conférences, Université de Yaoundé I, 2008-2009, p. 63.

²⁹⁸ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 17.

vérité dans les sciences. Pour ce faire, il recommande les principes et les règles rigides à suivre pour accéder à la vérité sans délirer.

Le rationalisme cartésien édicte des lois en dehors desquelles toute vérité n'est possible. En effet, même si tout être humain détient, de façon innée la faculté de juger, dont le bon sens, tout le monde ne l'applique pas convenablement. Les principes, règles et préceptes de cette méthode sont des paradigmes à observer scrupuleusement pour avoir une intuition claire et évidente des objets. Nous remarquons ainsi, que les traits caractéristiques de la méthode cartésienne sont : l'intuition, la déduction, l'évidence, l'ordre et la certitude dans les sciences, le tout, régulé par le doute, un doute lui-même méthodique. Le fondationnalisme est vigoureusement rejeté par Feyerabend, car non seulement érode l'imagination du savoir, mais aussi, vide la science de son contenu. A ce sujet, il écrit : « *Un léger lavage de cerveau consécutif à la méthode réussira sans peine à rendre l'histoire de la science plus terne, plus simple, plus uniforme, plus « objective » et plus prête à se soumettre à des règles strictes et immuables* »²⁹⁹.

Au total, Paul Feyerabend s'insurge contre le rationalisme classique, qui pour lui relève d'un dogmatisme qui ne voudrait pas dire son nom. Autrement, il s'insurge contre le rationalisme cartésien, qui est régi par un ensemble de règles fixes et « universelles ». Dans la théorie rationaliste, la raison humaine s'est muée en source ultime du vrai, en instance capable de conférer à l'homme une réelle assurance dans sa vie théorique et pratique. Compte-tenu de cette autorité de la « Raison », le rationaliste a pu, tel un rasoir, identifier et éradiquer du champ du savoir, tous les contenus qui lui sont rebelles. Afin de rendre compte d'un tel réductionnisme Paul Feyerabend affirme ce qui suit : « *Mais le rationalisme n'a pas de contenu identifiable et n'a pas de programme reconnaissable en dehors et au-dessus des principes du parti qui, par hasard, s'est approprié son nom* »³⁰⁰.

Par conséquent, « *Il est temps de désengager la Raison de cette tendance, comme elle s'est profondément compromise par association, de lui faire nos adieux* »³⁰¹. En énonçant la question de la Raison telle qu'elle se pose chez la plupart des contestataires, Paul Feyerabend le fait avec une extrême radicalité. Selon lui, « être rationnel », signifie au sens formel « suivre une certaine méthode », et au sens matériel, éviter certaines perspectives et en

²⁹⁹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 15.

³⁰⁰ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 20.

³⁰¹ *Idem*.

accepter d'autres''³⁰². Nous comprenons à partir de là que l'auteur de *Contre la méthode* rejoint Gaston Bachelard pour qui « *Il n'y a pas de raison absolue* »³⁰³. Au total, Paul Feyerabend attaque une certaine idéalisation de la Raison, et propose une connaissance « infondée », c'est-à-dire sans fondement. Pour lui, « Dame Raison », « belle déesse de la recherche, serviable », est susceptible de conduire à un système de pensée clos, ou la « *close society* » d'Henri Bergson. Mais ce qui a été le cas dans la science traditionnelle et moderne et qui continue de l'être dans la science contemporaine, ne l'est pas chez l'auteur de *Contre la méthode* : La « *Raison* » a perdu son autorité, son statut fondateur, ses critères d'universalité, de véracité, la belle déesse-raison est devenue une « vieille » mais édentée »³⁰⁴ à laquelle il va falloir dire « adieu » si l'on veut sortir du dogmatisme et prétendre au « progrès ».

³⁰² *Ibid.*, p. 17.

³⁰³ G. BACHELARD, cité par Mathurin Dzogoum, in *La critique des fondements de la connaissance chez Paul Karl Feyerabend : une lecture d'Une connaissance sans fondements*, mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en Philosophie, sous la direction d'Antoine Manga Bihina, Chargé de Cours, 2003-2004, p. 80.

³⁰⁴ E. MALOLO DISSAKE, *Feyerabend Epistémologie anarchisme et société libre*, p. 29.

CONCLUSION PARTIELLE

Parvenue au terme de la deuxième partie de notre travail, il était question pour nous, de présenter la solution feyerabendienne proposée à la suite du fondationnalisme classique. Avant d'y arriver, nous avons jugé nécessaire, de procéder à une mise en perspective de la critique feyerabendienne des épistémologies fondationnalistes. Autrement dit, il était question pour nous d'exposer les arguments qui ont poussé Feyerabend à se défaire du méthodologisme classique. Par la suite, il était question pour nous d'établir si, l'auteur de *Contre la méthode* est un réaliste ou un relativiste. À cet effet, il en ressort que, Paul Feyerabend a d'abord été un réaliste. Mais, son réalisme n'est en réalité qu'une préfiguration de son relativisme. De par, les différents travaux, il nous a été donné de constater que Feyerabend est un relativiste. Les titres de ces différents ouvrages, déclinent à juste titre l'identité de notre auteur. Enfin, il s'est agi pour nous de présenter la solution feyerabendienne. Contre le fondationnalisme classique, Paul Feyerabend propose le relativisme épistémologique. Au regard du caractère complexe et fugace du réel, l'auteur de *Tuer le temps* pense qu'il faut assouplir, au besoin, casser les frontières de la connaissance scientifique. D'après lui, toutes les instances sont rationnelles et dignes de foi. Pour cela, il est nécessaire de laisser une chance à tous les modes de savoirs, de cultures et de favoriser l'implication des citoyens dans la gouvernance. Au cours de notre analyse, il nous a été donné de distinguer trois types de relativisme (le relativisme pratique, démocratique, épistémique). Cette distinction des types de relativisme met en relief l'idée selon laquelle, la variété tend à s'imposer dans tous les domaines. À cet effet, nous avons trouvé nécessaire de valoriser le relativisme feyerabendien. Sa pensée s'attèle à démontrer qu'il n'existe pas une méthode ou un critère qui soit posé comme absolu en science. En d'autres termes, l'ère contemporaine est le refus du dogmatisme et de l'absolutisme. De part ce jet réflexif, nous notons que la pensée feyerabendienne est à valoriser car, elle rend la pensée scientifique dynamique et promeut une science ouverte en faveur du progrès illimité. Cependant, quelles peuvent être les limites d'un tel paradigme ? Par ailleurs, de quelle pertinence peut-être le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend pour la cité scientifique en général et l'Afrique en particulier ?

TROISIÈME PARTIE LIMITES ET ENJEUX DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND

Oui, le plus consternant, aujourd'hui, ce n'est pas tant la résurgence ou la permanence de pensées ou de comportements irrationnels et délirants. C'est bien leur prétention à la scientificité. Naguère encore, l'irrationnel se posait comme tout naturellement contre la science. Aujourd'hui, il se veut « scientifique », ni plus ni moins, et ses thuriféraires ne seront pas satisfaits tant qu'ils n'auront pas reçu le prix Nobel de physique et la médaille de Fields. Ils dénoncent, en attendant, les conspirations noires et réactionnaires de la « science officielle », sclérosée, enfermée dans ses certitudes, incapable enfin de s'ouvrir à leurs audacieuses vérités, à la fois neuves et fondées sur une sagesse millénaire ».

E. BARILIER, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, Carouge-Genève, Zoé et Hebdo, 1995, pp. 26-27.

Notre ambition analytique, dans le cadre de cette partie, consiste à présenter d'une part les limites du relativisme scientifique, tel que développé par Paul Feyerabend, et d'autre part, les enjeux de cette conception de la science, tant dans le monde en général, que pour l'Afrique en particulier. De par ce qui a été dit dans les parties précédentes, il nous revient ici, de procéder à une évaluation minutieuse et rigoureuse de la question du relativisme épistémologique chez Paul Feyerabend suivant une lecture d'*Adieu la raison*. Très extrémiste dans ses prises de position, ce dernier fait l'objet d'une virulente critique. Prônant un idéal d'un genre particulier, l'auteur de *Contre la méthode* s'avère être, à l'ère postmoderne, l'un des auteurs le plus critiqué, car il penche en faveur d'un courant de pensée exposant à la perte des valeurs et à l'irrationalisme. En « épistémè », disciple dissident de Karl Popper, l'auteur d'*Against Method* s'est fait remarquer comme le nouveau cynique. Les titres de ses ouvrages sont assez évocateurs car, ils nous dépeignent l'image que nous nous faisons de notre auteur. La question du relativisme épistémologique chez Paul Feyerabend plonge la cité scientifique dans un état de crise du sens et des valeurs. Notre dessein épistémologique dans le cadre de ce chapitre, consiste à présenter d'une part, les problèmes de pertinence de l'épistémologie relativiste que défend l'auteur d'*Adieu la raison*. Ceux-ci (les problèmes de pertinence) s'articulent autour des éléments suivants : la pérennisation du scepticisme dans le relativisme, la banalisation du savoir scientifique, l'ouverture à l'immoralisme et à l'irrationalisme. D'autre part, il sera question pour nous de faire ressortir les enjeux de la thèse feyerabendienne pour la cité scientifique en général et l'Afrique en particulier.

CHAPITRE VII

LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND

Dans son ouvrage intitulé *Feyerabend, épistémologie, anarchisme et société libre*, Emmanuel Malolo Dissakè examine la non pertinence de l'épistémologie feyerabendienne. Pour le philosophe camerounais, la première difficulté relevée est celle d'après laquelle Paul Feyerabend met sur pied une épistémologie sans fondement précis, si tant est que l'auteur de *Contre la méthode* ne se reconnaît pas lui-même philosophe. Reprenant les formules des détracteurs de la pensée de Paul Feyerabend, Emmanuel Malolo Dissakè écrit à ce propos :

En voici quelques exemples: Jean Largeault n'a vu dans les travaux de Feyerabend qu'un « nietzschéisme de pacotille », Pierre Jacob le catalogue comme « extrémiste » et caractérise sa démarche comme celle de « la révolte contre l'empirisme » ; alors que D.C Stove le classe dans la vaste catégorie des « irrationalistes modernes » qui inclut aussi bien Popper, Lakatos, et Kuhn, Martin Gardner le consacre comme le théoricien par excellence de l'antiscience. D'autres commentateurs ne retiennent enfin que le relativiste, ou ne se souviennent que du philosophe de l'antiméthode, ou de l'auteur d'un néo-réalisme d'une sorte très particulière.³⁰⁵

Malgré la densité et la profondeur de la pensée feyerabendienne, il n'en demeure pas moins qu'elle présente également quelques écueils. C'est ainsi que dans le cadre de ce chapitre, notre ambition analytique est de souligner les apories de la pensée relativiste que développe l'auteur d'*Adieu la raison*. Autrement dit, il est question pour nous de dégager les problèmes de pertinence qui découlent du relativisme épistémologique de Feyerabend. Pour cela nous soulignons que ces fautes de pertinence se présentent en trois grands moments fondamentaux. Premièrement, le relativisme épistémologique que développe Paul Feyerabend consacre le règne du scepticisme. Deuxièmement, l'anarchisme épistémologique, base de l'épistémologie feyerabendienne, apparaît comme une variance/source de l'irrationalisme. Troisièmement, non seulement au final, Feyerabend n'échappe pas lui-même au piège du méthodologisme, mais aussi, le relativisme qu'il développe serait un prélude à l'immoralisme.

³⁰⁵ E. MALOLO DISSAKE, *Feyerabend, épistémologie, anarchisme et société libre*, p. 7.

En réalité, pour Karl Popper « *le relativisme est la position à partir de laquelle on peut affirmer tout, ou presque tout et donc rien du tout (...) la vérité, dès lors n'a pas de sens. Le relativisme est issu d'une tolérance laxiste et mène à la domination du pouvoir* »³⁰⁶. Dans *La société ouverte et ses ennemis*, il assimile le relativisme au scepticisme. D'après lui, il n'existe pas une différence entre le relativisme et le scepticisme car, pense-t-il, ce sont des doctrines semblables.

Dit autrement, selon l'auteur de *Conjectures et réfutations*, il n'existe pas une vérité universelle, mais des vérités. Dans le relativisme, c'est chacun qui possède sa vérité. Par conséquent, tout le monde a raison. Pour être précis, l'auteur de *Contre la méthode* parle de la « *vérité orpheline* », c'est-à-dire qu'elle ne saurait se retrouver chez une catégorie ou une minorité de personnes qui la fondent et la défendent/protègent. Elle est orpheline car, elle ne possède pas de géniteur. La vérité est détenue par tout le monde. A travers cette définition poppérienne du dit concept, nous comprenons que nous ne saurons parler de vérité universelle, c'est-à-dire celle connue de tout le monde et respectant le principe d'objectivité et d'universalité. Nous parlons « *des vérités* » dans le relativisme car, elle (la vérité) varie en fonction de la sphère dans laquelle on se trouve. Ici, chaque particulier se fait une idée et une image précise de ce qu'il pense à savoir que c'est vrai. Tout le monde a raison.

De par ces définitions du relativisme, nous pouvons constater dans une certaine mesure, les défaillances de la pensée feyerabendienne au sujet du relativisme épistémologique. Nous relevons à la suite d'un tel postulat que le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend regorge en lui quelques points néfastes pour la science sur le plan éthique, moral, épistémologique, philosophique ou socio-culturel. Cependant, aussi dangereux soit-il, il est important de relever que le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, présente aussi quelques points essentiels pour la cité scientifique et à la culture humaine. Dès lors interrogeons-nous en ces termes : Quels sont les dangers auxquels s'expose une épistémologie qui dit adieu à la raison, à l'ordre, à la méthode et à l'éthique ? Par ailleurs, le relativisme épistémologique de l'auteur de *Contre la méthode* revêt-il uniquement en lui que des points négatifs pour la cité scientifique ? La vocation analytique de cette partie, sera d'aborder dans un premier moment et ceci dans une tonalité critique les problèmes de pertinence que relève le relativisme de Paul Feyerabend. Dans le second moment de notre analyse, il sera question pour nous d'insister sur les différents enjeux d'une telle idéologie.

³⁰⁶ K. POPPER cité par P.K. FEYERABEND in *Adieu la raison*, p. 96.

I- LES FAILLES LOGIQUES DU RELATIVISME DE PAUL FEYERABEND

L'itinéraire analytique de cette partie consiste en une mise en perspective des dangers du relativisme de Paul Feyerabend. Autrement dit, il s'agit de faire ressortir les limites d'une approche qui tend à tout relativiser. Le relativisme fait face à de nombreuses critiques de par le slogan qui le structure : *Anything goes*. Bien que bénéfique, pour la cité scientifique, il présente néanmoins, quelques points néfastes qu'il nous convient de relever.

I-1- Le relativisme feyerabendien : une pérennisation du scepticisme sur le chemin du savoir

Alan Sokal définit le relativisme épistémologique comme « *tout système philosophique qui postule que la vérité ou la fausseté d'une affirmation est relative à un individu ou à un groupe social* »³⁰⁷. De même, dans les *Impostures intellectuelles*, Alan Sokal et Jean Bricmont, soulignent également ce qui suit :

*Une deuxième cible de notre livre est le relativisme cognitif, à savoir l'idée- bien rependue d'ailleurs dans le monde anglo-saxon qu'en France-selon laquelle les affirmations de fait, qu'il s'agisse des mythes traditionnels ou des théories scientifiques modernes, ne peuvent être considérées comme vraies ou fausses que « par rapport à une certaine culture ».*³⁰⁸

Ils ajoutent : « *Grosso modo, nous entendons par relativisme toute philosophie qui prétend que la véracité ou la fausseté d'une affirmation est relative à un individu ou à un groupe social* ». ³⁰⁹

De par ces définitions, il ressort que la toute première faute relevée dans l'épistémologie relativiste de Paul Feyerabend, c'est de plonger la science dans un scepticisme exacerbé, et de surcroît dans le nihilisme. Par scepticisme, il faut entendre : « *une doctrine d'après laquelle l'esprit humain ne peut atteindre avec certitude aucune vérité d'ordre général et spéculatif, ni même l'assurance qu'une proposition de ce genre est plus probable qu'une autre* »³¹⁰. Autrement dit, le scepticisme est un courant de pensée dans lequel la vérité ne s'atteint pas. Elle est constamment en devenir, en perpétuelle construction, permanemment remise en cause. Du latin « *nihil* »³¹¹, c'est-à-dire « rien », le nihilisme quant

³⁰⁷ A. SOKAL, *Pseudosciences et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?* Paris, Odile Jacob, Septembre 2005, p. 91.

³⁰⁸ A. SOKAL et J. BRICMONT, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 18.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 90.

³¹⁰ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 949.

³¹¹ J. RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, p. 192.

à lui désigne, « *cette doctrine niant l'existence d'un absolu* »³¹². Un absolu ici, désigne : « le parfait » ou « l'achevé ». D'après Jacqueline Russ, le nihilisme est cette doctrine qui est contre toute forme d'universalité en tant qu'elle rejette « l'achevé », « le fini ». Pour André Lalande, le nihilisme représente « *cette doctrine d'après laquelle rien n'existe d'absolu* »³¹³. De par ces définitions, nous essayons de démontrer que le relativisme tend à nous amener à sombrer à perpétuité dans un scepticisme ou dans un nihilisme exacerbé/exagéré car, il plonge le chercheur dans une quête permanente et jamais achevée de la vérité. Le relativisme est une idéologie qui réfute toute idée de transcendance et d'absolu. La vérité n'y existant pas, nous nous trouvons au jour le jour face à un nouveau point de vue, à un nouveau paradigme favorable à la prolifération des théories de toutes sortes, y compris celles dangereuses. Autrement dit, dans le relativisme, le changement est perpétuel et la vérité est toujours en mutation. Si être un sceptique, c'est : « *penser que toute pensée est douteuse, que nous n'avons accès à aucune certitude absolue* »³¹⁴, en d'autres termes, chercher la vérité sans jamais être certain de l'avoir trouvé, ni même qu'on puisse l'atteindre, être un réaliste, c'est admettre qu'il n'existe pas de vérité absolue. Sous ce rapport, le relativisme semble problématique dans la recherche de la bonne solution car, s'il n'y a pas de vérité comme idéal objectif et qu'il n'y a que des vérités alors, la vérité n'existe pas. Parler de vérité objective/universelle dans le relativisme s'avère donc, être une utopie. A ce sujet, Gérard Barthoux pense que :

*La dissémination des horizons particuliers, avec la prolifération des principes culturels, a entraîné une dissolution de l'horizon premier qui permettait de prendre en vue ceux qu'il découvrait. Il en est résulté un scepticisme généralisé sur l'unité de la culture qui d'un relativisme de fait, a débouché sur un relativisme de droit, toutes les sociétés se retrouvant sur un même pied d'égalité*³¹⁵.

Il ajoute également :

le relativisme, quelle que soit la forme qu'il revêt, entraîne pour l'école des conséquences importantes, puis qu'il conduit inévitablement à penser que celle-ci enseigne une culture particulière, c'est-à-dire des valeurs et des savoirs culturellement marqués, donc valables pour une population donnée mais non pour une autre ; on est alors logiquement amené au refus d'une école « coloniale » et à l'affirmation de la nécessité d'une différenciation pédagogique établie en fonction de critères culturels. On pourrait mais on y reviendra aussi, que si le relativisme sous toutes ses

³¹² *Idem.*

³¹³ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 681.

³¹⁴ A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, p. 825.

³¹⁵ G. BARTHOUX, *L'école à l'épreuve des cultures*, Paris, P.U.F, 2008, p. 1.

formes a des effets désastreux sur l'école, c'est en grande partie parce qu'il constitue finalement une forme de scepticisme, voire d'agnosticisme et d'irrationalisme qui déprécie les valeurs de la raison ; Aron parle ici de véritable crise 'qui ébranle notre civilisation'.³¹⁶

De ces propos de Gérard Barthoux, il apparaît clairement que le relativisme, malgré son ambition épistémologique, nous amène à sombrer dans le scepticisme qui est la conséquence directe de la négation d'une vérité absolue ou universelle. Autrement dit, s'il n'existe pas une théorie, encore moins un critère qui soit posé comme absolu et universel, alors, nous comprenons que l'auteur de *Contre la méthode*, nie et évacue l'idée d'une vérité objective en science. Ceci n'est rien d'autre qu'une autre préfiguration du fameux « *rien n'est vrai* » de Friedrich Nietzsche. Dans cette logique, il faut comprendre que le scepticisme est une doctrine philosophique dans laquelle la vérité objective n'existe pas. Ce qui revient à dire que le chercheur se trouve dans un état de doute et de critique permanents, sans toutefois parvenir à la vérité. Encore faudrait-il établir un réel *distinguo* entre le doute méthodique et le doute sceptique. Pour le premier, il consiste à remettre en cause tout ce qu'on a admis antérieurement et n'accepter pour vrai que ce qui est évident et clair, afin de fonder la connaissance sur des bases certaines. Le second quant- à lui, est un doute qui concoure à la négation du vrai. Il y a destruction de la vérité. C'est dans un tel univers que nous plonge également le relativisme feyerabendien. C'est dire dans un monde dans lequel la vérité varie, selon le contexte dans lequel nous nous trouvons. Le danger d'une telle approche est la pérennisation du scepticisme et du nihilisme dans relativisme. D'après Putnam, le relativisme peut être appréhendé comme une doctrine selon laquelle : « *il n'existe pas de perspective qui soit mieux justifiée ou plus juste que n'importe quelle autre* »³¹⁷. Autrement dit, la vérité est nomade par essence, c'est-à-dire elle varie en fonction du lieu dans lequel on se trouve. Du coup, il n'y a plus de repères.

Avec le relativisme, c'est l'historicisme en acte de plusieurs vérités car, la vérité universelle n'existe pas. Étant donné qu'il n'y a rien d'universel dans le relativisme parce que tout est relatif, nous nous trouvons généralement perdu car, tout est en mouvement, c'est-à-dire, dépourvu de tout sens. Lucien-Samir Oulahbid, s'agissant du nihilisme et selon une assimilation du relativisme au nihilisme, pense que :

³¹⁶ *Ibid.*, p. 24.

³¹⁷ PUTNAM cité par P.K. FEYERABEND in *Adieu la raison*, p. 99.

C'est l'anti-éthique en acte : « il faut » errer, cela doit devenir le but quotidien, but final, entrecroisés en cette seule dimension : « la dérive est par elle-même la fin de la critique », écrit Lyotard en italique ce qui implique la fin de la critique, mais aussi des sentiments et des valeurs morales puis que ceci participe à la connaissance, à la prise de « conscience » dont parle Lyotard, et sont « donc » parties prenantes de la prise de pouvoir sur soi, dans ses pensées, là où le conflit permanent entre les jugements, les sentiments et les valeurs morales façonnent les attitudes et les évalue³¹⁸.

Si le relativisme tend à nous conduire vers le nihilisme, nous comprenons les maux qui peuvent être cachés sous ces mots d'un cri alarmant. Dans le relativisme, il faut comprendre que le chercheur erre sans repère ; il divague entre plusieurs théories car, il n'existe pas de vérité absolue, c'est-à-dire universelle. Il est départagé face à plusieurs solutions, face à plusieurs méthodes. Il est comme perdu dans un océan de méthodes dans lequel, il ne pourrait jamais atteindre la vérité universelle et dénicher la bonne solution ou la bonne méthode. Ainsi, nous devons reconnaître que le relativisme tend à tuer et à faire disparaître la vérité objective du champ de la connaissance scientifique.

En outre, la faute reprochée à Paul Feyerabend est d'avoir omis l'idée selon laquelle, il existe des vérités universelles, figées et inchangeables en science qui constituent l'épicentre de toute activité scientifique et par conséquent, l'idée selon laquelle la vérité doit être en perpétuel devenir pose problème. Nous ne pouvons pas tout relativiser car, il y a des principes universels qui sous-tendent l'activité scientifique. A titre illustratif, nous avons en physique, la loi de la gravitation universelle $h = \frac{1}{2} gt^2$, la loi einsteinienne de l'énergie cinétique $E = mc^2$; en chimie, concernant la loi de l'ébullition de l'eau, il est dit que l'eau boue à 100°C ; en mathématique, la somme des angles d'un triangle est égale à 180°, $1+1=2$, le périmètre du carré $P=CXC$; en médecine, la température normale de l'être humain s'élève à 37°C.

Ce qui pourrait donc, nous amener à penser qu'en science, il existe aussi des vérités établies et irréfutables. À cet effet, Jacques Arsac, dans *Y'a-t-il une vérité hors de la science ?* Écrit : « En bon scientifique, je ne peux douter un seul instant que la science mène à une vérité certaine : la somme des angles d'un triangle est de 180°C »³¹⁹. Dans cet angle, on ne saurait nier qu'il existe des vérités établies, figées, dogmatiques et irréfutables en science, puisque impossibles pour que la science s'impose et impose sa crédibilité, s'appliquant dans

³¹⁸ L.-S. OULAHBID, *Éthique et épistémologie du nihilisme, les meurtriers du sens*, Paris, Harmattan, 2002, p. 11.

³¹⁹ J. ARSAC, *Y'a-t-il une vérité hors de la science ?*, Paris, Harmattan, 2002, p. 9.

les sociétés humaines. À ce sujet, Léon Mbou Yembi De Biborat affirme que « *la vérité n'est ni africaine, ni asiatique ou orientale, ni américaine. Elle est universelle* »³²⁰. De ces propos de l'auteur de *L'universalité des questions philosophiques*, il est important de comprendre que la vérité n'a pas d'étiquette. La vérité au contraire invite constamment à favoriser l'universalité or, « *le trait le plus accusé de notre temps est certainement l'historicisme qui réduit les pensées et les actions des hommes aux conditions historiques de leur apparition. En rejetant toute idée de transcendance et d'absolu, la perspective moderne considère l'histoire comme l'instance suprême à laquelle les sociétés doivent se référer, mais une instance mouvante dépourvue de point fixe* »³²¹.

I-2- L'anticonformisme feyerabendien : une ouverture à l'anarchisme épistémologique

Dans une seconde approche, le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, pêche par le fait qu'il ouvre la voie à l'anarchisme épistémologique. Il est source de désordre dans la cité scientifique car, aucune règle n'est prise en compte. Il y a donc, anticonformisme car, tout se vaut, rien n'est interdit, rien ne limite rien. En effet, s'agissant des dérives du relativisme, nous avons pu relever que cette idéologie ne tient pas compte d'une méthode précise dans la sphère du savoir. Dans le relativisme, nous assistons à un melting pot des disciplines au point où, la démarcation entre science et non-science se voit disparaître. Avec cette posture feyerabendienne, nous observons que toute instance est science : les mythes, la sorcellerie, la chimie, la physique...etc. sont érigés au titre de discipline scientifique. Or, la science repose sur des principes bien définis et une méthode concise. De ce fait, le reproche que nous pouvons adresser à Feyerabend, est le fait d'oublier que les instances de la paranormalité ne respectent aucune méthode dans leur déploiement du savoir. Par conséquent, toutes les méthodologies se valent et sont dignes d'être considérées comme des disciplines scientifiques. Cependant, en réhabilitant un tel point de vue, l'auteur de *Tuer le temps* semble oublier que tout savoir ne saurait être scientifique malgré le fait qu'il soit susceptible de connaissance.

Il existe une certaine normativité en science. Cette dernière consiste à reconnaître que la science est une discipline objective et les instances mythiques sont des modèles explicatifs qui relèvent de la subjectivité. Pour Philippe Nguemeta, « *nous devons nous méfier des savoirs frivoles* » car, ils sapent les fondements de la science et mettent en péril la véritable

³²⁰ L. MBOU YEMBI DE BIBORAT, *L'universalité des questions philosophiques*, Paris, Harmattan-Gabon, 2008, p. 16.

³²¹ G. BARTHOUX, *L'école à l'épreuve des cultures*, p. 1.

nature du savoir de type scientifique. Il y a anti-conformité dans le relativisme, car nous tendons à assimiler les instances mythiques à la science. Or, une quelconque assimilation ne saurait être possible. À cet effet, Robert K. Woetzel affirme ce qui suit : « *un comportement affranchi de toutes règles, menace le bien public et sape la personnalité* »³²². Pour l'auteur d'*Une philosophie de la liberté*, « *le droit et l'ordre sont indispensables au bon fonctionnement d'une société* »³²³. Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, examiné d'un point de vue critique conduit à la mort de l'objectivité et à la banalisation du savoir scientifique ainsi que de la discipline salutaire que ce dernier exige.

Au sujet de la question du relativisme épistémologique chez Paul Feyerabend, nous relevons comme limite, la banalisation du savoir. D'après Alan Sokal, « *une philosophie postmoderne relativiste constitue un mauvais point de départ...* »³²⁴. À cet effet, nous relevons, « *en effet, qu'il n'y a aucun doute que l'attitude philosophique relativiste entre en contradiction avec l'idée que les scientifiques se font de leur pratique* ».³²⁵ Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, à n'en point douter, aboutit à une banalisation du savoir scientifique. En effet, partant du postulat d'après lequel tout se vaut et n'importe quoi marche, on assiste à la dissolution de la science elle-même, y compris ses procédés. En réalité, si « *tout est bon* » dans le domaine de la connaissance et la représentation du réel, alors on n'est plus à même de distinguer ce qui relève de la science de ce qui relève de la non-science. Cette entreprise de banalisation du savoir s'explique par le fait que les tenants de l'épistémologie post-critique, tels que Paul Feyerabend, Thomas Samuel Kuhn et Imre Lakatos, se sont donnés pour tâche de mettre la science et le paranormal au même piédestal. Or, une telle conception de la science est problématique. Car, la science repose sur une démarche bien précise, laquelle la distingue des autres modes de savoir. Ce qui revient à dire que bien qu'il existe autant de savoirs, mais tout savoir n'est point scientifique. C'est d'ailleurs ce que traduit Etienne Barilier en ces termes :

Précisons : il ne s'agit pas ici de reprendre un vieux débat sur la science et la foi. Il ne s'agit pas, notamment, de refuser toute origine ou toute fin de transcendance à ce qu'on appelle le sens. Ce n'est point la transcendance qu'il faut ici combattre, mais l'arbitraire. C'est l'idée confuse et criminelle que, dans l'humain royaume de la parole, de la raison, de la démonstration, tout se vaut. La science, la vraie, s'obstine simplement à dire que tout ne se vaut pas. Elle tente de donner au monde

³²² R.K. WOETZEL, *Une philosophie de la liberté*, Paris, Nouveaux horizons, 1977, p. 126.

³²³ *Idem*.

³²⁴ A. SOKAL, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 14.

³²⁵ A. SOKAL et J. BRICMONT, *Impostures intellectuelles*, p. 92.

*un visage humain, de nous faire sortir de cette galerie de glaces déformantes où nous ne cessons de nous heurter à notre image écrasée ou dilatée, où le sens nous assaille comme un horrible nain, comme un affreux géant. La science cherche à nous garantir contre les excès de sens aussi bien contre le défaut de sens.*³²⁶

C'est dire donc que la science assure et rassure pour être une science. Puisque cette assurance n'a pas droit d'être citée dans le relativisme, on comprend pourquoi Karl Popper écrit :

*La principale maladie philosophique de notre temps est le relativisme intellectuel et le relativisme moral qui, au moins pour une part, en découle. Par relativisme ou scepticisme si l'on préfère ce terme, j'entends la doctrine selon laquelle tout choix entre des théories rivales est arbitraire : soit parce que la vérité objective n'existe pas ; soit parce que, même si l'on admet qu'elle existe, il n'y a, en tout cas pas de théorie qui soit vraie, ou (sans être vraie) plus proche de la vérité qu'une autre ; soit parce que, dans le cas où il y a deux théories ou plus, il n'existe aucun moyen de décider si l'une est supérieure à l'autre*³²⁷

La science se caractérise par le fait qu'elle est un savoir essentiellement rationnel élaboré en toute objectivité. Nous comprenons pourquoi Philippe Nguemeta s'insurge contre la banalisation de la science et l'approche sociologisante en ces termes :

*L'identification scandaleuse de la science au vaudou, au mythe, à la sorcellerie nous paraît dans une certaine mesure inintelligible parce qu'elle rabaisse la science. C'est fort de la rationalité technoscientifique que les Etats-Unis, l'Israël, bref les grandes puissances s'imposent dans la carte géographique mondiale. Ce n'est pas grâce à la religion, la magie, les considérations mythologiques que l'Israël, le Japon s'imposent actuellement*³²⁸.

Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend s'avère donc scientifiquement irrecevable, par le fait qu'il combat la rationalité scientifique et l'idée d'objectivité en science. Car si le vaudou, la sorcellerie, la magie, l'exorcisme, la métaphysique, les superstitions doivent être prises comme des « sciences », alors nous sombrons dans un chaos épistémologique, et nous abdiquons face à la rationalité scientifique, et, de surcroit, renonçons

³²⁶ E. BARILIER, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, pp. 33-34.

³²⁷ K.R. POPPER, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 186.

³²⁸ P. NGUEMETA, *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. *Une lecture de Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Docteur d'Etat en Philosophie et la co-direction de Monsieur Lucien Ayissi, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I, 2004-2005, p. 142.

à notre statut d'être de raison. Raison pour laquelle il serait mal aisé d'assimiler la science à la métaphysique et l'épistémologie de la paranormalité. Car,

La science repose sur un ensemble de présuppositions qui la fondent même si elles présentent à un moment des limites. Dès lors, quiconque veut faire une œuvre en science, doit d'abord connaître cela. De ces présupposés, nous avons la croyance au pouvoir de la raison, les instruments et l'existence d'un langage technique³²⁹.

L'épistémologue anglais d'origine autrichienne Karl Popper, s'insurge également contre l'approche sociologisante et relativiste du savoir de type scientifique. Autrement dit, pour lui, la conception d'après laquelle le savoir de type scientifique est tributaire du contexte socio-culturel dans lequel on se trouve, est insoutenable et épistémologiquement irrecevable.

En effet, d'après ces derniers, les instances mythiques ne peuvent pas rivaliser avec la science car, elles n'ont pas une méthode précise. La science par nature ne saurait s'assimiler aux mythes, aux contes, à la magie, la sorcellerie...etc. Il faut éviter la confusion de genre car, il existe évidemment, une distinction de genre entre science et non-science. Pour l'auteur de *Conjectures et réfutations*, il est important d'opérer une démarcation tranchée entre ce qui est science et ce qui ne l'est pas (non-science). Par science, il faut entendre d'après André Lalande :

Un ensemble de connaissances et de recherches ayant un degré suffisant d'unité, de généralité, et susceptibles d'amener les hommes qui s'y consacrent à des conclusions concordantes, qui ne résultent ni de conventions arbitraires, ni des goûts ou des intérêts individuels qui leurs sont communs, mais de relations objectives qu'on découvre graduellement, et que l'on confirme par des méthodes de vérification définies³³⁰.

Selon Jacqueline Russ, du latin « *scientia* », la science désigne : « *une connaissance rationnelle portant sur l'essence du réel (par opposition à l'opinion)* »³³¹.

D'après ces multiples définitions de la science, nous pouvons noter que la science diffère de toutes ces instances mythiques car celles-ci, sont subjectives par nature. D'après Jean Ladrière :

Nous devons reconnaître que la démarche scientifique a en elle-même quelque chose de spécifique. Elle repose, comme on l'a déjà rappelé, sur une combinaison remarquable de la logique et de l'expérience. Elle fait

³²⁹ *Ibid.*, p. 135.

³³⁰ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 954.

³³¹ J. RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, p. 259.

*intervenir d'une part le raisonnement pur, l'inférence sous toutes ses formes, et d'autre part des procédés plus ou moins complexes de mise à l'épreuve.*³³²

Les mythes et toutes ces autres instances font partie de la pré-science. Par conséquent, comme la religion, ils ne sauraient avoir le statut de la science car, qui dit science, dit reproductibilité. Par conséquent, l'on ne saurait parler de relativisme en science, car tous les savoirs ne se valent pas. En voulant mettre au même rang science et paranormalité, Paul Feyerabend semble oublier que les instances mythiques sont des connaissances vulgaires qui représentent «un obstacle épistémologique». Par obstacle épistémologique, il faut entendre par là, ce qui vient se placer entre le désir de connaître du scientifique et l'objet qu'il étudie pour en empêcher ou en fausser la connaissance. Cet obstacle l'induit en erreur quant à ce qu'il croit pouvoir savoir du phénomène en question. Il est pour Gaston Bachelard interne à l'acte de connaître puisque c'est l'esprit qui imagine des explications aux choses. Il représente pour l'activité scientifique, un frein épistémologique.

En effet, il est important de comprendre que les instances mythiques et extra-scientifiques reposent sur la non-démontrabilité scientifique. À cet effet, ces instances ne sauraient être des savoirs rationnels et objectifs. La connaissance vulgaire, c'est-à-dire celle qui relève des mythes, part des faits bruts, de l'observation naïve, est une connaissance par «*ouï-dire*», constituée des faits particuliers et sans liens, selon Spinoza ; c'est une connaissance «*par expérience vague*». Elle ne conduit pas à la connaissance générale.

Or, la connaissance scientifique se veut rigoureuse et plus ou moins déterministe ; elle repose dans une certaine mesure sur le principe du déterminisme, de causalité, doctrine qui soutient que certaines choses ou toutes choses sont déterminées, c'est-à-dire que certains facteurs internes ou externes en fixent d'avance de façon précise et exacte, les manières d'être et d'agir. De par une telle étude comparative, nous comprenons que la différence qui nous permet de distinguer la connaissance scientifique et la connaissance vulgaire conduit à la conclusion selon laquelle Paul Feyerabend se serait trompé dans sa prétention à vouloir faire de la paranormalité une science. Imre Lakatos, mathématicien hongrois souligne à cet effet que : «*Les hommes de science détestent à juste titre, les subterfuges artificiels utilisés pour*

³³² J. LADRIERE, «*Courants d'antiscience, causes et significations*», in *Science et antiscience*, Secrétariat international des questions scientifiques (SIQS), Paris, Centurion, 1984, p. 30.

parier aux anomalies »³³³. Il existe une démarcation entre science et non-science. Toutes ces instances sont susceptibles de connaissances mais, ne sont pour autant toutes, des savoirs rationnels.

II- PAUL FEYERABEND ET LE PRINCIPE DU « TOUT EST BON »

La pensée feyerabendienne est sujette à caution dans la période contemporaine. Prônant une idéologie d'un genre particulier, elle regorge en dépit de son caractère innovant quelques limites. De par son ambition à libérer la science des carcans du méthodologisme, l'auteur d'*Adieu la raison* est fortement contesté durant la période contemporaine. A travers ses différents ouvrages, il a développé des points de vue très poussés. Ceci lui a valu des surnoms de tout genre (l'enfant maudit, meurtrier du sens...etc.). Des penseurs, philosophes et hommes de science de cette ère, estiment qu'une ouverture incontrôlée est très néfaste pour la cité scientifique et par extension pour la vie en société. Paul Feyerabend, « *maître mal-penseur* » pensent-ils, a développé une idéologie qui tue le sens, l'éthique et la norme. Il est donc considéré comme un meurtrier du sens et le père par excellence de la « *science immature* » pour parler comme Imre Lakatos dans son ouvrage intitulé *Histoires et méthodologie des sciences, programmes de recherche et reconstruction rationnelle*. Il a par ailleurs été considéré comme le chantre par excellence de l'immoralisme et de l'irrationalisme à cause de certaines de ses prises de position. L'objectif de cette seconde articulation, consistera à présenter dans une première approche, Paul Feyerabend comme étant le chantre de l'immoralisme et dans une seconde approche, il sera question pour nous de le présenter comme étant le chantre de l'irrationalisme. Ainsi, se présente l'intention analytique de cette section.

II-1- Paul Feyerabend : chantre de l'immoralisme

Face au relativisme exacerbé de Paul Feyerabend, la cité scientifique se trouve dans une situation très délicate avec la « *résurgence des meurtriers du sens* ». Face à un tel état de choses, l'auteur de *Contre la méthode* se fait baptiser le chantre de l'immoralisme car, son fameux « *tout est bon* » laisse libre cours à toutes sortes de passions, d'immoralisme et de fantasmes. Le relativisme que prône Paul Feyerabend est très problématique dans la mesure où, il concourt d'une part à la perte des principes tels que : les principes d'éthique, de morale

³³³ I. LAKATOS, *Histoire et méthodologie des sciences. Programmes de recherche et réfutation rationnelle*, trad.fr, Catherine Malamoud et Jean-Fabien Spitz, Paris, P.U.F, 1994, p. 165.

et de la normalité/normativité. Ce sont des principes qui sont complètement biaisés dans le relativisme car, chacun a sa morale et veut imposer sa morale sans plus savoir en vérité ce qui est moral. Par conséquent, la morale varie selon que nous sommes dans une culture X ou Y. Il est possible de penser dans un premier moment que, Paul Feyerabend puisse être présenté comme le chantre de l'immoralisme.

En effet, ayant bâti son épistémologie sur le fameux principe « *tout est bon* », Paul Feyerabend est considéré comme un thuriféraire de l'immoralisme car ce dernier, laisse libre cours à n'importe quoi, sans aucune restriction, sans aucune norme. Le mal et le bien sont devenus dans le relativisme, quelque chose de relatif. À ce sujet, Gérard Barthoux pense que dans le relativisme, « *les principes moraux diffèrent de culture en culture* »³³⁴. Autrement dit, l'idée de bien ou de mal varie selon la sensibilité de tout un chacun. Nous sommes désormais libres de nous livrer à n'importe quelle pratique au nom de la formule *Anything goes*. Cette formule tend à légitimer l'interdit en cette ère de la mondialisation, dans laquelle les puissances du G7 (des sept grandes puissances) tendent à imposer leur culture. Or, l'idéal à suivre consiste à vivre conformément aux idéaux de la morale. L'on ne saurait vivre en marge d'une certaine morale, sous prétexte que « *tout est bon* ». Ce principe concourt à la dissolution des valeurs morales et à la mort de la morale. D'après le *Dictionnaire de philosophie de Gérard Durozoi et André Roussel*, la morale peut être appréhendée comme : « *l'ensemble des règles de conduite qui sont soit propres à une époque ou à une culture, soit considérées comme universellement valides* »³³⁵. Du latin « *mores* », qui renvoie aux « *mœurs* », il est important de comprendre que le but de la morale est de réguler l'agir humain, de le conformer à la norme, à l'Idée du Bien et d'avoir ainsi en toutes choses, les repères. Elle s'impose à l'individu comme un idéal de vie.

En effet, en se référant à la maxime « *tout est bon* », nous constatons que le relativisme scientifique nous amène à développer des attitudes anormales et amORALES en concevant que tout est bien ; en relativisant tout. Il a pour conséquence directe la perte et la dépravation des mœurs puis que nous sommes désormais libres de souscrire à n'importe quelle idéologie ou tendance, sans pour autant devoir se soumettre à une quelconque instance. L'idée de bien et de mal deviennent des valeurs relatives. Il n'y aura plus ces valeurs morales, qui font office de règles d'action, de référence permettant à l'homme d'agir en fonction de la

³³⁴ G. BARTHOUX, *L'école à l'épreuve de la culture*, p. 26.

³³⁵ L. MBOU YEMBI DE BIBORAT, *L'universalité des questions philosophiques*, Paris, Harmattan-Gabon, 2008, p. 115.

norme. Ceci ouvre la voie à la morale permissive, vue qu'il n'y a plus de valeurs morales, de principes moraux ou de règles d'action de référence.

Si, « *tout est bon* », « *n'importe quoi est bon* », dans ce cas, les valeurs morales elles-mêmes deviennent relatives. Ainsi, chacun a sa façon d'appréhender la notion du bien. L'idée de bien et de mal varient donc en fonction de la sensibilité de l'état d'âme de tout un chacun. Or, les « *mœurs sont certes relatives aux lieux et aux époques, mais pas la moralité, qui repose sur des principes eux-mêmes fondés sur un sentiment naturel commun à tous les hommes. Les hommes ne sauraient relativiser les normes qui les jugent* »³³⁶. De par cette assertion, nous comprenons que les normes ne sont pas relativisables. Cependant, si tout est bon, alors, il est normal aujourd'hui que chacun puisse adhérer à n'importe quelle orthodoxie. Les hommes peuvent devenir des femmes et les femmes peuvent devenir les hommes s'ils le désirent. De nos jours, certains hommes se plaisent plus sous la peau d'une femme. Comment comprendre un tel phénomène ? Il y a bouleversement des valeurs. Quel serait le déshonneur par exemple, d'une mère africaine qui a porté son garçon pendant neuf mois et, qui par la suite découvre que ce dernier se sent mieux en jouant à être femme. Pour cette maman, cela est une abomination ! Que dire dans les églises ? C'est un sacrilège ! Nous ne pouvons et ne devons pas tout relativiser. Il y a des valeurs humaines qui dictent la conduite à suivre. C'est de la perversité en acte. L'idée de bien ne saurait varier en fonction de n'importe quelle subjectivité. Par la notion du bien, il faut entendre dans l'ordre éthique : « *un concept normatif comme le beau pour l'esthétique et le vrai pour la logique. Il signifie ce qui est jugé conforme à l'idéal moral* »³³⁷, c'est-à-dire ce qui est source de satisfaction, de considérations et va dans le bon sens universel. Par opposition au bien, le mal quant à lui désigne : « *tout ce qui fait obstacle à la perfection de l'homme et englobe des expériences ou dominant la souffrance et le dommage* »³³⁸. De cette définition du mal, il en ressort quelques termes indicateurs des maux dans lesquels une telle idéologie plonge la cité scientifique : la souffrance, la peine, le dommage et le déshonneur.

Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend empoisonne la cité scientifique de par l'absence de la morale et de l'éthique qui sont relevées. Il conduit à développer des tendances moins recommandables. L'immoralisme est une déviance fille du relativisme. L'auteur de *Contre la méthode* semble oublier ici, l'importance de la norme, de la morale et

³³⁶ G. BARTHOUX, *L'école à l'épreuve des cultures*, p. 27.

³³⁷ L. MBOU YEMBI DE BIBORAT, *L'universalité des questions philosophiques*, p. 115.

³³⁸ *Idem*.

de l'éthique dans une communauté. Si la finalité de la philosophie est la recherche de l'être, elle ne saurait échapper à la nécessité de ce qui constitue la valeur, la morale.

La morale ne devrait pas varier selon les individus en raison de l'unicité de leur genre ou de la communauté de leurs sentiments naturels, car c'est un principe qui structure le vécu quotidien. C'est un ensemble de règles qui se doivent d'être respectées pour un idéal du vivre-ensemble harmonieux et bénéfique. Nous devons associer la morale à l'éthique car, ces deux notions sont compatibles. Étant donné que l'éthique entend répondre à la question de savoir comment bien vivre ? Ces deux concepts renvoient aux règles de conduite qu'il est bon de respecter aussi bien dans la vie personnelle que sociale.

II-2- Paul Feyerabend : chantre de l'irrationalisme

Ici, nous nous proposons de démontrer que le relativisme de Paul Feyerabend est une source de l'irrationalisme. En effet, prônant une épistémologie ouverte à d'autres horizons heuristiques, l'épistémologue autrichien a, en même temps, ouvert la voie à l'irrationalisme post-moderne. De par nos différentes recherches, il nous a été donné de relever que Paul Feyerabend peut également être considéré comme le chantre par excellence de l'irrationalité en valorisant sans réserves les instances telles que la magie, la sorcellerie et bien d'autres. Selon Feyerabend, « *la science contient des théories qui sont en rapport les unes avec les autres exactement comme le monde A est en rapport avec le monde B. Pis encore : il existe des théories scientifiques mutuellement incommensurables, bien qu'elles traitent apparemment « des mêmes sujets »*³³⁹. Cependant, cette ouverture très poussée et incontrôlée a tendance à faire oublier à Paul Feyerabend que les instances de la paranormalité ne pourront jamais se confondre à la science au sens strict.

Ayant posé les bases d'une épistémologie antifondationaliste, Paul Feyerabend est cet auteur qui accorde du crédit aux instances mythiques. Pour lui, les mythes, les contes, la magie, le vaudou...etc. sont d'un apport incontestable pour la science et son développement tout comme pour l'épanouissement individuel et collectif de l'homme. En prônant l'ouverture incontrôlée de la science à d'autres formes de savoirs, l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* devient le chantre de l'irrationalité car, il procède à l'apologie de ces instances. Il faut entendre par chantre, cette personne qui glorifie, loue quelqu'un ou quelque chose. Paul

³³⁹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 306.

Feyerabend glorifie toutes les entités qui peuvent concourir à l'explication du réel y compris celles qui relèvent de l'irrationnel. Ainsi, il pense qu' :

Un développement intéressant se produit quand l'ontologie défectueuse est complète, c'est-à-dire lorsque ses éléments sont crus présents en chaque processus intervenant dans un champ, donné. Dans ce cas-là, chaque description, à l'intérieur du champ, doit être changée et remplacée par un énoncé différent (...). La physique classique nous fournit l'un de ces cas. Elle a développé une terminologie complète, pour décrire certaines propriétés fondamentales des objets physiques telles que la forme, la masse, le volume, les intervalles de temps et ainsi de suite³⁴⁰.

En faisant l'apologie des instances mythiques, Paul Feyerabend peut dans une certaine mesure être considéré comme le chantre de l'irrationalisme. Contre les défenseurs du *statu quo*, il développe le dadaïsme. Dans l'entreprise scientifique, le dadaïsme, conduit à l'intrusion des instances telles que le vaudou, la magie, la sorcellerie, la mécanique quantique ...etc. car, il accorde une place fondamentale à toutes les entités y compris celles relevant de la paranormalité. Une ambition pareille concourt à la mise en perspective d'une nouvelle épistémologie, celle ouverte. Le projet feyerabendien, étant de libérer la science de l'emprise du fondationnalisme classique et du règne de ceux qui savent, des méthodologues, contre les rationalistes, les scientifiques et bien d'autres, il écrit plus précisément :

La science moderne a écrasé ses adversaires sans les avoirs convaincus. La science a pris la relève par la force, non pas par le raisonnement (...) aujourd'hui, nous comprenons que le rationalisme, étant lié à la science, ne peut nous apporter aucune aide dans la lutte de la science contre le mythe ; et nous savons aussi, d'après des enquêtes de nature tout à fait différente, que les mythes sont infiniment supérieurs à ce que les rationalistes sont prêt à admettre (...) Un examen révèle que la science et le mythe se chevauchent de bien de manières, que les différences que nous croyons percevoir entre eux sont souvent des faits localisés qui peuvent se transformer en ressemblances ailleurs, et que les divergences fondamentales résultent de différences de buts plutôt que de différences entre des méthodes qui tenteraient d'atteindre une seule et même fin « rationnelle³⁴¹.

L'épistémologie feyerabendienne est essentiellement anarchiste. Cette dernière s'insurge contre tout ce qui tend à être dogmatiquement posé comme rationnel. Elle consacre une célébration et la profession de foi d'un irrationalisme tenace. En réalité, il s'agit d'un système de pensée qui banalise la rationalité scientifique. Son « *améthode* » qui postule l'idée

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 308.

³⁴¹ *Ibid.*, pp. 333-334.

d'un pluralisme et d'un relativisme méthodologique débouche sur une célébration exacerbée de l'irrationalisme. D'après Feyerabend, « *il est clair que nous n'allons pas perpétuer la terminologie démoniaque ancienne, et la prendre au sérieux dans le seul but de garantir la comparabilité des classes de contenu des deux théories* »³⁴².

D'après l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*, l'épistémologie feyerabendienne verse dans l'irrationalisme car, elle ouvre la voie à toutes ces instances mythiques en tentant de les ériger au rang de science. La science, aujourd'hui, est menacée par une montée fulgurante d'un irrationalisme tenace orchestré particulièrement par certaines figures emblématiques de l'épistémologie post-critique, où prospèrent des choix et explications insoutenables, inexplicables et non démontrables par le bon sens ou la raison, exactement comme aux états métaphysiques et théologiques qui montrent leurs limites. De cette analyse, nous relevons que l'épistémologie feyerabendienne laisse entrevoir les bribes d'un irrationalisme qui transgresse les règles de l'art tout en ouvrant la porte à la magie, la sorcellerie et toutes ces autres instances relevant de la paranormalité. L'auteur de *Tuer le temps* milite pour l'ouverture à d'autres types de savoirs car, d'après lui, le monde en soit est une entité irrationnelle qui ne saurait être expliqué par des êtres rationnels. Karl Popper pense au contraire :

*Ces considérations renforcent ma conviction que la seule attitude moralement justifiée est de nous considérer comme des êtres rationnels. Ainsi envisagée, mon attaque contre l'irrationalisme a bien un caractère moral. A mon avis, l'intellectuel qui, trouvant le rationalisme trop fade, lui préfère un ésotérisme à la mode aujourd'hui, comme par exemple, le mysticisme médiéval, manque à son devoir envers l'homme. Il se croit très au-dessus de notre siècle de matérialisme et de mécanisation à outrance, ce qui prouve surtout qu'il est incapable de comprendre l'importance des forces morales que recèle notre science moderne (...) Méfions-nous de ces faux prophètes, de ces nostalgiques de l'ancienne unité tribale et de ces victimes du malaise de la civilisation déjà décrits au chapitre X.*³⁴³

Dans la même perspective, Alan Sokal faisait déjà remarquer que notre époque est

Caractérisée, de ce point de vue, par une méfiance excessive à l'égard de la science et de la raison et par une sympathie tout aussi excessive à l'égard de l'irrationnel et du religieux. Cet état d'esprit est un des aspects de ce qu'on peut appeler le « postmodernisme », c'est-à-dire en

³⁴² *Ibid.*, p. 309.

³⁴³ K.R. POPPER, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, pp. 162-163.

*gros l'idée que la modernité, caractérisée par un esprit scientifique et rationnel, est ou doit être dépassée*³⁴⁴.

Ainsi, il dénonçait déjà ces « *impostures intellectuelles* » et cette industrie de pseudo-sciences qui ne cessent d'encombrer la cité scientifique aujourd'hui, dont « *les théoriciens les plus ambitieux (...) ont érigé des systèmes élaborés sur un brouillard verbal* »³⁴⁵. Certains en viennent même aujourd'hui, à parler de *L'irrationnelle rationalité*³⁴⁶, définissant l'irrationalité du rationnel comme « *le rationnel logique et instrumental auto-finalisé, réalisant pratiquement l'occultation, voire la négation des autres dimensions de l'être au seul et exclusif profit de la rationalité-puissance, incapable de se prendre comme objectif réflexif* »³⁴⁷. Une telle posture irrationnelle s'oppose par-là à la rationalité scientifique qui est universelle, et repose sur le débat critique et l'exigence de démontrabilité. C'est également ce que traduit Jean- Bertrand Amougou, lorsqu'il dit : « *Certes, la prééminence de la rationalité de type empirico-formel dont l'Occident moderne est hâtivement, acrobatiquement et exclusivement présenté comme l'épicentre, conduirait à l'évacuation des autres plages socioculturelles de toutes formes de rationalité* »³⁴⁸.

De notre analyse, nous pensons qu'au même titre que les thuriféraires du fétichisme méthodologique, à savoir les empiristes, les rationalistes, les positivistes logiques du Cercle de Vienne, Feyerabend n'a pas lui-même échappé au piège de la méthode en science. En d'autres termes, il est resté lui également un fondationnaliste. En effet, en voulant fonder une épistémologie ne reposant sur aucune méthode contre les tenants du rationalisme, ardents défenseurs des règles et des principes, Paul Feyerabend est lui aussi, tombé dans le piège de la méthode. Ce qui est ironique à ce niveau, c'est qu'en prétendant combattre le dogmatisme, il est lui aussi resté un fervent dogmatique. A cet effet, Paul Feyerabend se serait-il tromper lorsqu'il a cru mettre sur pied une épistémologie qui ne propose pas également, à son tour une méthode ? Il s'est opposé aux principes méthodologiques en science, mais a paradoxalement commis la même erreur. Les différentes thématiques (anarchisme, relativisme, améthode, antifondationnalisme...etc.) qu'il aborde dans ses différents ouvrages montrent à suffisance qu'il a lui aussi proposées des esquisses de solutions face au problème du fondement de la

³⁴⁴ A. SOKAL, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 9.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 81.

³⁴⁶ Il s'agit en effet du titre de l'ouvrage de Pius Ondoua en dialogue avec J.B. Amougou, paru aux Editions Harmattan, Paris, 2009.

³⁴⁷ P. ONDOUA, *Existence et Valeur* (tome II). *L'irrationnelle rationalité*, Paris, Harmattan, 2009, p.249.

³⁴⁸ J.B. AMOUGOU, *Réflexions sur la rationalité. Variations culturelles d'un thème chez Pierre Meinrad Hebga*, (Tome I), Paris, Harmattan, 2016, p. 22.

connaissance scientifique. Paul Feyerabend a failli dans son entreprise car, lui également est resté un fin méthodologue. Serait-ce une méprise de la part de l'auteur de ne s'être pas rendu compte ? Les expressions telles que « principes », ou alors l'utilisation de ce superlatif absolu « *la seule règle* » nous renvoie inéluctablement dans le monisme et partant, dans le réductionnisme. Si le « *tout est bon* » est un principe ou la seule règle, cela fait de Feyerabend un dogmatique cherchant à combattre le dogmatisme.

Face à cet état de choses, l'améthode que propose Feyerabend contre le fondationnalisme épistémologique, constitue une autre méthode. En soutenant l'idée selon laquelle « la seule » règle adaptée à la connaissance, c'est le fameux « *tout est bon* », Feyerabend s'est heurté au principe de la non-contradiction. Soit il existe une méthode en science, soit il n'en existe point du tout. Mais au-delà des dangers possibles auxquels nous expose le relativisme, faut-il ignorer de puissants enjeux y relatifs ? En d'autres termes, est-il légitime de le combattre de nos jours sans réserves ?

CHAPITRE VIII

DES ENJEUX DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND

De quelle pertinence revêt la thèse du relativisme épistémologique que défend Paul Feyerabend ? Ainsi se présente l'interrogation majeure qui fera objet de notre dans le cadre de ce chapitre. En effet, en examinant la conception feyerabendienne du relativisme aux plans épistémique et pratique, nous avons compris que cet épistémologue autrichien s'inscrit en faux contre toutes formes de dogmatisme, d'absolutisme, d'autoritarisme, de fondationnalisme méthodologique ou d'orthodoxie et d'autre part, contre la thèse de l'expertise scientifique ou de l'opinion savante. Face à cet état de choses, le relativisme épistémologique que défend l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* montre que le savoir scientifique s'inscrit dans l'ordre de la contextualité. Par conséquent, il serait absurde de clamer au nom de la science, la vacuité, l'inanité ou même la dangerosité des procédés comme les mythes, les traditions, les comtes et les légendes en les qualifiant de pseudo-scientifiques, d'ascientifiques ou même d'anti-scientifiques. Car, d'après lui, tout édifie, tout compte, tout vaut. Pour cela, notre ambition analytique, dans le présent chapitre, c'est de montrer et de présenter les enjeux d'une telle conception ouverte et élargie de la science, tant sur les plans épistémologique, philosophique, politique que socio-culturel.

I- DE LA PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND

Comme nous venons de le souligner dans les propos préliminaires de ce chapitre, le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, de par sa constitution et sa conception, est digne d'intérêt. Mais, il faut noter que ses enjeux sont multiples. Le relativisme épistémologique apparaît selon nous, comme une nouvelle orthodoxie qui ouvre la voie à de nombreux défis favorables à l'épanouissement individuel ainsi qu'à l'éclosion sociale. C'est une vision qui valorise à la fois la particularité, la spécificité et la singularité ; l'ouverture et le dynamisme ou l'historicité aussi bien du *cogitatum* (objet de connaissance) que du *cogito* du sujet épistémique. Bien que taxé par plus d'un, de chantre de l'irrationalisme et de

l'immoralisme, il faut reconnaître que les écrits de Paul Feyerabend sont d'une grande importance en cette nouvelle ère. C'est ainsi que cette première articulation de notre analyse consistera à présenter les enjeux du relativisme épistémologique feyerabendien, aux plans épistémologique et philosophique. Par ailleurs, dans une seconde analyse, il sera question pour nous de ressortir les enjeux du relativisme au plan politique et socio-culturel.

I-1- Des enjeux du relativisme au plan épistémologique

Au plan scientifique, l'épistémologie de Paul Feyerabend, consacre une exploration, une réhabilitation, une revalorisation de nombreux domaines de la connaissance à savoir : la sorcellerie, la magie, le mythe, les contes et les légendes méconnus à tort par les règles rigides du dogmatisme rationaliste, positiviste, réaliste, empiriste, des membres du Cercle de Vienne. En effet, en apportant dans le champ de la science une épistémologie relativiste basée sur l'« améthode », Paul Feyerabend balise le chemin de la reconsidération, de la reconstitution et de la consolidation de la science. Cette science dans sa vision, sort des sentiers bâtis de la recherche, des écoles et des principes de l'enfermement dans les dogmes/l'axiomatique. En introduisant la prolifération et le pluralisme méthodologique, en réhabilitant tout ce qui avait été évacués du royaume de la science et qui joue cependant un rôle important, il la réconforte dans la perspective du progrès véritable. D'ailleurs, Paul Feyerabend faisait déjà remarquer qu' « *il est donc nécessaire de revoir notre attitude envers le mythe, la religion, la sorcellerie et toutes ces idées que les rationalistes voudraient voir disparaître de la surface de la terre (sans même les avoir tant soi peu les regarder, ce qui constitue un taboue typique* ». ³⁴⁹ Le relativisme de Paul Feyerabend nous invite à revoir notre attitude vis-à-vis des disciplines dites ascientifiques car, elles sont susceptibles de connaissances.

Corollairement, nous noterons que le relativisme favorise l'élargissement du champ et des techniques de la connaissance ainsi que les possibilités de progrès scientifique. Le progrès dont il est question ici, est celui de la découverte, de l'exploration, de l'invention et de l'innovation.

De plus, le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, sur le plan épistémologique est d'une importance indéniable, au regard du caractère complexe, fugace et fuyant du réel. En effet, la complexité du réel nécessite plusieurs approches pour pouvoir l'expliquer. Paul Feyerabend de par sa pensée nous amène à comprendre qu'une

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 336.

épistémologie assez complexe est nécessaire face à la complexité du réel. A ce titre, aucune discipline scientifique autonome ne peut prétendre à elle seule cerner la totalité du phénomène à étudier. D'où la nécessité de faire intervenir l'interdisciplinarité, les approches méthodologiques relevant d'autres disciplines. Edgard Morin parle ainsi, du principe d'inter et de transdisciplinarité. L'autoritarisme et le fondationnalisme épistémologiques s'avèrent donc, être tant limités que limitant et donc, philosophiquement irrecevables, dans la mesure où, face à un réel complexe, le principe d'exactitude est une pure vue de l'esprit. Thomas Minkoulou, en explicitant l'épistémologie morinienne de la complexité, note avec assurance ce qui suit :

Selon (sic) Edgar Morin, une telle perception de la science est, non seulement erronée, mais surtout susceptible de désorienter toute démarche scientifique. En reconnaissant à la science le désir et l'ambition de comprendre le réel, Morin fait observer que l'épistémologie moderne impulsée par Descartes perd de vue la caractéristique de celui-ci qui est d'être une entité incernable, parce que fuyant et sur lequel on ne peut tenir un discours de certitude, d'exactitude et de prévisibilité. Pour Morin, le réel est une entité complexe dont seule une épistémologie elle aussi complexe peut rendre compte. L'être paradigmatique de la complexité est l'homme qui est une entité incernable et dont on ne peut parler avec certitude, exactitude et prévisibilité³⁵⁰.

Pour avoir une meilleure approche sur le réel, le chercheur devrait avoir recours au discours qui relève de la sociologie, la psychologie, la physique, la biologie, la chimie, l'anthropologie, la magie, la sorcellerie ...etc.

En effet, le réel, tels que nous le percevons n'est pas toujours ce qu'on croit qu'il est. L'épistémologue français Gaston Bachelard écrit à ce propos :

La connaissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres. Elle n'est jamais immédiate et pleine. Les révélations du réel sont toujours récurrentes. Le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire » mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser.³⁵¹

Il ajoute :

Face au réel, ce qu'on croit savoir clairement offusque ce qu'on devrait savoir. Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune, il est même très vieux car il a l'âge de ses préjugés. Accéder à la

³⁵⁰ T. MINKOULOU, « Descartes et la science moderne. Comprendre l'épistémologie moderne, ses révolutions et ses problèmes », p. 7.

³⁵¹ G. BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967, p. 16.

*science c'est spirituellement rajeunir, c'est accepter une mutation brusque qui doit contredire un passé.*³⁵²

Alors, nous avons besoin d'une épistémologie plurielle susceptible de pallier aux manquements des autres modes de savoirs. C'est ainsi qu'Edgard Morin parle de la complexité du réel, tandis que Bernard D'Espagnat parle du réel voilé. Pour Edgard Morin, le réel est une entité complexe dont seule une épistémologie elle aussi complexe peut rendre compte. Il rejoint ici Jean Perrin dans *Les atomes*, pour qui, la science consiste à « *expliquer du visible compliqué par de l'invisible simple* ». Pour mieux comprendre le réel, nous devons admettre une épistémologie plurielle.

In fine, le relativisme apparaît comme un remède contre le dogmatisme, la pensée sclérosée et le fanatisme. Il ouvre la voie à une nouvelle ère. Il y a changement de paradigme car, la logique relativiste vient sonner le glas au paradigme de l'autoritarisme en épistémologie ainsi qu'au statisme sclérosant qui en découle. Avec le relativisme, nous apprenons à voir et à interpréter les choses sous plusieurs façons, systèmes ou modèles de penser. À ce sujet, Karl Popper dans *Conjectures et réfutations* pense qu' :

*Aucun penseur sérieux ou citoyen ne devrait se comporter comme un religieux ou un dogmatique. Le savoir scientifique est essentiellement conjectural et guidé par la modestie. L'exigence de la rectification, du jeu perpétuel déployé à travers « l'ouverture » critique à « l'autre », est un hymne de tolérance »*³⁵³.

De ces propos, nous comprenons que le relativisme nous invite à penser par soi-même. Elle valorise la particularité et la singularité des modèles explicatifs. La thèse du relativisme peut dans une certaine mesure être raisonnable car, dans un premier moment, toutes les théories se valent. Aucune doctrine, théorie, quelque pertinente soit-elle, ne saurait être supérieure aux autres. Dans un second moment, elle insiste sur la collaboration et la coopération des savants et la reconnaissance de leurs erreurs (les limites) toujours possibles. C'est une idéologie qui s'est enracinée sous le principe de la discussion. En d'autres termes, il faut penser une éthique du dialogue avec d'autres modes de savoirs. Le relativisme est une idéologie qui s'impose pour mettre un terme non seulement au terrorisme intellectuel mais également, à la guerre que l'on note aujourd'hui dans la république des sciences. Les concepts tels que « relativisme » et « pluralisme » ont été mis à jour, afin de réhabiliter la discussion

³⁵² *Ibid.*, p. 17.

³⁵³ K.R. POPPER, cité par P. NGUEMETA in « *Karl Popper et le pluralisme méthodologique* », p. 33.

entre plusieurs chercheurs, entre plusieurs doctrines, aussi non-fondées soient-elles en apparence.

Etant donné que le relativisme ne revêt pas seulement des enjeux d'ordre épistémologique, mais évidemment ceux d'ordres philosophiques, quels peuvent être au plan philosophique, les enjeux du relativisme ?

I-2- Des enjeux du relativisme au plan philosophique

Notons d'emblée que la philosophie peut être conçue comme un discours rationnel en quête du sens et des essences, et une réflexion permanente sur la condition humaine. Autrement dit, c'est l'intelligibilité théorique (logos). Comme telle, elle a pour but d'amener l'homme à prendre réflexivement et méthodiquement en charge les problèmes qui minent son vécu, son temps et son milieu. A cet effet, elle se définit tout d'abord comme une pensée libre, ne reposant sur aucune autorité. Face à un tel postulat, le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, sur le plan philosophique, place, tout comme la philosophie, la liberté du sujet connaissant au centre de toutes choses. Pour cela, l'auteur de *Tuer le temps* nous invitera à être des opportunistes tout en nous demandant toujours comment des choses étrangères vont pouvoir améliorer notre vie et quels autres changements elles entraîneront ? Autrement dit, le relativisme feyerabendien suppose la liberté du choix du mode d'explication par le sujet pour la compréhension du réel. Ce qui voudrait donc dire que si l'on s'en tient à l'approche relativiste de notre auteur, on se rend compte qu'en la rattachant à la philosophie, l'homme est libre de choisir le modèle explicatif qui lui convient le mieux.

L'analyse précédente nous amène à comprendre que le relativisme feyerabendien est le refus du « *magister dixit* ». La liberté de penser est l'un des attributs de l'homme, d'autant plus que la philosophie elle-même se définit comme une pensée/recherche libre de l'essentiel. Cette conception des choses est perceptible aujourd'hui, plus précisément au sein de la philosophie contemporaine, où l'on observe la montée en puissance des pensées et idéologies en rupture avec le dogmatisme issu de la philosophie classique. Pour cela, il est important de mieux cerner la fameuse maxime d'Emmanuel Kant sur la devise des Lumières :

Sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire l'incapacité de se servir de son propre entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable (faute) puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement, mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. Sapere aude ! (Ose

*penser) Ait le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières*³⁵⁴.

La société contemporaine est marquée par une montée fulgurante de certaines doctrines et idéologies qui influencent de manière incisive, les modes d'être et de penser de l'humain dans son vécu. Un tel état des choses est dû au fait que la période contemporaine est considérée comme une période dans laquelle tout est à repenser et à refaire, tant sur les plans épistémologique, politique, économique, qu'humain et religieux. Il s'agit donc d'une période qui se caractérise essentiellement par une rupture d'avec les anciennes manières de penser, d'agir et de concevoir le monde. En un mot, c'est la rupture d'avec les conceptions classiques, pour faire place à une nouvelle approche du réel.

Le relativisme épistémologique de Feyerabend, sur le plan philosophique, constitue donc, pour nous le crépuscule des idoles au sens nietzschéen du terme et la mort de l'absolutisme. Le relativisme s'oppose à l'absolutisme et à l'universalisme. On pourrait même dire qu'il s'agit d'une opposition farouche aux appréhensions universalisantes de la connaissance scientifique. D'où la mort de l'objectivité en science face à la montée en puissance du relativisme qui s'accompagne de la banalisation de la science elle-même. C'est ce qui explique la pluralité des points de vue philosophiques observés aujourd'hui, tels que le libéralisme, le féminisme, l'existentialisme et bien d'autres encore. La connaissance en philosophie ne saurait donc, reposer sur un critère ultime. Car, d'après Karl Popper : « *Il n'existe pas de source ultime de connaissance. Aucune source, aucune radication n'est à éliminer, et toutes se prêtent à l'examen critique* ». ³⁵⁵ Cette perspective poppérienne est d'autant plus visible chez Jean Bertrand Amougou pour qui : « *Il est important que chaque discipline renonce à ce qui se présente en son sein comme dogme* » ³⁵⁶.

Au plan philosophique, la philosophie ayant du mal à s'affirmer en tant que discipline, en raison de sa dimension critique, abstraite, subversive et purement théorique, nous avons pu constater que la pratique de la philosophie tant à être interdite. C'est-à-dire condamnée. En effet, la proposition par les philosophes et la philosophie d'autres façons de penser, de voir au moyen de l'outil critique, était synonyme de subversion. Et par conséquent, un tel état des choses a abouti à la condamnation de certains philosophes et par la suite, au découragement de sa pratique car, elle était considérée comme une école de la subversion et de l'anarchisme.

³⁵⁴ E. KANT, *Qu'est-ce que les Lumières ?* Http : /www.quellehistoire.com. Consulté le 20 Janvier 2023 à 8h30.

³⁵⁵ K.R. POPPER, *Conjectures et réfutations*, p. 52.

³⁵⁶ J.B. AMOUGOU, « *Existence et sens : plaidoyer pour une philosophie interculturelle et intercritique* », in *Annales de la FALSH*, volume numéro 5, nouvelle série 2006, deuxième semestre, p. 9.

En d'autres termes, l'on pensait à tort qu'il s'agissait d'une école de la contestation. Mieux encore, il s'agissait d'une école qui concourait au renversement de l'ordre social ou politique (renversement des idées) par la critique. Cependant, l'espace qu'ouvre le relativisme, c'est-à-dire, celui favorable à l'ouverture, à l'acceptation d'autres points de vue, est un espace qui ne permettra donc plus que les philosophes se fassent museler comme ce fut le cas dans la Grèce Antique, avec Socrate. En 399 AV. J.C, il fut condamné à boire de la ciguë, avec pour chef d'accusation, la corruption de la jeunesse. Or, sa mission était d'éduquer la jeunesse, d'initier cette dernière au bon usage de l'esprit critique en faveur du perfectionnement permanent, ainsi que l'attestent ces propos de l'*Apologie de Socrate* de Platon :

Je n'ai d'autres occupations en effet que de circuler dans les rues en vous persuadant, jeunes et vieux, de ne pas vous soucier de votre corps et de l'argent en priorité et de ne pas y tenir aussi fort que à votre âme au moyen de la perfectionner. Je dis que l'argent ne fait pas le mérite, mais que c'est le mérite qui entraîne la réussite financière et tous les autres avantages humains, dans les affaires privées comme dans les affaires publiques³⁵⁷.

De par ce souci de justice et d'épuration des mœurs au moyen de la critique, l'homme politique aux mains sales, se sentant menacé, acculé, offensé, humilié et ridiculisé tend quelques fois à procéder à l'évacuation et à la condamnation de cette philosophie, comme une activité dangereuse. D'où cette révélation de Socrate présentant les risques de l'activité philosophique :

En outre de leur propre initiative, les jeunes gens qui m'escortent (...) viennent s'amuser à écouter les gens mit sur la sellette et souvent ils m'imitent eux-mêmes. Ils entreprennent à leur tour d'examiner d'autres personnes (...) Le résultat, c'est que ceux qu'ils ont examinés s'en prennent à moi et non à eux, et ils racontent qu'il y a un certain Socrate, le dernier des scélérats qui corrompt les jeunes³⁵⁸.

Le relativisme offre un espace propice à l'éclosion de la pensée critique/philosophique et non plus à sa condamnation. D'où il encourage la pratique de la philosophie en donnant la possibilité à cette dernière de proposer d'autres vertus, des vertus autres que celles que nous avons. Du coup, cela nous donne la possibilité d'innover. Non seulement que le relativisme ouvre, un espace favorable à l'éclosion, au libre exercice de la pensée, elle permet également de donner à la philosophie l'opportunité de jouer pleinement son rôle dans le monde actuel,

³⁵⁷ PLATON, *Apologie de Socrate*, Paris, Hatier, 1999, 30b-c.

³⁵⁸ *Ibid.*, 23c-d.

celui de la mondialisation, dans lequel, dans chaque état se vit et sévit le pluralisme (le multipartisme, la pluralité des ethnies, le multiculturalisme). Le rôle de la philosophie est de proposer au moyen de l'éclectisme de la critique, des valeurs constructives et humanitaires.

En validant l'approche relativiste qui rejette les dogmes et les préjugés, l'on aboutit à une valorisation des différents modes de pensée et d'appréhension du réel. Alors, les préjugés selon lesquels, la philosophie serait improductive, stérile, inféconde, subversive et que les philosophes seraient des fous se veulent être rapidement éradiqués ou du moins, révisés. Avec le relativisme, le statut historique de la philosophie comme la mère des sciences est réhabilité. Ainsi, les philosophes ne seront plus considérés comme des fous mais, comme des sages. Le relativisme donne une chance à la philosophie en raison de sa dimension critique de s'exprimer, d'opérer librement et d'atteindre ses objectifs. Autrement dit, grâce au relativisme, la philosophie a désormais la chance de s'affirmer en tant qu'une discipline malgré le fait qu'auparavant sa pratique fut condamnée. La philosophie ayant été longtemps taxée d'une discipline, abstraite, stérile, théorique n'ayant aucune incidence avec les problèmes existentiels en raison de sa dimension critique, se trouve désormais avec l'approche relativiste lavée de tous préjugés. La réhabilitation du discours philosophique par le relativisme débouche à un relativisme philosophique ; cela laisse libre cours à l'esprit d'ouverture et favorise la dissolution d'une manière unique de philosopher. Elle opérera à des tris, pour fixer les bornes du relativisme afin d'éviter un certain nombre de dérapages et surtout la dérive vers l'anarchisme. La démarche philosophique de par sa dimension critique va imposer au relativisme, une sorte de démarche cathartique, c'est-à-dire de purification. Grâce au relativisme, la philosophie, trouve un terrain assez propice pour éclore et s'imposer comme une discipline.

Aussi bien que la philosophie, le relativisme favorise la pensée autonome, la liberté de pensée, la liberté d'expression, l'esprit critique et de discernement. La philosophie étant réhabilitée, grâce au relativisme, cette dernière peut désormais être considérée comme une discipline productible, riche et rentable, à promouvoir. La philosophie s'appréhendant comme étant une entreprise de réflexion, c'est-à-dire un repli existentiel de soi sur soi, un mouvement de retour sur soi-même (attitude de l'esprit qui remet en question de manière critique et méthodique son propre savoir), elle pourra de par son applicabilité, fixer les bornes du relativisme afin d'éviter un certain nombre de dérapages et surtout la dérive vers l'anarchisme. Le but de la philosophie se trouve donc, dans le perfectionnement illimité, permettant à l'homme de se prendre en main en donnant régulièrement un sens à sa vie.

Au-delà de ce qui vient d'être dit, nous avons pu relever que le relativisme épistémologique ne revêt pas seulement des enjeux d'ordres épistémologiques et philosophiques. Elle peut également avoir des inférences dans d'autres domaines. Dès lors, quels sont les enjeux politiques et socio-culturels que revêt le relativisme de Paul Feyerabend ?

II- DE LA PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE AUX PLANS POLITIQUE ET SOCIO-CULTUREL

Bien au-delà des enjeux épistémologiques et philosophiques, il est important de noter que le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend a également des incidences au plan politique et socio-culturel. Le relativisme épistémologique que prône l'auteur de *Contre la méthode* a un impact considérable dans la vie courante et dont aux plans politique et socio-culturel.

II-1 Les enjeux du relativisme au plan politique

La politique est l'art de connaître, de comprendre et de gouverner les populations ou la communauté pour son épanouissement maximal. Selon André Lalande, elle désigne au sens large et étymologique ce «*qui a trait à la vie collective dans un groupe d'homme organisé*»³⁵⁹. Cependant, si la fin de la politique et du politique est le salut, l'épanouissement, en quoi est ce que le relativisme peut permettre la bonne gouvernance et la santé du corps social ? Au plan politique, l'esprit du relativisme est d'une grande importance car, il concourt à l'épanouissement des citoyens en sonnant premièrement, le glas à la pensée unique favorable à la dictature, à la tyrannie et autres pratiques de cet acabit souvent considérées comme des freins à l'épanouissement des citoyens.

Deuxièmement, étant donné que le relativisme promeut et impose l'esprit d'ouverture, du pluralisme, au plan politique, une telle idéologie favorise et consolide la démocratie qui accepte le pluralisme d'opinions, d'idées, comme argument, outil indispensable pour la construction nationale. De même qu'une seule main, ne peut attacher un fagot de bois, de même un seul point de vue, serait inapte à construire le devenir et l'avenir d'une nation. Autrement dit, le relativisme consolide la bonne gouvernance dans l'approche démocratique, car chacun est libre, chacun à l'opportunité d'apporter du sien, de proposer, dans le domaine

³⁵⁹ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 785.

qui est le sien, selon les circonstances des solutions face aux différents maux politiques. Avec le relativisme, il y a proposition et imposition d'une pluralité d'idées, d'opinions qui ensemble, constituent une source d'enrichissement pour la construction nationale. Le relativisme octroie au citoyen la liberté de pensée, d'opinions, d'expression dans un climat où règne le relativisme raisonnable. Sous l'égide de l'esprit philosophique du discernement, nous comprenons que la liberté d'opinions, de pensée, d'expression, le pluralisme culturel, le vivre-ensemble dans la paix peuvent être possibles en excluant, les conflits liés au fanatisme et à la dictature de la pensée unique.

Etant donné, qu'on ne saurait penser l'avenir de toute une nation par le biais d'un seul point de vue, dans le cadre de la gestion de la polis, le relativisme tend à consolider la pratique de la démocratie qui laisse entrevoir l'idée d'une ouverture à d'autres façons de penser ; à des manières de gouverner de façons spéciales et différentes. Ainsi, Paul Feyerabend écrit : « *la diversité naturelle est (...) renforcée par la diversité culturelle, qui permet à l'humanité de mieux s'adapter à des conditions de vie variées et à mieux utiliser les ressources de ce monde. Mais dans ce domaine, pèse la menace de la monotonie, l'uniformité et de l'ennui* »³⁶⁰. Le relativisme au plan politique, recommande la diversité des partis, des opinions sans oblitérer la possibilité de la consolidation de l'unité nationale.

Le relativisme, aussi bien que la démocratie, sont bénéfiques car, ils incluent plus d'opinions, plus de stratégies, plus d'approches, plus de propositions sur la manière ou la façon de gouverner, d'organiser ou de gérer la *Res publica* (chose publique). Lorsqu'il y a relativisme, cela veut dire qu'il y a un esprit d'acceptation de la différence, un esprit d'ouverture à la différence, aux échanges entre citoyens de formations politiques et/ou de cultures différentes. A ce niveau, on peut promouvoir des publications qui peuvent aider à la bonne marche et à la bonne gestion des affaires politiques. Cela peut être des ouvrages, des actions, des points de vue dans les fora, les meetings politiques qui peuvent aider à la construction réussite d'une nation. Il nous permet d'avoir plusieurs points de vue sur la façon de gouverner et de gérer les affaires d'une cité, selon le domaine dans lequel on se trouve. Ceci est un atout de développement à ne pas négliger. Avec le relativisme, on évite l'anachronisme. On comprend avec le relativisme que, les mêmes causes, même réunies dans les mêmes conditions ne sauraient produire le même résultat. C'est pour cette raison que Paul Feyerabend milite pour une pluralité d'approches. A cet effet, il écrit « *la plupart des sociétés*

³⁶⁰ P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 11.

qui dépendent de l'existence d'une étroite collaboration entre divers groupes ont des experts, des gens qui ont un savoir particulier et des compétences spéciales »³⁶¹.

Bien plus, s'agissant des enjeux du relativisme au niveau politique, nous pouvons noter qu'il reconnaît la pluralité des fonctions sociales. C'est-à-dire des classes sociales qui ne sauraient s'exclure de par leur complémentarité. Il n'y a pas à interdire ou à bannir une classe sociale donnée, car toutes les classes sociales sont des entités qui fondent /forment la cité. Avec le relativisme, nous comprenons que l'être social, ne peut pas vivre seul. Il ne peut pas se suffire à lui seul, en se confinant sur ses seuls points de vue personnels. Or, l'homme a toujours besoin des autres. Ainsi, Feyerabend écrit : « *la démocratie athénienne au temps de Périclès s'est arrangée pour que chaque homme libre puisse avoir son mot à dire dans le débat et puisse temporairement acquérir n'importe quelle position quel que fût le pouvoir qu'il lui était associé* »³⁶². L'être humain ne saurait se suffire pour pouvoir vivre en autarcie. Il doit pouvoir se compléter. C'est-à-dire, compléter ses manquements, ses défaillances par la collaboration avec les autres. Dit autrement, autrui est une source de connaissance et d'enrichissement. Pour cette raison au plan politique, le relativisme valorise l'existence de plusieurs classes tributaires d'opinions, d'idéologies, de compétences différentes, sans pour autant développer des attitudes discriminatoires, c'est-à-dire, des politiques d'exclusion, dans lesquelles, il sera interdit à certains de faire promouvoir soit leur parti politique, soit leur idéologie, soit leur religion.

A cet effet, la république idéale, selon Platon, est conçue pour avoir non pas uniquement en son sein, une seule classe sociale mais, pour en avoir plusieurs, pour dire qu'elle est une organisation sociale à plusieurs classes aux fonctions multiples, indispensables et complémentaires. C'est ainsi qu'au niveau fonctionnel, l'esprit du relativisme évacue toute possibilité de conflit et de fanatisme. Pour un idéal de vivre-ensemble, il faut que chacun puisse rester à sa place / son poste tout en respectant l'autre. A cet effet, Platon affirme que :

Ce qui donne naissance à une cité, repris-je, c'est, je crois, l'impuissance ou se trouve chaque individu de se suffire à lui-même, et le besoin qu'il éprouve d'une foule de choses ; (...) Ainsi donc, un homme prend avec lui un autre pour tel emploi, un autre pour tel autre emploi, et la multiplicité des besoins assemble en une même résidence un grand nombre d'associés auxiliaires³⁶³.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 68.

³⁶² *Ibid.*, p. 70.

³⁶³ PLATON, *La république Livre III, 369b-370b*, trad.fr. R. Baccou, Paris, G. Flammarion, 1966, pp. 117-118.

La raison de ce partenariat étant que « *la nature n'a pas fait chacun de nous semblable à chacun, mais différent d'aptitudes, et propre à telle ou à telle fonction* »³⁶⁴. Autrement dit, la vie de l'homme en tant qu'animal politique est conçue pour ne pas vivre en autarcie mais, pour vivre ensemble ou avec la multitude, c'est-à-dire avec les autres. Pour cela, la république préconisée par Platon n'est pas conçue pour avoir une seule classe, un seul homme, mais pour avoir une multiplicité d'hommes, de fonctions, de tribus, d'ethnies, de cultures. Au niveau politique, le relativisme crée un cadre favorable au vivre-ensemble des individus appartenant aux classes /fonctions différentes, aux partis politiques différents en évacuant les possibilités de la dictature d'une classe quelconque. Le relativisme est une vision qui favorise l'émergence du pluralisme dans tous les domaines dans l'harmonie du multiple dans l'un.

Au cours de cette analyse, il nous a été donné de constater que le relativisme épistémologique comporte un très grand nombre d'enjeux politiques favorables à l'épanouissement individuel et collectif des citoyens. Cependant, qu'en est-il des enjeux socio-culturels ?

II-2- Les enjeux du relativisme au plan socio-culturel

Dans le cadre socio-culturel, le relativisme permet que les différences inter-individuelles ne conduisent pas aux différends. Autrement dit, que ce soit au niveau des points de vue, des cultures, des traditions et d'ethnies, le relativisme est un cadre qui empêche que la diversité et les différences soient considérées, comme une source de division. De par ce qui vient d'être dit, nous notons que le relativisme promeut le multiculturalisme. C'est-à-dire qu'il milite pour l'existence de plusieurs cultures qui enrichissent notre patrimoine culturel et qui incluent des manières de faire et de savoir-faire différents ou variés. Il favorise également un esprit d'ouverture aux autres cultures. En d'autres termes, il favorise le goût de la découverte ou le dévoilement du caché, de la différence ou des variances. Avec le relativisme, le culte de la différence est un facteur de progrès et de développement à ne pas rejeter. Le relativisme met fin aux problèmes de la hiérarchisation des cultures, du tribalisme et de l'ethnocentrisme.

En effet, en reconnaissant que toutes les cultures possèdent des éléments en même de booster le développement d'un pays, Paul Feyerabend pense que la culture est un facteur de développement. Dans la même lancée, Guillaume Bwelé affirmera ce qui suit :

Le point de départ de la méthode de développement renvoie donc au projet commun impliquant les différences particulières à caractère

³⁶⁴ *Idem.*

*ontologique, culturel et économique : c'est le cadre d'intégration dans un ensemble dont la culture porte le sens à même de donner amplitudes et configurations aux autres richesses naturelles comme au projet commun lui-même*³⁶⁵.

Pour un développement authentique, à la table du « rendez-vous du donner et du recevoir », il faut y proposer un dialogue des cultures sur « le droit à la différence »³⁶⁶. Pour mieux se développer, il faut s'ouvrir aux autres. Toute éducation humaine doit préparer chacun à vivre pour autrui afin d'en recevoir d'autrui dans le juteux circuit de la réciprocité. Car, l'autre, loin de constituer un simple obstacle à mon essor, est le point de départ de mon épanouissement tant culturel, intellectuel, moral et spirituel que social. A cet effet, le relativisme épistémologique, tel que défendu par Paul Feyerabend, vient rompre avec toute sorte de fermeture culturelle, de renfermement sur soi pour laisser place à ce qu'Henri Bergson appelle une « *open society* », c'est-à-dire une société ouverte à d'autres cultures. A ce sujet, François Perroux écrit :

*La liberté des personnes épanouies dans les valeurs auxquelles elles adhèrent et qu'elles vivent en acte est l'un des ressorts les plus puissants du développement sous toutes ses formes », et cela dans le sens où, au niveau de l'intégration « l'ordre que cherchent les esprits est celui d'une finalité englobante et d'un projet commun*³⁶⁷.

Le relativisme génère un certains nombres de vertus tels que la tolérance, l'humilité et l'acceptation de l'autre malgré sa différence. Il favorise donc : le dialogue des cultures. Pour nous résumer, L'idéal de l'homme dans une société libre est la diversité dans l'unité et l'unité dans la diversité. Le relativisme promeut l'esprit d'ouverture, gage de bonheur et de paix. Cette ouverture à d'autres modes de savoir permet également au plan socio-culturel, de lutter contre l'autoritarisme sanitaire ou l'absolutisme médical. Un tel postulat concourt à la valorisation des rationalités particulières dans leur pluralité. Il existe par exemple des « *maladies paranormales* »³⁶⁸ qui ne sauraient être traitées selon les règles rigides de la médecine conventionnelle. A ce sujet, Emile Kenmogne pense qu' « *il faut donc convoquer un autre type de rationalité, car les rationalités sont multiples* »³⁶⁹.

³⁶⁵ G. BWELE, *Du logos vivant. Essai sur une ontologie de l'altérité et d'intégration interculturelle*, Yaoundé, CLE, 2009, pp. 140-141.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 71.

³⁶⁷ F. PERROUX cité par G. BWELE in *Du logos vivant. Essai sur une ontologie de l'altérité et d'intégration interculturelle*, p. 140.

³⁶⁸ E. KENMOGNE, *Maladies paranormales et rationalités. Contribution à l'épistémologie de la santé*, p. 13.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 16.

En outre, avec le relativisme, nous avons pu relever que le multiculturalisme favorise le multilinguisme. C'est-à-dire, l'accroissement de plusieurs langues. Autant nous avons une multitude de langues, autant nous nous rapprochons de la connaissance. Selon André Lalande, la langue est un « *système d'expression verbale de la pensée comportant un vocabulaire et une grammaire définis, relativement fixes, constituant une institution sociale durable, qui s'impose aux habitants d'un pays, et demeure presque complètement indépendante de leur volonté individuelle* »³⁷⁰. Dit autrement, elle désigne un système d'expression défini en fonction du groupe social ou professionnel qui l'utilise. La langue est un instrument, un port, un véhicule/bus de transmission de connaissance, des savoirs et des savoirs (savant, être, faire, faire faire).

De cette analyse, il nous a été donné de cerner les intérêts de la pensée feyerabendienne dans les domaines tels qu'épistémologique, philosophique, politique et socio-culturel. A cet effet, il en ressort que le relativisme feyerabendien est d'une grande nécessité. En prônant les sociétés ouvertes, il nous amène à la découverte des cultures et des langues étrangères. D'après lui, la différence est source d'enrichissement, de développement. Cependant, pour pouvoir jouir des atouts ou des bienfaits d'une culture différente, il faut passer par le dialogue des cultures dans un monde multiculturalisé. Guillaume Bwelé fait donc remarquer à ce propos :

Il importe dans ce contexte, de souligner ce que la référence à la race compte d'artificiel et de provisoire, eu égard à ce que la culture, avec le brassage des populations, entraînent comme homogénéisation des peuples face à la diversité des individus, car « soumise à la culture, esclave de son génie, l'humanité est condamnée à un brassage qui homogénéisera les peuples tout en maintenant la diversité des individus. C'est dans cette diversité individuelle que réside la richesse de l'humanité. »³⁷¹

³⁷⁰ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 554.

³⁷¹ Guillaume Bwelé, *Du logos vivant. Essai sur une ontologie de l'altérité et de l'intégration interculturelle*, p. 93.

CHAPITRE IX : LE RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND ET NOUS

Dans ce dernier chapitre, il est question pour nous de dégager les bienfaits du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, pour l'Afrique actuelle. Actuellement, que le continent sombre dans une dépendance exacerbée vis-à-vis des puissances occidentales parce que les Africains dans l'état du néocolonialisme, affichent régulièrement leur refus ou même leur incapacité à innover, à créer et à penser par eux-mêmes, au rythme du complexe d'infériorité. Il faut également ajouter que, la culture africaine peine à s'imposer face à la diversité culturelle et au choc des cultures impulsées par la logique actuelle de la mondialisation. Par conséquent, l'Afrique actuelle fait visiblement face au sempiternel problème de dépendance vis-à-vis des grandes puissances de notre temps dont elle subit directement ou indirectement le téléguidage. On ne saurait oublier la constante menace de déstabilisation socio-politique à l'intérieur de chaque Etat africain. Face à ces défis majeurs, quel peut être l'apport du relativisme de Paul Karl Feyerabend ? En d'autres termes, quels peuvent être les intérêts ou les bienfaits du relativisme dans l'Afrique actuelle ? Pour répondre à ces interrogations, nous articulons notre analyse autour de deux axes majeurs. La première articulation s'attèle à présenter les enjeux culturels de la rationalité ouverte de Paul Feyerabend pour l'Afrique actuelle face au phénomène de la mondialisation tandis que la deuxième porte sur la rationalité ouverte comme un incubateur de l'autonomisation des Etats africains en cette ère contemporaine.

I- DES INTÉRÊTS SOCIO-CULTURELS DU RELATIVISME OU DE LA RATIONALITÉ OUVERTE DE PAUL KARL FEYERABEND POUR L'AFRIQUE ACTUELLE

La mondialisation est la mise en relief d'un carrefour d'échanges entre les divers États et continents du monde, échanges favorisés par les techniques de l'information et de la culture comme l'internet, les moyens de transport, de communication et de transformation hyperrapides. Elle préconise des mondes réunis dans un seul espace partageant les mêmes

réalités, économiques, culturelles, politiques, sanitaires et sécuritaires dans la diversité. Autrement dit, elle désigne l'organisation du monde autour d'un seul idéal, celui de l'épanouissement de l'homme ; le nouveau monde devenant ainsi unique et unifié dans la diversité, afin de relever les défis communs et globaux. Par conséquent, elle pose inéluctablement le problème du sort des particularismes et des identités culturelles : ces derniers doivent-ils disparaître au profit d'un prétendu universel ? En ce qui concerne l'Afrique, quel peut y être la contribution du relativisme aux plans culturel et psycho-social ?

I-1- Intérêts du relativisme de Paul Feyerabend pour l'Afrique au plan culturel

Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend est bénéfique pour l'Afrique. En effet, il laisse libre cours à une rationalité ouverte qui n'annihile pas l'intégrité, l'individualité et la singularité dans un monde multiculturalisé. Il valorise l'originalité de chaque culture car, les diverses cultures qui peuplent le monde ont chacune ses mérites et ses limites ; chacune est susceptible du meilleur comme du pire. Il permet de reconnaître qu'il existe « *une nature humaine, mais une nature humaine, originellement différenciée* » qu'il convient de valoriser. À ce sujet, Paul Feyerabend écrit : « *toutes les cultures ont des raisons « objectives » en leur faveur* »³⁷². Par-là, nous voyons que l'auteur d'*Adieu la raison*, à travers son relativisme épistémologique, montre que toutes les cultures sont importantes à l'ère de la mondialisation. Car, elles nous permettent d'être mieux armés face aux difficultés existentielles (le cas de la crise sanitaire du Covid-19) à l'échelle nationale, continentale et intercontinentale.

Le relativisme feyerabendien valorise donc, toutes les cultures et tous les aspects de la culture comme la magie, la sorcellerie, les mythes, la religion, les traditions, les contes, les légendes, qui sont le propre de tous les peuples et principalement, des Africains. Par-là, Feyerabend est contre toute tendance maniaque à hiérarchiser les cultures, corollairement, par extension, celle consistant à classer la culture africaine au bas de l'échelle.

À ce propos, Raymond Boudon écrit :

*Le relativisme normatif place toutes les sociétés sur un pied d'égalité, et par là affirme leur dignité (...) il est impossible de soutenir qu'une société ait des institutions supérieures à une autre. Le règne de la bienveillance universelle peut alors s'instaurer : on est invité à considérer toutes les cultures comme également dignes de respect*³⁷³.

³⁷² P.K. FEYERABEND, *Adieu la raison*, p. 338.

³⁷³ R. BOUDON, *Le relativisme*, Paris, P.U.F, coll. *Que sais-je ?*, Janvier 2008, p. 21.

Ainsi, face au phénomène de la mondialisation, le relativisme favorise la rédemption ou la réhabilitation des fondamentaux de la culture typiquement africaine (contes, mythes, magie, sorcellerie, vaudou, légendes...) dénigrés et considérés par certains, à l'instar de Njoh-Mouelle comme l'expression de la superstition, de l'irrationalisme, du paranormal et de la mentalité primitive. En d'autres termes, avec le relativisme feyerabendien, la culture et même les procédés médicaux africains sont à tester, à valider et à valoriser une fois attestés, puis à proposer aux autres nations du monde, fussent-elles grandes puissances.

Par exemple la logique du relativisme face à la pandémie du Covid-19 a donné une opportunité aux africains de tester, valoriser, de crédibiliser et de développer davantage l'«*African pharmacopeia* »³⁷⁴ à partir de la capacité de limiter les dégâts de cette crise. En effet, au regard de leur quasi impuissance face à cette pandémie, l'Organisation Mondiale de la Santé(OMS) et la médecine conventionnelle ne devraient plus se proclamer comme la seule voie permettant d'y remédier, de limiter ou de stopper sa tétalité. Dans ce sens, la solution thérapeutique africaine a permis à plusieurs milliers de personnes de survivre comme rescapés de cette crise sanitaire.

Au départ, de nombreux scientifiques, positivistes et afro-pessimistes, dans une perspective apocalyptique, ont pensé qu'aussitôt que cette pandémie toucherait l'Afrique, ce serait fatalement l'hécatombe. Or, suivant les statistiques, il en ressort que l'Afrique demeure à ce jour le continent le moins touché et ayant subi le moins de ravages y relatifs. Célébrant la vitalité, l'originalité et l'exploit de l'Afrique à ce sujet, au cours du point de presse sur la Covid-19 donné le 25 Mai 2020, le Directeur général de l'organisation mondiale de la santé (OMS) déclarait que « *jusqu'à présent, l'Afrique est la région moins touchée dans le monde en ce qui concerne le nombre de cas et décès signalés (...) l'Afrique recense à peine 1,5 pour cent des cas de COVID-19 signalés dans le monde et moins de 0,1% des décès* »³⁷⁵. Visiblement, selon nous, ce résultat est à l'actif de la médecine traditionnelle africaine qui repose sur des potions naturelles (faites à base de plantes), les thérapies des herboristes et les rites d'initiation.

³⁷⁴ E. NGWANG TANTO, « *The corona virus: a provocate agent for the development of african pharmacopeia* » in J.B. Amougou (dir.), *Le monde face à la laïcité et au Covid 19. Quelles leçons pour l'Afrique ?*, Paris, Harmattan, 2021, p. 177.

³⁷⁵ P. NGUEMETA, « *Les pratiques médicales à l'épreuve de la pandémie a corona virus : regards croisés entre médecine scientifique et médecine traditionnelle africaine* » in Jean Bertrand Amougou (dir.), *Le monde face à la laïcité et au Covid 19. Quelles leçons pour l'Afrique ?*, Paris, Harmattan, 2021, p. 203.

À titre illustratif, contre la Covid -19, le « *Ngube Tara* »³⁷⁶ nous est proposé par la biochimiste camerounaise, Marlyse Paule Mbezele Ndi Nsamba, épouse Peyou comme une solution pour guérir du Covid-19. Dans une interview téléphonique, réalisée le 14 Novembre 2020 par Philippe Nguemeta, il est mis en exergue un patient atteint de Covid-19. Agé de 75 ans, ce dernier refusera de se soumettre au traitement conventionnel, c'est-à-dire celui proposé par les hôpitaux, pour se contenter du « *Ngube Tara*. Pendant une semaine, il va prendre le médicament traditionnel, et se vit guéri.

Beaucoup d'Africains face à cette pandémie sont restés fidèles à cette méthode traditionnelle dans la mesure où au Cameroun par exemple, l'on a régulièrement vu les gens porter les masques prescrits comme l'une des mesures-barrières que pour contourner leur exigence à la traversée d'un poste de contrôle de police ou de gendarmerie et à l'accès surveillé à un lieu public; les gens ont massivement boycotté les vaccins anti-Covid proposés, les redoutant comme la peste, compte tenu des risques possibles que ces derniers véhiculaient, selon certaines alertes.

Face à cette pandémie, les Africains doivent comprendre qu'ils sont appelés à proposer sans attendre ni copier des Occidentaux, leurs solutions propres. Car, toutes les offres, les apports et les contributions sont les bienvenus dans un moment de crise. L'idéal promu par le relativisme permet l'affirmation de la culture africaine comme, culture authentique. L'on ne saurait se développer en tournant le dos à ses traditions, mœurs et coutumes. Celles-ci sont importantes et méritent d'être considérées. À ce propos, Njoh-Mouelle écrit :

*Il serait désastreux pour un peuple comme pour une personne individuelle de vivre strictement dans le plus complet oubli du passé. Il y a une valeur dans la tradition en tant que telle ; c'est la sauvegarde de l'unité de caractère sans laquelle le peuple tout comme l'individu n'auraient pas de personnalité identifiable*³⁷⁷.

Quant aux adeptes de la médecine occidentale qui ont pensé que la médecine traditionnelle n'était pas fiable, ils devraient, éviter de sous-estimer la puissance des médicaments traditionnels, d'émettre des préjugés et de géographier la science. Pour pallier à la pandémie du Covid-19, il faut tenir compte de toutes les solutions émises à l'encontre de cette crise sanitaire pour un rendement meilleur. Il est donc, question de fédérer la pluralité de

³⁷⁶ Il signifie la force des ancêtres en langue Ewondo. C'est un médicament traditionnel fait à base des plantes telles que : l'*Alstonia boonei* (ekouk), *Enanthia Chlorantha* (Mfolo), *Guibourtia Tesmanni* (esingan), *Euphorbiahirta* et bien d'autres secrets livrés par les pygmées de la forêt camerounaise.

³⁷⁷ E. NJOH- MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé, CLE, 1998, p. 61.

solutions médicales préconisées ou proposées. On peut d'ailleurs comprendre pourquoi Ernest Ngwang Tanto dans *Le monde face à la laïcité et au Covid 19* déclare : « *world cultures need to complement each other for the survival of all rather than other cultures lining up behind a master* »³⁷⁸. Et à Marlyse Paule Mbezele Ndi Nsamba, épouse Peyou de souligner que « *la médecine conventionnelle a ses limites. La combinaison entre les deux médecines est plus forte* »³⁷⁹. Un médecin doté d'un esprit critique évitera de tenir compte des généralités premières. S'inspirant de René Descartes, il va plus tôt se détacher des opinions, qui constituent « un obstacle épistémologique » pour son intellect, pour pouvoir tout reconstituer sous un nouveau regard, pour un nouveau départ. Toutes les solutions proposées au sujet de la pandémie du Covid-19 sont complémentaires. D'où cette affirmation de Philippe Nguemeta : « *le seul impératif qui s'impose aujourd'hui est celui de la mondiale-médecine qui se dresse contre l'aliénation de soi et des autres* »³⁸⁰.

Enfin de compte, en réhabilitant les cultures et les traditions africaines, le relativisme feyerabendien favorise la synthèse culturelle. Celle-ci débouche sur le multiculturalisme. Autrement dit, il s'agit de la promotion d'un monde qui intègre en son sein le principe d'acceptation mutuelle de plusieurs cultures et traditions. Cette réhabilitation/promotion du multiculturalisme laisse ainsi libre cours à l'avènement d'un monde multilinguistique, favorisant ainsi la communication entre les consciences et les cultures humaines.

À ce sujet, Samba Diakité pense que

*Faire référence au multiculturalisme, ce n'est pas se contenter de ce constat. C'est revendiquer une reconnaissance politique officielle de la pluralité culturelle et un traitement public équitable de toutes les collectivités culturelles. Le multiculturalisme s'oppose donc, absolument à l'assimilationnisme qui refoule l'expression des différences culturelle dans la seule sphère privée*³⁸¹.

Ce multiculturalisme laisse libre cours à une variété de langues qui meublent et enrichissent notre patrimoine culturel tant il est vrai que la langue est un bus culturel. A cet effet, un tel postulat met fin à toute tendance ethnocentriste, hégémoniste et dominatrice ou

³⁷⁸ E. NGWANG TANTO, « *The corona virus: a provoke agent for the development of African pharmacopeia* », p. 177.

³⁷⁹ M. P. MBEZELE NDI NSAMBA, épouse Peyou, cité par Philippe Nguemeta, « *les pratiques médicales à l'épreuve de la pandémie a corona virus : regards croisés entre médecine scientifique et médecine traditionnelle africaine* » in Jean Bertrand Amougou (dir.), *Le monde face à la laïcité et au Covid 19. Quelles leçons pour l'Afrique ?*, Paris, Harmattan, 2021, p. 203.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 212

³⁸¹ S. DIAKITE, « *Pour une éthique de la diversité en Afrique : de l'aporie identitaire à l'autoconscience culturelle* », article publié dans la revue Baobab : Numéro10, 2012, p. 191.

impérialiste, pour faire place à un esprit d'humilité et de tolérance. Pour se développer ou sortir du marasme du sous-développement, il faut une éthique de l'échange culturel en Afrique et de partage des acquis culturels dans le monde : le relativisme rend cela bien possible.

Cette éthique se veut : « *l'acceptation volontiers, des aspects positifs de la culture de l'autre et la renonciation à certains aspects de la sienne* »³⁸². Les Africains doivent apprendre à opérer par synthèse ou par éclectisme, c'est-à-dire prendre ce qu'il y a de positif chez les autres sans toutefois courir le risque d'une quelconque dénaturalisation par acculturation tant il est vrai que ces valeurs d'emprunt doivent concourir à consolider les acquis traditionnels. Ils devront pour cela s'armer d'un esprit critique, qui leur permettra de juger ce qu'il y a de meilleur chez les Autres. L'Afrique pour se développer doit tenir compte de ses atouts, ses potentialités avant d'attendre quoi que ce soit, venant des Autres. Ayant assez épilogué sur la question des enjeux culturels du relativisme feyerabendien pour l'Afrique, qu'en-est-il de ceux psycho-sociaux ?

I-2 - Intérêts psycho-sociaux du relativisme de Feyerabend pour l'Afrique d'aujourd'hui

Comprenant que l'espace ou le contexte du relativisme épistémologique tel que développé par Paul Feyerabend postule que toutes les cultures se valent et permet de réhabiliter les linéaments de la culture africaine dont la puissance a permis de faire victorieusement face au Covid-19 comme analysé plus haut, il est évident que ce contexte permet aux Africains d'éviter le complexe d'infériorité inoculé par la très longue tradition de l'impérialisme et du néocolonialisme, les sortant ainsi du dangereux paradigme de « *la péjoration colonialiste acceptée* »³⁸³ qui se manifeste par la mentalité extravertie, selon une expression de Njoh-Mouelle, expression qui renvoie au fait maladif du Négro-Africain de penser à tort, que ce qui est bon et nécessaire pour son épanouissement, ne pourrait venir que du Blanc ou des cultures d'emprunt tant dis que le local est *a priori* posé comme essentiellement négatif. Cette approche développée chez le négro-africain d'aujourd'hui est l'expression d'un manque aussi bien de la foi en sa propre culture, ses ressources que de la confiance en soi, foi pourtant nécessaire pour sauvegarder son originalité, son identité, sa spécificité, pour échapper avec brio à la dépersonnalisation ainsi qu'aux pièges de l'attentisme

³⁸² *Idem.*

³⁸³ E. NJOH-MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence. Essai sur la signification humaine du développement*, p. 42.

des solutions prêtes à porter et du téléguidage de l'idéologie du colonialisme perpétuel, en marge des intérêts de l'Afrique.

Njoh-Mouelle écrit pour le déplorer :

La péjoration colonialiste acceptée a été transformée en auto-dénigrement. Et tous les efforts du mouvement de révolte appelé Négritude n'ont pas réussi à nous guérir de façon définitive du complexe d'infériorité que nous avons fabriqué depuis les temps coloniaux. Cela ne veut pas dire que le mouvement de la Négritude n'ait connu aucun succès réel. Le fait est que l'homme de l'Afrique sous-développée n'a d'yeux que pour l'Occident exportateur de décadence aussi bien que de progrès.³⁸⁴

L'argument de la mentalité prélogique des Négro-Africains a consisté, à indigner, offusquer et diminuer l'intelligentia africaine. Cependant, si les Africains changent ou réussissent à changer de mentalité, ils comprendront qu'ils ne sont en aucun cas, inférieurs aux Occidentaux. Ils sont tout aussi ingénieux, créatifs, et travailleurs que les Occidentaux. Les Africains ont de la valeur mais, ils doivent revoir leur mentalité en faveur d'une "mentalité neuve". Ils doivent avoir confiance en eux et s'auto-valoriser pour éviter d'être des hommes en crise, des hommes critiques dont la crise est culturelle, psychologique et se nomme « *la dépersonnalisation* »³⁸⁵.

Par ailleurs, le multiculturalisme que promeut le relativisme de Karl Feyerabend repose comme nous le disions plus loin sur la synthèse culturelle qui se présente en définitive comme « *un système éclectique, dynamique et sympathique, des valeurs fécondantes de toutes les civilisations particulières* »³⁸⁶. En d'autres termes, il s'agit, dans cet univers, du dialogue enrichissant des civilisations, de brassage culturel et du métissage racial. Ce dialogue des cultures est rendu possible par l'évidence qu'il n'y a ni culture supérieure, ni sous-culture ; ni culture parfaite, ni culture imparfaite : le parfait et l'imparfait se retrouvent au cœur même de chaque culture. Une fois cela compris, la prise de conscience qui en résulte développe les vertus de tolérance, d'humilité, d'ouverture et de collaboration qui sont des préalables incontournables pour le vivre-ensemble harmonieux et la paix sociale : c'est l'antidote d'attitudes et habitudes discriminatoires secrétées par le tribalisme et l'ethnocentrisme nocifs, souvent à l'origine des conflits entre les hommes et entre les Etats.

³⁸⁴ *Idem.*

³⁸⁵ *Idem.*

³⁸⁶ F.M. ENYEGUE ABANDA, « le procès de la « civilisation de l'Universel » de Senghor dans l'Essai de Marcien Towa », Communication donnée à l'Ecole Normale Supérieure de l'Université de Yaoundé 1 à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de l'Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle de Marcien Towa, 2021, p. 5, inédit.

II- LE RELATIVISME FEYERABENDIEN : UNE ARME POUR L'AUTONIMISATION DE L'AFRIQUE

Marcien Towa avait certainement de bonnes raisons lorsqu'il affirmait « *la philosophie est un débat conceptuel sur nos problèmes essentiels* ». ³⁸⁷ La situation de l'Afrique décrite à l'introduction du présent chapitre n'est pas un fleuve tranquille. Le sous-développement qui y est frappant, se manifeste à travers la double crise matérielle et culturelle dont l'une entraîne l'autre de façon circulaire, entretenant ainsi la dépendance du continent, des grandes puissances de notre temps. Face à l'impératif de sortir de cette impasse, synonyme de l'impératif de développement et de l'indépendance effectifs, le discours philosophique est souvent disqualifié à tort ou par ignorance au profit de la culture technoscientifique. De là, l'interrogation suivante : Que peut le relativisme pour la philosophie du développement dans l'Afrique actuelle ? Pour répondre à cette problématique, nous avons axé notre analyse autour de deux axes. C'est la raison pour laquelle la première articulation a pour dessein fondamental de montrer dans quelle mesure le relativisme épistémologique feyerabendien consacre la mort des préjugés racistes sur la thèse de l'occidentalité essentielle et exclusive de la philosophie. Par la suite, il sera question pour nous de montrer que le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend constitue une aubaine non pas seulement pour l'émergence d'un discours philosophique approprié mais aussi, pour l'autonomisation effective de l'Afrique.

II-1- Le relativisme épistémologique de Feyerabend : une réhabilitation du discours philosophique en contexte africain

Notons d'emblée que la transposition du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend en contexte africain, est digne d'intérêt, sur le plan philosophique. En effet, il permet de réhabiliter le discours philosophique en contexte africain, mettant fin aux préjugés racistes des idéologues de l'impérialisme occidental, pour qui l'Afrique est inapte à la réflexion philosophique. La thèse de la prélogicité mentale du Négro-Africain, défendue par Lucien Lévy-Bruhl montrait que l'Afrique est aphilosophique. Autrement dit, au regard historique, l'Afrique a été écartée de l'empire de la raison, sous prétexte que le Négro-Africain serait un sauvage et un barbare, inapte à la pensée, aux sciences abstraites et aux mathématiques, ceci dans le but de poser et d'imposer « l'homme blanc civilisé d'Europe » comme l'homme de la raison, des lumières, des sciences abstraites, des mathématiques, doué

³⁸⁷ M. TOWA, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979, p. 5.

d'un esprit critique et de créativité, devant être copié ou singé en Afrique. Face à cet état de choses, l'Afrique serait-elle philosophiquement, rationnellement, scientifiquement et mentalement à genoux ? La raison s'avère-t-elle limitée qu'à la contexture et à la texture occidentalocentrée ?

À travers le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, nous comprenons que les thèses racistes des idéologues de l'impérialisme occidental sont problématiques. Car, son épistémologie anarchiste montre que les représentations et valeurs culturelles africaines sont dignes d'intérêt et ne relèvent d'aucune forme d'obscurantisme ou d'irrationalisme. En d'autres termes, le relativisme de Feyerabend permet de comprendre que les idéologues de l'impérialisme occidental font preuve de mauvaise foi, en négativant les représentations culturelles africaines. La philosophie africaine n'est plus de nos jours, un projet qui attend la légitimation et la reconnaissance de la part des maîtres ou tuteurs occidentaux car, selon Meinrad Pierre Hebga, « *les philosophes africains ont le droit de réfléchir sur les problèmes de l'existence à partir de l'expérience socioculturelle qui est la leur* ». ³⁸⁸

Ainsi, le relativisme feyerabendien est favorable à la réhabilitation de l'ethnophilosophie, considérée comme une ethnologie à prétention philosophique, comme une pseudo-philosophie ou une désertion philosophique. Avec ce relativisme, les contes, les mythes, les légendes et les traditions africaines ancestrales sont dignes d'intérêt. Rachel Bidja dans un article paru dans *Les actes du colloque international de philosophie de 1984*, rapporte que dès les années 1960-1961, un belge du nom de Doutreloux, nommé « *ethnophilosophie* », la production littéraire éthico-logico-philosophique sur la vision du monde et les systèmes de pensées ou d'agir attribués aux Africains.

Il importe de reconnaître que chaque philosophie, chaque discours, toute pensée se situe dans un cadre bien précis qui justifie son émergence par son adéquation avec les circonstances et les réalités locales. Hebga

Voit mal pourquoi ceux d'entre eux (les philosophes africains) qui privilégient l'étude de la mythologie bantu par rapport à celle des mythologies grecques ou germaniques, seraient de simples ethnologues, tandis que leurs congénères, fervents de l'universel européen, seraient des philosophes » ³⁸⁹.

³⁸⁸ M.P. HEBGA, *Afrique de la Raison. Afrique de la foi*, Paris, Karthala, 1995, p. 137.

³⁸⁹ *Idem*.

Pour lui, le problème est ailleurs : « *l'homme africain (...) demeure structurellement et non conjoncturellement aliéné.*³⁹⁰ Sous ce rapport, l'ethnophilosophie, jadis évacuée par les thèses racistes, est digne d'intérêt.

II-2- Le relativisme épistémologique de Feyerabend : une aubaine pour l'autonomisation de l'Afrique

Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, peut nous amener à rompre avec l'afropessimisme africain et la péjoration colonialiste acceptée au profit du développement auto-centré dans ce sens qu'en excluant l'absolu imposable de l'extérieur ainsi que le fondationnalisme, ce relativisme exclut ipso facto l'école et la dictée coloniales impérialistes. Ce qui revient donc, à dire que l'Afrique doit elle-même rechercher ses voies et moyens pour être autonome. Une telle initiative n'est possible que si l'Afrique s'investit à adhérer au pouvoir de ses propres ressources pour résoudre ses propres problèmes avec les outils culturels et les solutions teintés d'africanité. Au sujet de leur autonomisation, le relativisme donne une opportunité aux Africains de penser les conditions de possibilité de leur propre autonomie. Ils doivent changer de mentalité et prendre résolument en charge les difficultés typiquement africaines.

À cet effet, le retour aux sources, synonyme de la revalorisation de la culture négro-africaine par exemple peut constituer sous l'impulsion du relativisme, une voie par excellence de l'autonomisation de l'Afrique. À travers un tel élan vital, l'Afrique peut à son tour développer ses propres ressources et s'affirmer comme grande puissance. L'idée de fond ici, c'est que sur le plan strictement socio-culturel, l'adhésion au relativisme épistémologique de Paul Feyerabend conduirait à réhabiliter et à revaloriser la culture africaine. On comprend pourquoi l'auteur de *Contre la méthode* ne manque pas de souligner que :

Des théories sont abandonnées et remplacées par des discours plus à la mode bien avant qu'elles n'aient eu l'occasion de montrer leurs vertus. En outre, les doctrines anciennes et les mythes « primitifs » ne paraissent étranges et absurdes que parce qu'on ne connaît pas leur contenu scientifique, ou parce que celui-ci est déformé par les philologues et les anthropologues qui ne sont pas familiarisés avec les connaissances les plus simples (...) Le vaudou a une base matérielle solide bien qu'elle soit encore insuffisamment comprise ; et une étude de ses manifestations peut servir à enrichir, peut-être même à réviser nos connaissances en physiologie.³⁹¹

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 126.

³⁹¹ P.K. FEYERABEND, *Contre la méthode*, p. 50.

Le relativisme feyerabendien donne l'opportunité aux Africains de prouver leur talent et de démontrer leur esprit de créativité, leur ingéniosité face aux défis du progrès de la société, du développement et de la compétitivité exigée dans le contexte actuel, celui de la mondialisation. Désormais avec le relativisme feyerabendien, les Africains ont cette possibilité de prendre part et d'agir face aux difficultés qui leur sont propres. A cet effet, pour leur décollage, ils doivent être capables de réagir face aux problèmes de leur société en prenant position et en s'affirmant comme êtres doués de réflexion d'une part, et d'autre part en fédérant leurs énergies et en puisant dans la richesse de la diversité de leur culture dans une approche éclectique rejetant ainsi celle du rejet souvent à l'origine des divisions et de la balkanisation fragilisantes, source de guerres et de retardements.

CONCLUSION PARTIELLE

Que retenir au terme de cette troisième partie de notre travail ? Trois articulations ont guidé notre réflexion. En effet, nous avons commencé par montrer les problèmes de pertinence de l'épistémologie relativiste de Paul Feyerabend. À ce niveau, il a été question pour nous de relever que le relativisme feyerabendien est problématique, en ceci qu'il fait l'apologie de l'irrationalisme et de l'immoralisme, aboutit à la banalisation et à la dissolution de l'objectivité scientifique et verse dans le scepticisme. Par la suite, nous avons montré que malgré ces limites, le relativisme épistémologique de Feyerabend est digne d'intérêt, aux plans épistémologique, philosophique, politique et socio-culturel. Enfin, nous avons achevé cette partie par l'actualisation de la pensée relativiste feyerabendienne dans le contexte africain actuel. A ce niveau, nous avons montré qu'au plan philosophique, le relativisme de Feyerabend permet de réhabiliter la pensée négro-africaine jadis évacuée de la galaxie philosophique par les idéologues de l'impérialisme occidental. Sur le plan socio-culturel, ce relativisme montre que les mythes et les valeurs culturelles africaines ancestrales sont source de savoirs et ne sauraient être qualifiées d'irrationnelles ou de barbares. Sur le plan épistémologique, il montre que les traditions africaines peuvent être utiles pour le progrès de la science.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Parvenu au terme de notre analyse, il était question pour nous de mener une réflexion philosophique sur la thématique suivante : « *La question du relativisme épistémologique chez Paul Karl Feyerabend : Une lecture d'Adieu la raison* ». L'effectivité de cette aventure a tourné autour d'une difficulté fondamentale, celle de la pertinence du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend pour la cité scientifique, le monde en général et l'Afrique en particulier. Autrement dit, notre ambition analytique a consisté à répondre à la question suivante : de quelle pertinence peut être l'épistémologie relativiste que défend l'auteur de *Contre la méthode* ? Ce qui revient à dire que notre dessein épistémologique a été, en toute modestie, d'interroger la pertinence de l'épistémologie pluraliste de Paul Feyerabend, afin d'en dégager non seulement les problèmes de pertinence, mais aussi les enjeux qui en découlent.

En effet, le projet intellectuel de l'auteur d'*Une connaissance sans fondements*, a été celui de libérer la science et la philosophie des carcans du méthodologisme, du fondationnalisme épistémologique ainsi que du réductionnisme qui en découle. Autrement dit, l'épistémologie feyerabendienne, basée sur l'anarchisme épistémologique et le pluralisme méthodologique, s'est articulée autour d'une critique acerbe du fétichisme méthodologique. Pour l'épistémologue autrichien et disciple dissident de Karl Popper, il n'existe point de fondement ou de source ultime définissant la démarche scientifique. Autrement dit, toutes les méthodologies se valent en science et la science doit être une entreprise ouverte. Sous ce rapport, Feyerabend ouvre la voie au pluralisme méthodologique, et consacre la mort du fondationnalisme en science. D'où la thèse du relativisme épistémologique, dans la mesure où désormais, non seulement la science se conçoit comme un savoir parmi tant d'autres, mais aussi, la connaissance et les méthodes scientifiques diffèrent selon le contexte dans lequel on se trouve. Il n'existe donc plus de méthode qui soit posée comme universelle et absolue dans la cité scientifique. Face à cet état des choses, trois parties fondamentales ont structuré notre cheminement argumentatif.

Dans la première partie de notre recherche qui s'intitulait : « *Des sources de la pensée relativiste de Feyerabend : l'émergence du fondationnalisme méthodologique* », il s'est agi pour nous de déceler le contexte d'élaboration de la pensée relativiste de Paul Feyerabend. En d'autres termes, il a été question pour nous de répondre à la question suivante : contre qui l'auteur s'oppose-t-il ? Mieux encore, quelle est le socle épistémologique sur lequel s'élabore l'épistémologie relativiste de Feyerabend ? En d'autres termes, il était question pour nous

d'examiner les thèses scientifiques et philosophiques qui ont influencé la pensée de notre auteur.

C'est ainsi que trois chapitres ont meublé le débat dans cette première articulation de notre mémoire. Dans le premier chapitre, nous avons examiné une analyse sur le rationalisme classique de René Descartes et le positivisme scientifique d'Auguste Comte. À partir de là, nous avons relevé que le rationalisme classique pose la raison comme fondement ultime de la connaissance. Pour René Descartes, la raison peut tout expliquer, elle peut tout comprendre. Par conséquent, elle est autosuffisante. S'agissant du positivisme scientifique d'Auguste Comte, la connaissance scientifique véritable, c'est celle qui est basée sur les faits. L'examen de la loi des trois états par le philosophe français montre que la véritable connaissance se situe à l'état positif. À partir de là, il est important d'évacuer toutes les connaissances qui ne se basent point sur la factualité, notamment la métaphysique et la théologie.

Au second chapitre de la première partie, nous avons examiné l'empirisme de John Locke et de David Hume, ainsi que le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein. Pour les empiristes, l'expérience est conçue comme la source ultime de toute connaissance. À la suite d'Auguste Comte, les empiristes John Locke et David Hume, nient toute idée de substance et de causalité. À partir des investigations philosophiques de Lucien Ayissi, nous avons pu comprendre que l'antisubstantialisme de David Hume consacre le refus du causalisme, du miraculisme, du mysticisme et du substantialisme. C'est pourquoi l'auteur du *Traité de la nature humaine*, conseille de brûler tous les ouvrages de métaphysique, car ceux-ci ne contiennent que sophismes et illusions. Le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein quant à lui, recommande le silence face aux réalités qui échappent au principe de vérification. Pour lui, une proposition n'a de sens que lorsqu'elle a une référence dans le factuel. Le septième aphorisme de son *Tractatus logico-philosophicus* démontre à suffisance que ce qui n'est point observable et vérifiable ne saurait faire l'objet d'une connaissance.

Au troisième chapitre, il a été question pour nous de mener une étude sur le positivisme logique du Cercle de Vienne. À partir de là, nous avons compris l'influence prépondérante du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein sur la conception scientifique du monde du Cercle de Vienne. En effet, les viennois en ont fait leur livre de chevet. C'est pourquoi ce mouvement avait pour méthode l'induction et pour dessein épistémologique l'élimination de la métaphysique. Le vérificationnisme ici est considéré comme méthode par excellence, de telle sorte que ce qui n'est point observable et vérifiable ne saurait faire l'objet d'une connaissance. Au total, cette première partie de notre mémoire a

consisté en une mise en exergue des doctrines et pensées philosophiques ayant marqué le contexte intellectuel de Paul Feyerabend en termes de réductionnisme et de limitation du champ de la connaissance scientifique.

Dans la seconde partie de notre mémoire intitulée, « *L'épistémologie feyerabendienne : Une ouverture au relativisme scientifique* », il a été question pour nous de répondre aux questions suivantes : En quoi le fondationnalisme épistémologique est problématique selon Feyerabend ? Autrement dit, que reproche-t-il concrètement aux adeptes du méthodologisme ? Feyerabend est-il au final un réaliste ou un relativiste ? Que propose l'auteur d'*Adieu la raison* contre les réductionnistes et les fondationnalistes ?

Dans le chapitre premier, nous nous sommes donné pour mission de ressortir les éléments pour lesquels, l'auteur d'*Une connaissance sans fondements* se détache de l'orthodoxie fondationnaliste. En d'autres termes, il était question pour nous de faire ressortir les différentes critiques que Paul Feyerabend a adressé au rationalisme, à l'empirisme, au positivisme et aux membres du Cercle de Vienne. D'après notre auteur, les partisans de l'épistémologie fondationnaliste ont eu tort d'axer la connaissance scientifique autour d'une forme canonique précise, c'est-à-dire autour d'un seul principe, car au regard du caractère fugace et complexe du réel, cette démarche, selon notre auteur, réduit et limite considérablement le champ de connaissance. Ainsi, pense-t-il, pour un réel aussi complexe, il faudrait une épistémologie aussi complexe pour pouvoir en rendre compte. En rupture d'avec les idéologies fondationnalistes, il proposera l'antifondationnalisme qui débouchera sur le relativisme épistémologique.

Dans le deuxième chapitre, il a été question pour nous de montrer que Feyerabend est à la fois un réaliste et un relativiste. Ayant du mal à déclinier l'identité de l'auteur de *Tuer le temps* au regard de son côté réaliste et relativiste, la présente articulation avait pour ambition épistémologique de trancher le débat sur la véritable facette de Paul Feyerabend. A travers ce chapitre, force est de constater que Paul Feyerabend a d'abord été un réaliste avant d'être un relativiste. Seulement, son réalisme n'est qu'une préfiguration de son relativisme. En partant de l'analyse de ce deuxième chapitre, il est important de comprendre que Paul Feyerabend reste et demeure un relativiste. Malgré le fait que durant son vécu, il a rejeté ce titre, nous pensons que la plupart de ses ouvrages déclinent à juste titre sa position. Militant pour le relativisme, sous le prisme du fameux « *tout est bon* », l'auteur de *Contre la méthode* sera fortement critiqué.

Dans le dernier chapitre, notre analyse, consistait en une mise en lumière de la solution feyerabendienne. Il en ressort que, contre le fondationnalisme classique et le culte de l'expertise, c'est-à-dire de ceux qui savent ou prétendent mieux savoir, Paul Feyerabend propose le relativisme épistémologique. En rappel, c'est une conception scientifique d'après laquelle, il n'existe pas de vérité, encore moins une méthode ou un critère qui soit posé comme absolu en science. En d'autres termes, la science contemporaine est le refus du dogmatisme et de l'absolutisme. Il a donc, pour but de libérer la science du méthodologisme classique et d'ouvrir la cité scientifique à d'autres modes de savoirs tels que la magie, la sorcellerie, le vaudou, les mythes, les traditions, les contes et légendes ... etc. Un tel postulat concourt à l'accroissement de plusieurs modèles explicatifs bénéfiques à l'entreprise scientifique.

Ainsi, dans ce chapitre nous nous sommes attelés non seulement à valoriser la thèse relativiste, mais également à célébrer les mérites des instances jusque-là considérées à tort comme de la non-science, montrant que ces dernières contribuent au progrès de la science et de l'humanité. Étant donné, que tous les modes de savoirs sont susceptibles de connaissance, autant les valoriser. Par ailleurs, au cours de notre analyse, nous avons pu relever qu'onze principes structurent les trois types de relativisme (opportuniste, épistémique et démocratique). Ces principes ont pour vocation d'aider à mieux cerner l'objectif feyerabendien à savoir, sortir la science du dogmatisme réductionniste imposé par ses prédécesseurs.

La troisième partie de notre travail est une mise en perspective non pas seulement des failles logiques de la pensée feyerabendienne mais aussi, des enjeux d'une telle épistémologie pour la cité scientifique en général et pour l'Afrique en particulier.

S'intitulant les « *Limites et enjeux du relativisme épistémologique de Paul Karl Feyerabend* », cette partie de notre mémoire, nous a invité à examiner les limites et enjeux du relativisme scientifique de ce penseur. Dans cette perspective, notre troisième objectif dans cette étude, consistait à montrer que le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend peut être épistémologiquement bénéfique en dépit de son caractère problématique.

Dans le premier chapitre de cette partie, nous avons relevé les problèmes de pertinence de l'épistémologie feyerabendienne. À cet effet, il en ressort que le relativisme feyerabendien tend vers le scepticisme et le nihilisme, c'est-à-dire vers la recherche éternelle des solutions pragmatistes. Un tel état de choses concourt à l'existence de plusieurs vérités et à la négation d'une vérité absolue ou universelle. La conséquence directe d'un tel postulat est qu'il plonge

le chercheur dans l'errance. En d'autres termes, ce dernier se retrouve départagé entre plusieurs théories et par conséquent, il s'égaré. Car, il ne sait plus à quelle doctrine se fier au juste.

Sous cet angle, le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend engage la science dans la voie de l'anticonformisme et de la dénaturation de cette dernière. En effet, en banalisant le savoir de type scientifique au sens classique, Feyerabend semble oublier que si la science est un savoir, tout savoir n'est pas pour autant scientifique. Il existe une démarcation tranchée entre ce qui est science et ce qui ne l'est pas. À cet effet, l'on ne saurait mettre la science et les instances de la paranormalité au même pied d'égalité. Face au relativisme exacerbé de Feyerabend, la cité scientifique se trouve dans une situation très délicate avec la « *résurgence des meurtriers du sens* ». Étant donné que le bien et mal seront des notions qui vont désormais varier en fonction de notre subjectivité, ceci favorise sur le plan moral et éthique, l'anarchie des valeurs, la permissivité car, il pourrait désormais être interdit d'interdire. Or, la vie en société est régie par un certain nombre de règles et de principes qui limitent et régulent les consciences individuelles afin d'éviter les dérapages délétères et le retour à l'État de nature ou de barbarie.

Le relativisme que prône Feyerabend est très problématique dans la mesure où, il concourt d'une part à la perte des principes tels que le principe d'éthique, le principe de morale et de la normale. D'autre part, en militant pour une épistémologie ouverte, il a ouvert la voie à toute forme d'irrationalités qui tendent à dissoudre l'essence et la quintessence d'un savoir de type scientifique. Face à un tel état de chose, l'auteur de *Contre la méthode* a été considéré comme étant le chantre de l'immoralisme et de l'irrationalisme. Néanmoins, en voulant fonder une épistémologie ne reposant sur aucune méthode, Paul Feyerabend n'a pas lui-même échappé au piège de la méthode. Il est lui aussi, tombé dans le piège de la méthode car, il a lui également proposé à son tour contre les conceptions monistes une autre méthode ; une autre approche : le relativisme. Autrement dit, pour le progrès de la science et de l'humanité, notre auteur interdit d'interdire en interdisant. Ainsi, dans le second chapitre de cette partie, il a été question pour nous de relever les enjeux d'une telle épistémologie.

Dans le second chapitre intitulé *Des enjeux du relativisme épistémologique de de Paul Feyerabend*, il a été question pour nous de relever les bienfaits du relativisme dans les domaines épistémologique, philosophique, démocratique et socio-culturel. En effet, au plan épistémologique, le relativisme feyerabendien favorise l'ouverture et l'évolution de la science, et par extension de l'humanité, de la cité, et de l'Afrique. À ce niveau, à travers son

pluralisme méthodologique et son épistémologie ouverte, Feyerabend vient élargir le champ de compréhension du réel ainsi que le pouvoir de connaître et d'agir de l'homme. L'épistémologie de ce penseur anglais, consacre l'exploration, la réhabilitation et l'exploitation à profit, de nombreux domaines de la connaissance (et même d'action) à savoir : la sorcellerie, la magie, le mythe, les contes et les légendes méconnus à tort par les règles rigides du dogmatisme rationaliste, positiviste, réaliste, empiriste, des membres du Cercle de Vienne. En ouvrant la voie aux autres modes de savoirs, il élargit le champ de la connaissance scientifique ainsi que celui des possibilités de l'homme, mesure de toute chose comme l'enseignait déjà Protagoras.

Au plan philosophique, il nous permet de comprendre que l'activité philosophique ne saurait se réduire en une rationalité qui soit posée comme absolue et universelle, ce qui légitime ainsi la critique et le doute philosophiques. Le relativisme épistémologique de Paul Feyerabend, tout comme la philosophie, place au centre de toutes choses, la liberté du sujet connaissant et la lutte contre le dogmatisme sous toutes ses formes. Autrement dit, le relativisme feyerabendien suppose la liberté du choix du mode d'explication par le sujet pour la compréhension du réel. En plus, le relativisme offre un espace propice à l'éclosion de la pensée philosophique et non plus à sa condamnation. Au plan socio-culturel, le relativisme épistémologique vient mettre fin au complexe d'infériorité, et favorise l'égalité des cultures et des races humaines.

Le troisième et dernier chapitre quant à lui, met en relief l'apport du relativisme épistémologique de Paul Feyerabend dans le contexte africain actuel. Nous avons relevé qu'au plan philosophique, ce relativisme permet de réhabiliter le discours philosophique en Afrique ainsi que la philosophie africaine en montrant que les Africains sont aptes à la réflexion philosophique dans ce sens que la pertinence de leurs réflexions et pratiques (la sorcellerie, la magie, le mythe, les contes et les légendes... méconnus à tort par l'irrationnelle rationalité) est ici reconnue. Autrement dit, le relativisme de Feyerabend permet de remettre en cause avec succès les thèses des idéologues de l'impérialisme occidental, pour qui le nègre a une mentalité prélogique. Il permet ainsi de comprendre et de reconnaître aisément que les valeurs culturelles africaines sont dignes d'intérêt et peuvent favoriser le développement de la science comme le développement endogène de l'État et du Continent africains. Au plan socio-culturel, le relativisme feyerabendien offre aux Africains l'opportunité express de rompre avec le complexe d'infériorité qui les caractérise souvent à travers la mentalité extravertie. Il s'agit d'une épistémologie sans complexe susceptible de conduire à l'émergence et à

l'autonomisation effective de l'Afrique tant il est vrai qu'en excluant le fondationnalisme, cette épistémologie relativiste exclut concomitamment l'école colonialiste et impérialiste. Par le relativisme feyerabendien, l'Afrique peut trouver l'occasion de valoriser et de développer ses propres ressources, et cesser de penser que le développement vient nécessairement de l'Occident ou de l'extérieure en général à travers les aides et le téléguidage. Le relativisme épistémologique permet donc, sur le plan culturel de revaloriser la culture africaine, jadis taxée de barbare et de sauvage. De la perspective feyerabendienne, nous retenons qu'il est important de plaider pour une épistémologie ouverte, sans complexe et surtout de faire preuve d'une tolérance épistémologique vis-à-vis des autres cultures du monde. Cette tolérance n'exclut pas l'éclectisme.

BIBLIOGRAPHIE

I- OUVRAGES DE PAUL KARL FEYERABEND

- *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, trad.fr, Baudoin Jurdant, Paris, Seuil 1975.
- *Adieu la raison* (1987), trad. fr, Baudouin Jurdant, Paris, Seuil, Octobre 1989.
- *Tuer le temps. Autobiographie intellectuelle*, trad. fr. Baudoin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris Seuil, 1996.
- *Une connaissance sans fondements*, introduction, traduction, notes, bibliographie et indexe par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoia, 1999.
- *Réalisme, rationalisme, et méthode scientifique*, trad.fr. Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoia, 2005.
- *Philosophie de la nature*, traduit de l'Allemand par Mathieu Dumont et Arthur Lochmann, Paris, Seuil, 2015.

II- OUVRAGES SUR PAUL KARL FEYERABEND

- **MALOLO DISSAKE, Emmanuel**, *Feyerabend, épistémologie, anarchisme et société libre*, Paris, P.U.F, 2001.

III- ARTICLES SUR PAUL KARL FEYERABEND

- **FEYERABEND, Paul Karl**, « *Comment être un bon empiriste. Plaidoyer en faveur de la tolérance en matière, épistémologique* » in *De Vienne à Cambridge* (sous la direction de Pierre Jacob), 1984.
- **GAUTERO, Jean-Luc**, « *Feyerabend, relativiste et réaliste* », *Revue des sciences humaines*, ENS Editions, <http://traces.revues.org>, 2007, p. 92, consulté le 23 Avril 2023, à 21h 56.
- **NGUEMETA, Philippe**, « *Feyerabend : une épistémologie de la dissidence ?* », in *Valeur, culture et science. Des considérations existentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, d'Issoufou Soulé Mouchili Njimom (dir), Paris, Harmattan, 2020.

IV-OUVRAGES GENERAUX

- **AMOUGOU, Jean Bertrand**, *Réflexions sur la rationalité. Variations culturelles d'un thème chez Pierre Meinrad Hebga*, (Tome I), Paris, Harmattan, 2016.

- **ANTA DIOP, Cheick**, *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981.
- **AYISSI, Lucien**, *Hume et la question du sujet de la connaissance. Analyse critique d'une égologie*, Paris, Harmattan, 2015.
- *Le phénoménisme humien comme prolégomènes à la philosophie transcendantale de Kant*, Yaoundé, P.U.Y, 2003.
- *Le positivisme de David Hume*, Paris, Harmattan, 2017.
- **BACHELARD, Gaston**, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.
- **BARILIER, Etienne**, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, Paris, Zoe collection, 1998.
- **BARTHOUX, Gérard**, *L'école à l'épreuve des cultures*, Paris, P.U.F, 2008.
- **BEBBE-NJOH, Etienne**, *La rationalité scientifique aujourd'hui*, Paris, Harmattan, 2014.
- **BOUDON, Raymond**, *Le relativisme*, Paris, P.U.F, Janvier 2008.
- **BOUVERESSE, Renée**, *L'empirisme anglais, Locke, Berkeley, Hume*, Paris, P.U.F, coll. Que sais-je ?, 1997.
- **BWELE, Guillaume**, *Du logos vivant. Essai sur une ontologie de l'altérité et d'intégration interculturelle*, Yaoundé, CLE, 2009.
- **COMTE, Auguste**, *Cours de philosophie positive*, Paris, Hermann, 1998.
- *Discours sur l'esprit positif*, Introduction et notes par Annie Petit, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1995.
- *Discours de la méthode* (1637), Librairie Larousse, Paris, 1952.
- *Méditations métaphysiques*, Paris, Larousse, 1973.
- **GOTTLOB, Frege**, *Ecrits logiques et philosophiques*, trad.fr. Claude Imbert, Paris, Seuil, 1971.
- **HADOT, Pierre**, *Wittgenstein et les limites du langage* (2004), Paris, J.Vrin, 2007.
- **Hazard, Paul**, *La crise de la conscience européenne*, Paris, Fayard, 1961.
- **HEBGA, Pierre Meinrad** « Eloge de l'« ethnophilosophie » », Paris, Présence Africaine, 1982.
- *Afrique de la Raison. Afrique de la foi*, Paris, Karthala, 1995.
- **HUME, David**, *Enquête sur l'entendement humain (1748)*, trad.fr. Didier Deleule, Paris, Fernand Nathan, 1985.

- **KANT, Emmanuel**, *Qu'est-ce que les Lumières ?* <http://www.quellehistoire.com>., consulté le 20 Janvier 2023.
- **KENMOGNE, Emile**, *Maladies paranormales et rationalité. Contribution à l'épistémologie de la santé*, Paris, Harmattan, 2016.
- **KUHN, Thomas Samuel**, *La structure des révolutions scientifiques*, trad.fr. Laure Mayer, Paris, Flammarion, 1962.
- **LACOSTE, Jean** *La philosophie au XXe siècle. Introduction à la pensée contemporaine*, 1988, Coll. « Essais philosophiques » dirigée par L. Hansen-Love, Version numérique disponible en PDF sur le site : <http://www.ac-grnoble.fr/philoSophie>.
- **LAKATOS, Imre**, *Histoire et méthodologie des sciences. Programmes de recherche et réfutation rationnelle*, trad.fr. Catherine Malamoud et Jean-Fabien Spitz, Paris, P.U.F, 1994.
- **LECLERCO, Bruno**, *à la philosophie analytique : la logique une méthode (2008)*, seconde édition, Paris, 2018.
- **LECOURT, Dominique**, *La philosophie des sciences*, Coll. Que sais-je ? Paris, P.U.F, Vème édition, 13^{ème} Mille, 2001.
- **LEROUX, Jean**, *Une histoire comparée de la philosophie des sciences. Aux sources du Cercle de Vienne ; Volume I*, Paris, PUL, coll. Logique de la science, 2010.
- **LOCKE, John**, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. M. Coste, 5^{ème} édition, édité par Emilienne Naert, Paris, J. Vrin, 1989.
- **MACH, Ernst**, *La connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion, 1908.
- **MBOU YEMBI DE BIBORAT, Léon**, *l'universalité des questions philosophiques*, Paris, Harmattan-Gabon, 2008.
- **MC GUINNESS, Brian**, *Wittgenstein et le Cercle de Vienne (1993)* d'après les notes de Friedrich Waismann, trad.fr, Gérard Granel, Mouvezin, T.E.R, 1991.
- **MICHAUD, Yves**, *Locke*, Paris, Bordas, 1986.
- **MONDOUE, Roger** et **NGUEMETA, Philippe**, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, Paris, Harmattan, 2014.
- **NJOH-MOUELLE, Ebénézer**, *De la médiocrité à l'excellence. Essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, CLE, 1998.

- **ONDOUA, Pius**, *Existence et Valeur* (tome II). *L'irrationnel rationalité*, Paris, Harmattan, 2009.
- **OWONO ZAMBO, Nathanaël Noël**, *Penser la Covid 19 en Afrique. De la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, Paris, Harmattan, 2021.
- **PLATON**, *Apologie de Socrate*, Paris, Hatier, 1999.
- *La République*, trad. R. Baccou, Paris, Flammarion, 1966.
- **POPPER, KARL RAIMUND**, *Conjectures et réfutations*, trad.fr. Michelle-Irène et Marc B. de Launay, Payot, Paris, 1985.
- *La société ouverte et ses ennemis (tome 2)*, trad.fr. de Jacqueline Bernard, Paris, Seuil, 1979.
- **SEBESTIK, Jan** et **SOULEZ, Antonia**, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985.
- **SOKAL, Alan** et **BRICMONT**, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- **SOKAL, Alan**, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, Paris, Odile Jacob, Septembre 2005.
- **TORT, Patrick** et **DESALLEMANDS, Paul**, *Sciences humaines et philosophie en Afrique, la différence culturelle*, Paris, Hatier, 1978.
- **TOWA, Marcien**, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, CLE, 1971.
- *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979.
- **WITTGENSTEIN, Ludwig Josef Johann**, *Tractatus logico-philosophicus* (1921) suivi d'*Investigations philosophiques* (1953), trad.fr Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
- *Tractatus logico-philosophicus*, traduction, préambule et notes de Gilles-Gaston Granger, Editions Gallimard, 1993.
- **WOETZEL, Robert. K.**, *Une philosophie de la liberté*, Paris, Nouveaux horizons, 1977.

V- ARTICLES GENERAUX

- **AMOUGOU, Jean Bertrand**, « *Existence et sens : plaidoyer pour une philosophie interculturelle et intercritique* », in *Annales de la FALSH*, volume numéro 5, nouvelle série 2006, deuxième semestre, pp.95-112.

- **AYER, Jules**, « Le Cercle de Vienne » pp-59-80, in J. Sebestik et A. Soulez, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1er Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 74.
- **CARNAP, Rudolph**, « *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage* » pp. 155-179, in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap — Hahn — Neurath — Schlick — Waismann — Wittgenstein*, Trad. de l'allemand par Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guitard, Jan Sebesyik, Antonia Soulez, John Vickers, Coll. Philosophie d'aujourd'hui, Paris, P.U.F., 1985, p. 160.
- **DIAKITE, Samba**, « *Pour une éthique de la diversité en Afrique : de l'aporie identitaire à l'autoconscience culturelle* », article publié dans la revue Baobab : Numéro10, 2012, pp.1-20.
- **HART, Wilbur Dyre**, « *The Epistemology of Abstract Objects: Access and Inference* », in *Proceedings of the Aristotelian Society* 53, p. 235–265, 1979.
- **JOKULSSON, Stefan**, *Le vérificationnisme au prisme du paradoxe de Church-Fitch : recherches sur le principe de connaissabilité et son traitement en logique épistémique*. Philosophie, Université de Lorraine, 2021.
- **LADRIERE, Jean**, « *Courants d'antiscience, causes et significations* », in *Science et antiscience*, Secrétariat international des questions scientifiques (SIQS), Paris, Centurion, 1984, pp.12-35.
- **MC Guinness, Brian**, « langage et réalité dans le Tractatus », in *Le cercle de vienne, doctrines et controverses*, trad.fr, Antonia Soulez, Paris, Méridiens Kleincksick, 1986, pp.119-129.
- **MINKOULOU, Thomas**, « *Descartes et la science moderne. Comprendre l'épistémologie moderne, ses révolutions et ses problèmes* », in *Modernité politique, modernité scientifique. Interrogations épistémologiques et axiologiques*, Sous la direction d'Oumarou Mazadou, Yaoundé, Afrédit, 2017, pp. 69-89.
- **NGUEMETA, Philippe et CRISPO, Awodem**, « *Descartes et Popper sur la question du fondement de la connaissance* », in *La philosophie et l'intelligence du monde*, Cahiers de l'URPHISSA (Unité de Recherche de Philosophie et des Sciences Sociales Appliquées), Numéro 2, Université de Dschang (Cameroun), Décembre 2021, pp.130-151.

- **NGUEMETA, Philippe**, « *Karl Popper et le « pluralisme méthodologique »* Nazari, Revue africaine de Philosophie et de Sciences Sociales, N°011, volume 1, Décembre 2020, pp. 21-37.
- « *Le combat anti-relativiste d'Etienne Bebbé-Njoh. La révolte d'un mathématicien contre « la maladie philosophique de notre temps »*, in *Logique, Pédagogie et Epistémologie cognitives : une critique du piagétisme. Mélange offert à Etienne Bebbé-Njoh*, volume 1, sous la direction de Roger Mondoué, Yaoundé, Presses de l'Institut Panafricain pour le Développement, Mars 2019, pp.151-179.
- « *Les pratiques médicales à l'épreuve de la pandémie a corona virus : regards croisés entre médecine scientifique et médecine traditionnelle africaine* » in Jean Bertrand AMOUGOU (dir), *Le monde face à la laïcité et au Covid 19*, Paris, Harmattan, 2021, pp. 201-219.
- **NGWANG TANTO, Ernest**, « *the corona virus : a provoke agent for the development of african pharmacopeia* » in Jean Bertrand Amougou (dir.), *Le monde face à la laïcité et au Covid 19. Quelles leçons pour l'Afrique ?* Paris, Harmattan, 2021, pp. 177-199.

VI-WEBOGRAPHIE

- **Emmanuel Kant**, *Qu'est-ce que les Lumières ?* [http :/www.quellehistoire.com.](http://www.quellehistoire.com), consulté le 20 Janvier 2023.

VII- COURS CONSULTES

- **ENYEGUE ABANDA, Fabien Mathurin**, « le procès de la « civilisation de l'Universel » de Senghor dans l'Essai de Marcien Towa », Communication donnée à l'Ecole Normale Supérieure de l'Université de Yaoundé 1 à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de l'*Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle* de Marcien Towa, 2021.
- **NGUEMETA, Philippe**, Cours UEPHI 422 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et Logique, Université de Yaoundé I, Semestre 2, inédit.
- UEPHI 422 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et Logique, Université de Yaoundé I, Semestre 2, inédit.

- UEPHI 311, Le réalisme dans la science moderne, Licence III Philosophie, Université de Yaoundé I, Semestre I, 2020-2021, Inédit.

VII- MEMOIRES CONSULTES

- **DZOGOUM, Mathurin**, *La critique des fondements de la connaissance chez Paul Karl Feyerabend : une lecture d'Une connaissance sans fondements*, mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en Philosophie, sous la direction d'Antoine Manga Bihina, Chargé de Cours, 2003-2004.
- **MBALLA, Paul Désiré**, *Paul Karl Feyerabend et la critique du fétichisme méthodologique. Une analyse de Contre la méthode*, Mémoire rédigé en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en Philosophie, 2008-2009.
- **MONDOUE, ROGER**, *'Les fondements de la logique symbolique dans le Tractatus Logico-philosophicus de Ludwig Wittgenstein''*, Dissertation doctorale, sous la direction du Pr. Hubert Mono Ndjana, UYI, 1998-1999.
- **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé**, *Descartes et Hume sur la question de la connaissance : Une analyse philosophique des Méditations métaphysiques de l'Enquête sur l'entendement humain*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ayissi Lucien, Chargé de cours, Année académique 2002-2003.
- **NGUEMETA, Philippe**, *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. *Une lecture de Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Docteur d'Etat en Philosophie, Université de Yaoundé I, 2004-2005.

VIII- USUELS

- **AUROUX, Sylvain et Weil**, *Dictionnaire des auteurs et thèmes de la philosophie*, Paris, Hachette Education, 1996.
- **COMPTE -SPONVILLE, André**, *Dictionnaire philosophique*, Paris, P.U.F, 2001.
- **LALANDE, André**, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F, 1926.
- **RUSS, Jacqueline**, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas, 1991.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
DÉDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : DES SOURCES DE LA PENSÉE RELATIVISTE DE PAUL FEYERABEND : L'EMPRISE DU FONDATIONALISME MÉTHODOLOGIQUE ...	11
CHAPITRE I : LE RATIONALISME CLASSIQUE ET LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE D'AUGUSTE COMTE	14
I- LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DU RATIONALISME CLASSIQUE	14
I-1- Le rationalisme classique : approche définitionnelle et caractéristiques	15
I-2- Le fondationnalisme du rationalisme classique	18
II- LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE D'AUGUSTE COMTE : LA LOI DES TROIS ÉTATS.....	233
II-1- Le positivisme d'Auguste Comte : logique et structuration.	24
II-2- Le positivisme comtien : une philosophie de la facticité.....	27
CHAPITRE II : L'EMPIRISME CLASSIQUE DE JOHN LOCKE, DAVID HUME ET LE LOGICISME RADICAL DE LUDWIG WITTGENSTEIN	33
I- L'EMPIRISME CLASSIQUE DE JOHN LOCKE ET DAVID HUME.....	33
I-1- L'empirisme de John Locke.....	34
I-2- L'antisubstantialisme de David Hume.....	37
II- LE LOGICISME RADICAL DE LUDWIG WITTGENSTEIN.....	39
II-1- Ludwig Wittgenstein : parcours et philosophie	40
II-2- Le logicisme radical de Ludwig Wittgenstein	41
CHAPITRE III : LE VERIFICATIONNISME ET L'EMPIRISME LOGIQUE DU CERCLE DE VIENNE	46

I-LES FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE DU CERCLE DE VIENNE.....	46
I-1- La formation du premier Cercle de Vienne	47
I-2- Le groupe autour de Schlick : le second Cercle de Vienne	48
II- LES ENJEUX DE LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE DU MONDE DU CERCLE DE VIENNE	50
II-1- Le Cercle de Vienne et le projet de l'élimination de la métaphysique.....	50
II-2- Les implications philosophiques de la conception scientifique du monde.....	52
CONCLUSION PARTIELLE	57
DEUXIÈME PARTIE : L'ÉPISTÉMOLOGIE DE PAUL FEYERABEND : UNE	
OUVERTURE AU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE.....	58
CHAPITRE IV : DE LA CRITIQUE FEYERABENDIENNE DES ÉPISTÉMOLOGIES	
FONDATIONNALISTES.....	61
I. PAUL FEYERABEND ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE LE RATIONALISME	
CLASSIQUE ET LE RATIONALISME CRITIQUE.....	61
I-1- La critique feyerabendienne du rationalisme classique	61
I-2- La critique feyerabendienne du rationalisme critique de Karl Popper.....	64
II. LA CRITIQUE FEYERABENDIENNE DE L'EMPIRISME ET DU POSITIVISME	
LOGIQUE DU CERCLE DE VIENNE	67
II-1- De la critique feyerabendienne à l'égard des empiristes	68
II-2- Feyerabend et la révolte contre le positivisme logique du Cercle de Vienne.....	69
CHAPITRE V : PAUL KARL FEYERABEND : RÉALISTE OU RELATIVISTE ?... 72	
I- PAUL FEYERABEND COMME FOSSOYEUR DU RÉALISME SCIENTIFIQUE	72
I-1 La critique feyerabendienne du réalisme scientifique.....	73
I-2- Du réalisme scientifique au relativisme épistémologique.....	75
II- L'ÉPISTÉMOLOGIE FEYERABENDIENNE : ENTRE RÉALISME ET	
RELATIVISME.....	80
II-1- Essai d'analyse et de compréhension du premier Feyerabend réaliste.....	80
II-2- Paul Feyerabend : Un réaliste à préfiguration relativiste.....	83
CHAPITRE VI : LE RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE : LA SOLUTION	
FEYERABENDIENNE.....	85
I- LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE ET RELATIVISTE SELON PAUL KARL	
FEYERABEND.....	86

I-1- Les types de relativisme et la guerre contre les idoles.....	87
I-2- La réorientation de l'héritage de Karl Popper.....	97
II-LE RELATIVISME COMME FACTEUR DE DEVELOPPEMENT : DE LA MARCHE VERS LE PROGRES SCIENTIFIQUE	99
II-1- La visée du relativisme chez Paul Feyerabend.....	102
II-2- L'ouverture de la science à l'irrationnel chez Paul Feyerabend.....	110
CONCLUSION PARTIELLE	116
TROISIÈME PARTIE : LIMITES ET ENJEUX DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND.....	117
CHAPITRE VII : LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND.....	119
I- LES FAILLES LOGIQUES DU RELATIVISME DE PAUL FEYERABEND.....	121
I-1- Le relativisme feyerabendien : une pérennisation du scepticisme sur le chemin du savoir.....	121
I-2- L'anticonformisme feyerabendien : une ouverture à l'anarchisme épistémologique	125
II- PAUL FEYERABEND ET LE PRINCIPE DU « TOUT EST BON ».....	130
II-1- Paul Feyerabend : chantre de l'immoralisme	130
II-2- Paul Feyerabend : chantre de l'irrationalisme	133
CHAPITRE VIII : DES ENJEUX DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND	138
I- DE LA PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND.....	138
I-1- Des enjeux du relativisme au plan épistémologique.....	139
I-2- Des enjeux du relativisme au plan philosophique.....	142
II- DE LA PERTINENCE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE AUX PLANS POLITIQUE ET SOCIO-CULTUREL.....	146
II-1 Les enjeux du relativisme au plan politique.....	146
II-2- Les enjeux du relativisme au plan socio-culturel	149
CHAPITRE IX : LE RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE DE PAUL FEYERABEND ET NOUS	152

I- DES INTÉRÊTS SOCIO-CULTURELS DU RELATIVISME OU DE LA RATIONALITÉ OUVERTE DE PAUL KARL FEYERABEND POUR L'AFRIQUE ACTUELLE.....	152
I-1- Intérêts du relativisme de Paul Feyerabend pour l'Afrique au plan culturel	153
I-2 - Intérêts psycho-sociaux du relativisme de Feyerabend pour l'Afrique d'aujourd'hui	157
II- LE RELATIVISME FEYERABENDIEN : UNE ARME POUR L'AUTONIMISATION DE L'AFRIQUE.....	159
II-1- Le relativisme épistémologique de Feyerabend : une réhabilitation du discours philosophique en contexte africain	159
II-2- Le relativisme épistémologique de Feyerabend : une aubaine pour l'autonomisation de l'Afrique.....	161
CONCLUSION PARTIELLE	163
CONCLUSION GÉNÉRALE	164
BIBLIOGRAPHIE	172